



Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

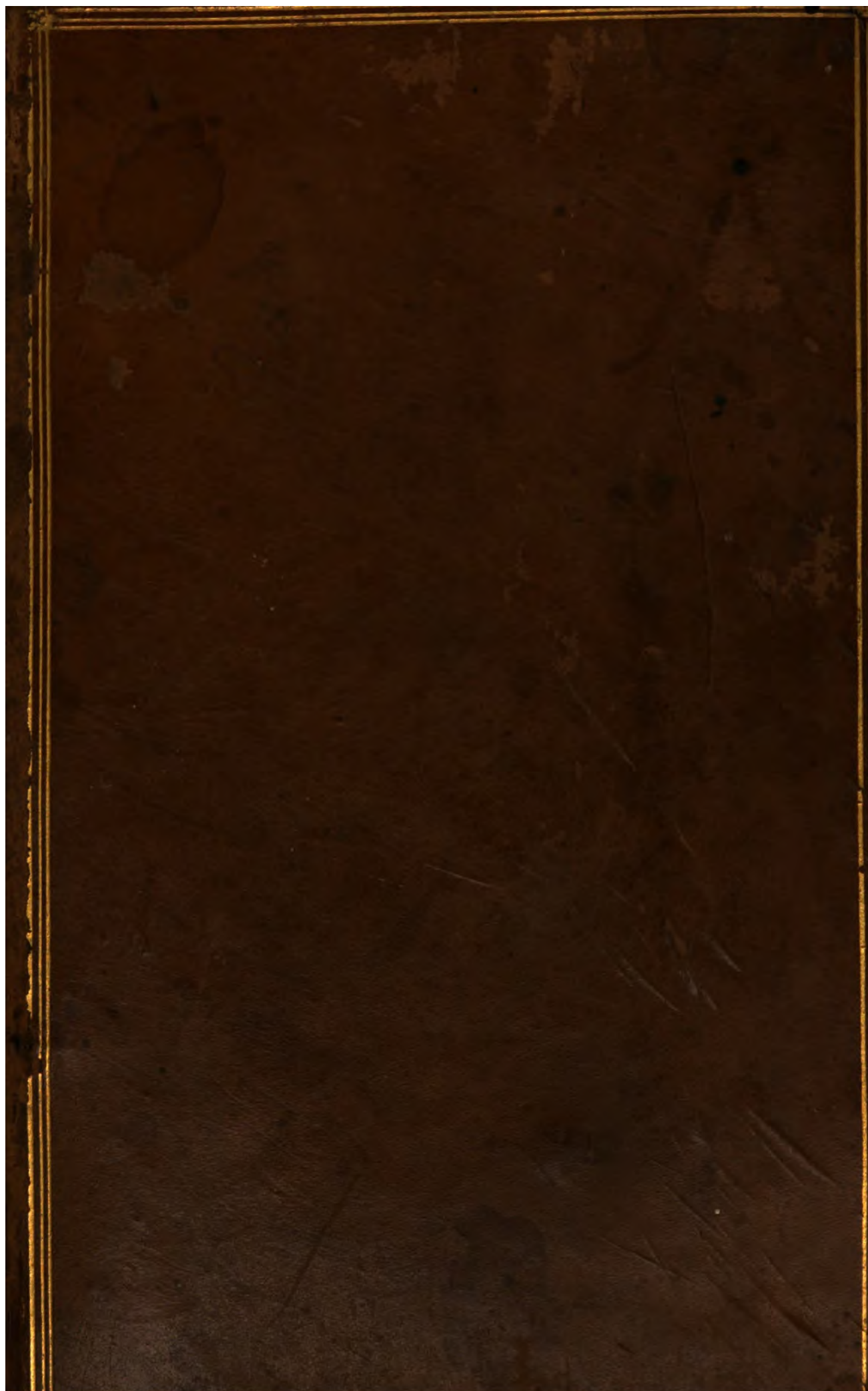
This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



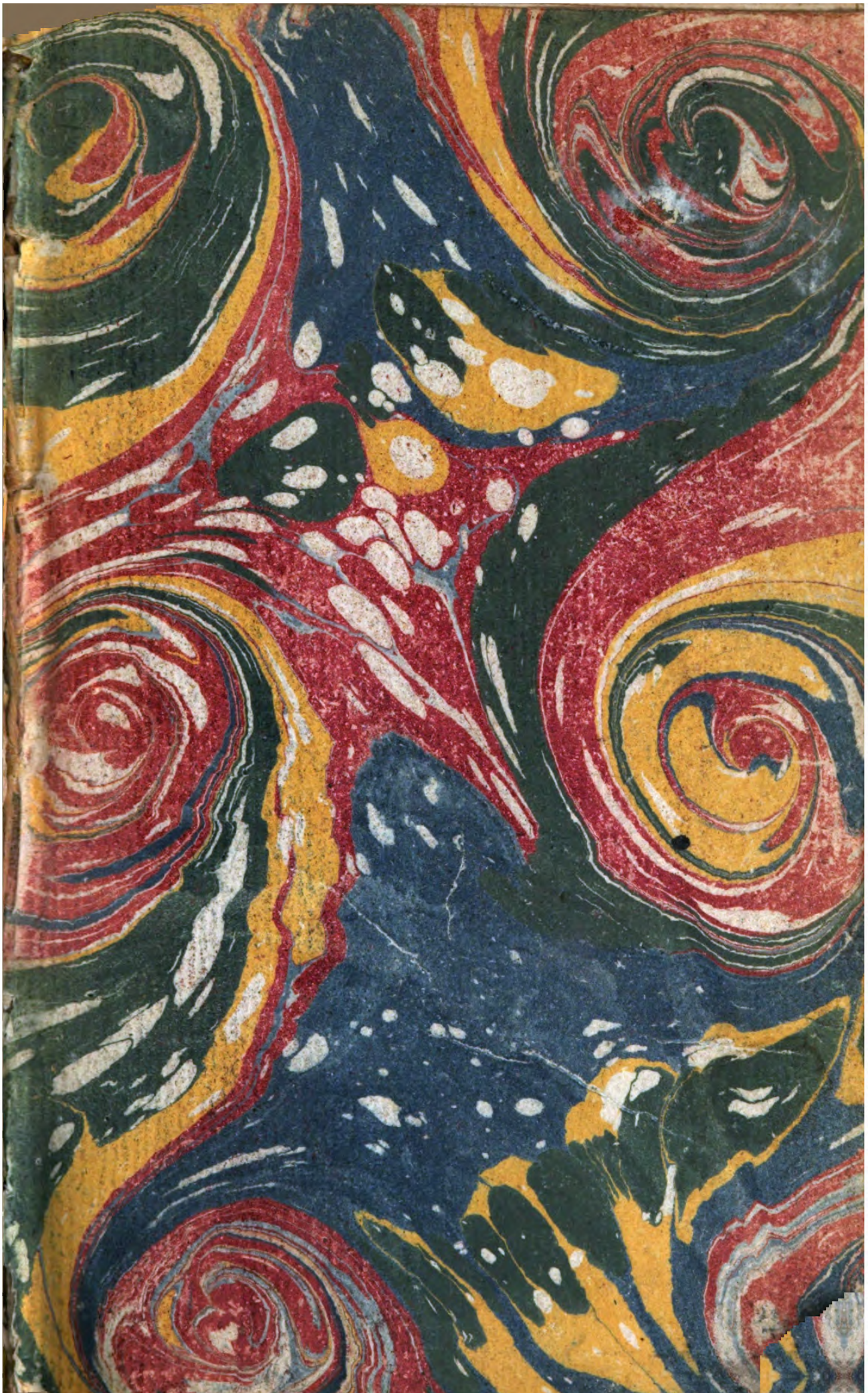
This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.



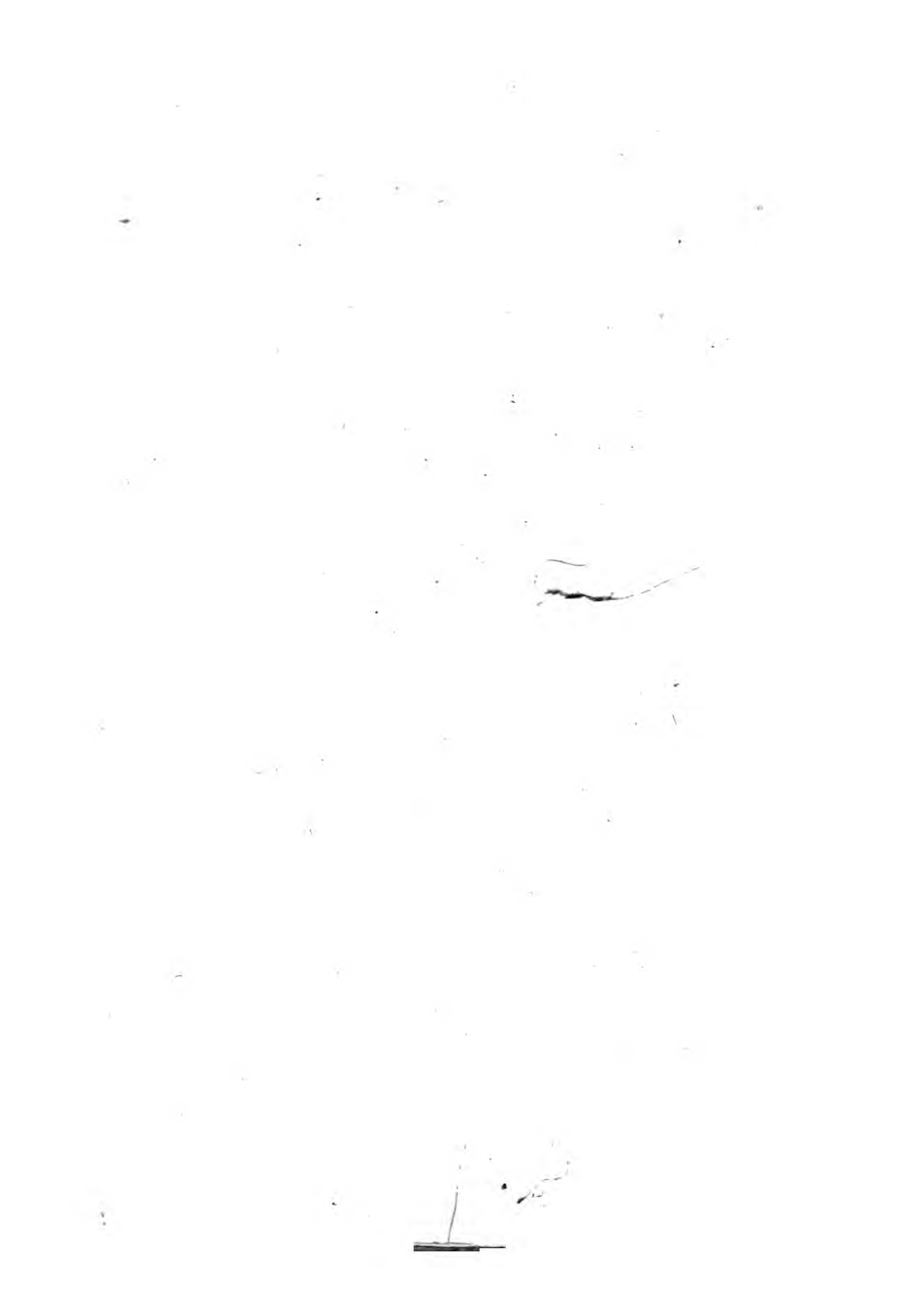
Vet. Ger. II A. 45

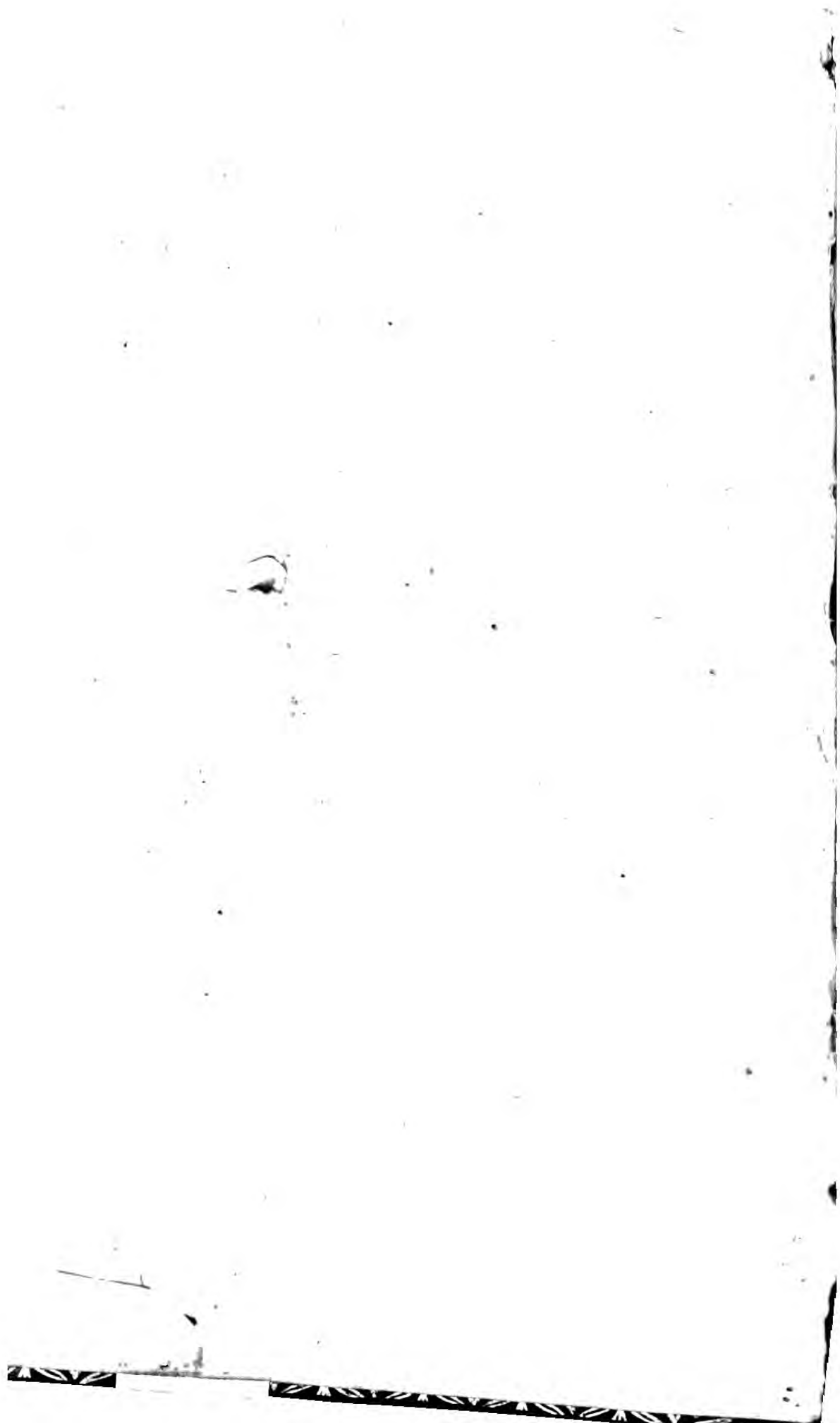


**ZAHAROFF
FUND**



Bought from Richard Hatchwell







f16
c



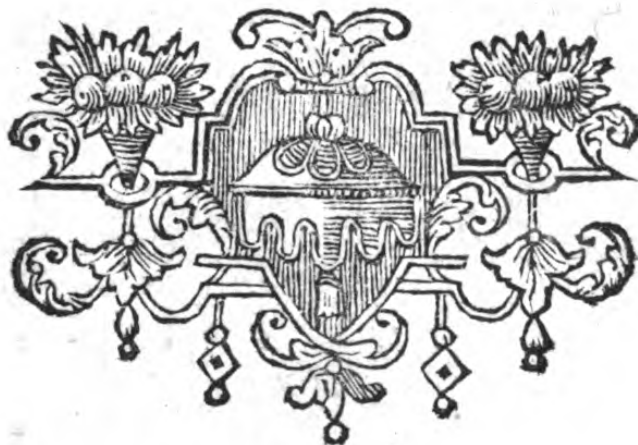
A

T A B L E A U
D E S
B E A U T É S
D E L A
N A T U R E.

Ouvrage traduit de l'Allemand de
Mr. SULZER, Prof. & Académicien
de Berlin.

- - - *Jovis omnia plena.*

Virgil. Ecclo. III. 60.



FRANCFORT SUR LE MEIN,
Chez la Veuve KNOCH & ESSLINGER,
M D C C L V.

TAYLOR INST.
LIBRARY
14 OCT 1975

A SON
ALTESSE SÉRÉNISSIME
MONSEIGNEUR
LE PRINCE
FRÉDÉRIC
GUILLAUME
DE SOLMS
&c. &c. &c.

MONSEIGNEUR!

Les progrès que V^ôtre Altesse Sérénissime a déjà faits, & les heureuses dispositions de Son ame, m'assurent qu'elle trouvera quelque plaisir à parcourir l'Ouvrage, dont j'ai l'honneur de Lui offrir la traduction. Né avec un goût décidé pour la Peinture & les beaux Arts, vous y verrés, MONSEIGNEUR, les sources où les grands Maîtres ont puisé, pour arriver à
la

la perfection. Vous y trouverez aussi des sentimens bien propres, à donner à l'ame cette élévation, qui devoit faire le caractère distinctif des Princes Chrétiens.

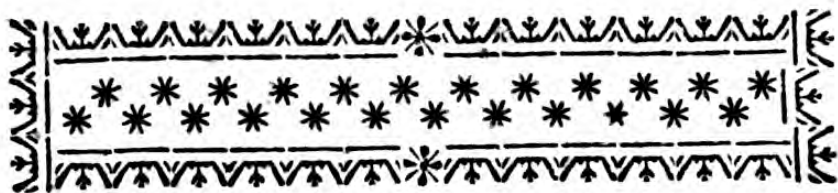
En faudroit-il d'avantage, MONSEIGNEUR, pour justifier la liberté, que j'ai prise, de saisir cette occasion, de Vous témoigner publiquement, le respect avec lequel j'ai l'honneur d'être

MONSEIGNEUR

De V^{otre} Altesse Sérénissime

**Hombourg près des monts
le 10. Février 1755.**

**Le très-humble & très-obéissant Serviteur,
ROQUES.**



Avertissement

D U

TRADUCTEUR.

C'est une contume, qui a presque passé en loi, que de mettre des Préfaces à la tête des Ouvrage qu'on traduit ; d'un côté pour en donner une idée au Lecteur, & de l'autre pour en faire l'éloge. Je me crois dispensé par là même, de me conformer à la mode, en donnant la traduction de celui - ci. Monsieur le Prof. SULZER, a eu soin lui même d'en tracer le plan, & personne n'étoit mieux en état de le faire, que celui qui l'a si parfaitement rempli, & n'est ce pas faire assés l'éloge du livre, que d'en avoir nommé l'auteur ? Son nom qui figure déjà si bien, depuis plusieurs années, dans
dans

dans la République des Lettres ,
est en possession désormais, d'ac-
créditer tous les Ouvrages , qui
en feront décorés.

En envisageant les œuvres de
la Création, & les vérités de la
Physique , sous le point de vuë ,
sous lequel il nous les présente,
c'est le vrai moïen d'en rendre l'é-
tude salutaire. C'est travailler di-
rectement pour la Religion , que
de faire connoître, admirer & ai-
mer son Auteur.

La solidité des réflexions , le
tour heureux, que leur a donné
le savant Accadémicien, l'élégance
& la pureté de son style, font sou-
haiter, qu'il fasse souvent au Pu-
blic ses présens , de la nature de
celui-ci. S'il perd beaucoup par
sa traduction , c'est à moi seul
qu'on doit s'en prendre de l'avoir
défiguré, & s'il conserve sous l'ha-
bit dont je l'ai revêtu quelques
unes de ses beautés, c'est qu'il se-

roit bien difficile, de l'en dépouiller entièrement.

Je trouve sous ma main une Paraphrase libre, que j'ai faite du Pseaume VIII. & que je ne croïois pas pouvoir faire servir jamais à tenir lieu de Préface. Mais le sujet, que le Psalmiste y traite, a tant de rapport, à celui, qui fait la matière de ce livre, qu'on peut dire, qu'en quelque sorte, ces Entretiens en sont le commentaire. Après avoir affoibli, l'ouvrage d'un homme, pourrois-je avoir conservé toute sa force à celui de l'Esprit Saint? Telle qu'est cette Paraphrase, il me suffira, qu'elle serve à justifier, ce que je viens d'insinuer, c'est que le grand usage, qu'on doit faire de la connoissance de la Nature, est de la faire servir à élever l'ame, en la remplissant de respect pour l'Etre suprême. **Hombourg près des Monts, le 18. Janvier 1755.**

PARA-



PARAPHRASE

LIBRE

DU

PSEAUME VIII.

ψ. I.

» **G**rand Dieu ! dont je crains de
» profaner le nom en le pro-
» nonçant ! Maître du monde !
» mon ame pénétrée du sentiment de
» Vôtre grandeur veut essaïer un can-
» tique à sa louange. Vous l'avez si
» bien établie, qu'il n'est pas besoin
» de foibles accens de la voix d'un
» mortel , pour la faire connoitre.
» Par Vos soins le monde entier est
» un temple , où tout fait rétentir
» Vôtre gloire ; & qui n'est pas frap-
» pé de l'état de Vôtre Majesté, n'a
» qu'à parcourir d'un œil attentif ,
» les cieus & la terre pour en être
» éblouï.

» ψ. 2. Sublimes Intelligences, qui

) (5

» en-

„ environnés le trône de l'Être que
 „ j'adore ! Vous n'êtes pas les seules,
 „ à publier son honneur. La Natu-
 „ ture entière le fait connoître , à
 „ quiconque daigne entendre ses le-
 „ çons. Oüi Seigneur ! je ne veux
 „ pour confondre l'audace extrava-
 „ gante & impie, de ceux qui Vous
 „ font la guerre, en niant Vôtre éxi-
 „ stence, je ne veux dis-je, d'autre
 „ Docteur, pour les réduire au si-
 „ lence, que l'enfant nouvellement
 „ né, pendant au sein, de celle qui
 „ lui a donné le jour. Cette tendre
 „ créature, sans connoître encore la
 „ main qui l'a formée, nous en dit
 „ plus, qu'elle ne pourroit le faire,
 „ si aiant le don de la parole, elle
 „ savoit y joindre encore la force de
 „ l'expression. Qui peut avoir pré-
 „ paré dans le sein de sa mère, la
 „ nourriture, qui convient seule à
 „ son âge ? Par quel mécanisme
 „ cette Liqueur, si différente des ali-
 „ mens qui la produisent, est-elle
 „ amenée à ce point de perfection,
 „ & ne l'est-elle, que lorsqu'elle est
 „ devenuë nécessaire ? Quoi de plus
 „ „ admi-

2 admirable que ces vaisseaux qui la
 » renferment, & que les canaux qui
 » la portent dans la bouche de l'en-
 » fant? A quelle école a-t'il appris
 » à donner, dès la première fois, à
 » ses lèvres, tout le jeu qu'elles doi-
 » vent avoir, pour extraire le lait,
 » & quelle est la sagesse, qui a sçu
 » réunir dans l'organe, qui est la
 » gloire de l'homme, toutes les mer-
 » veilles qu'il renferme? Non Sei-
 » gneur! il n'y a qu'une Intelligence
 » infinie, qui ait pû concevoir un
 » ouvrage aussi parfait, & qu'une,
 » puissance sans bornes, qui ait pû
 » l'exécuter!

» V. 3. Ces Cieux, que je vois,
 » cette voute superbe, qui s'étend
 » d'un bout de la terre à l'autre, &
 » qui dans l'immensité de son tour ren-
 » ferme des mondes plus merveil-
 » leux, peut-être, que celui où je me
 » trouve placé, me parlent de Vous
 » ô mon mon Dieu! en me montrant
 » à l'œil, la sagesse infinie, qui en a
 » fait l'ordonnance. Masses énormes
 » & vous Globes de feu, dont la lu-
 » mière

„ mière forme le partage du jour &
 „ de la nuit, & dont les raïons ré-
 „ jouissent les créatures, qui ne peu-
 „ vent se passer, ni de vôtre éclat, ni
 „ de vôtre chaleur, qu'elle est la
 „ main, qui vous a suspendu dans les
 „ airs, & qui vous y soutient? Quel
 „ est le Géomètre, qui a scû trouver
 „ cette exacte proportion, entre le
 „ volume que vous formés, & le flui-
 „ de où vous nagés. Parqu'elle loi
 „ immuable ne vous heurtés-vous ja-
 „ mais dans vôtre course, & parcour-
 „ rés-vous toujours avec la même vi-
 „ tesse, la même précision, la route
 „ que vous avés tenuë de tout tems?
 „ Sageffe adorablé! je ne Vous mé-
 „ connois pas dans la beauté & la har-
 „ dieffe de ce plan, dont les plus in-
 „ fensés des mortels, n'ont pas rou-
 „ gi, de faire honneur à la cause la
 „ plus aveugle!

„ V. 4. Mais que dirai - je Sei-
 „ gneur! à la vuë de l'homme, cet
 „ étrange composé de grandeur & de
 „ misères? Ici la reconnoissance se
 „ joignant à l'admiration, ne me per-
 „ met

„ met plus, de renfermer mes sentimens
 „ au de dans de moi même. Mo-
 „ nument de Vôtre bonté, comme il
 „ l'est de Vôtre puissance, je ne sçai
 „ laquelle des deux il me convient de
 „ célébrer le plus. Trop petit pour
 „ mériter Vos soins, trop grand pour
 „ que Vous le perdiés de vuë, Vôtre
 „ Sageffe a sçû lui accorder assés de
 „ perfection, pour l'élever au dessus
 „ des autres animaux, & lui laisser
 „ assés de foibleffes pour l'humilier.

„ V. 5. Moins excellent que les An-
 „ ges, j'aperçois cependant, qu'il appar-
 „ tient à la chaine des êtres intelli-
 „ gens, & tout en lui m'annonce,
 „ qu'il a été formé pour quelque
 „ grand dessein. Cette ame Grand
 „ Dieu! où il Vous a plu de graver
 „ quelques traits de Vôtre ressem-
 „ blance, & qu'il n'auroit tenu qu'à
 „ lui de ne pas défigurer; cette ame
 „ assés heureuse, pour pouvoir re-
 „ monter jusqu'à Vous, après Vous
 „ avoir cherché & découvert dans
 „ tous Vous ouvrages; cette ame qui
 „ ne trouve à se rassasier, que de
 „ l'idée

» l'idée d'une durée éternelle, me
 » dit, que l'homme est formé pour
 » en jouir. Que de graces ! quelle
 » majesté dans son port ! Je lis sur
 » son front la noblesse de son origi-
 » ne ; tous ses membres & tous ses
 » organes, me prêchent, qu'il est le
 » chef-d'œuvre du plus sage & du
 » meilleur de tous les Ouvriers.

✧. 6. Roi du monde ! Vous n'avez
 » pas dédaigné de permettre à l'hom-
 » me mortel, d'entrer en quelque
 » sorte en partage de Vôtre autori-
 » té. Né sujet, Vôtre bonté l'a pla-
 » cé à la tête d'un vaste empire. La
 » terre & tout ce qu'elle renferme
 » est son domaine. Partout où il
 » promène ses regards, il voit des
 » créatures formées pour ses usages,
 » ou pour le soutien de celles, qui
 » doivent lui servir de nourriture,
 » & soulager ses travaux. Cette her-
 » be, qu'il foule à ses pieds ; ces
 » plantes, qui renferment dans leurs
 » semences, le germe de toutes les
 » générations qui les suivront ; ces
 » fleurs, qui ravissent sa vue par la

„ variété & l'éclat de leurs couleurs,
 „ & qui charment son odorat , par
 „ le parfum qu'elles répandent ; ces
 „ arbres , qui plient sous le poids des
 „ fruits dont ils sont chargés , sont
 „ tour à tour les ornemens de la mai-
 „ son spacieuse , que Vous lui avés
 „ assignée , & les mets qui doivent
 „ couvrir sa table. Après cela ,
 „ Grand Dieu ! pourrois-je m'ima-
 „ giner encore , que tel qu'est l'hom-
 „ me , c'est le hazard qui l'a placé
 „ sur la terre , & qui l'y entretient !

v. 7. „ C'est pour lui , je ne puis
 „ en douter , que Vôtre main a peu-
 „ plé la terre , la mer & les airs , d'u-
 „ ne infinité d'habitans. Animaux
 „ de toute espèce , ils ne vivent & ne
 „ se multiplient , d'une manière aussi
 „ merveilleuse , que pour lui. Les
 „ brebis viennent lui offrir leur toi-
 „ son , & leur lait ; les bœufs se sou-
 „ mettant à son joug , le secondent
 „ dans ses travaux ; & la plûpart des
 „ quadrupèdes , après lui avoir été
 „ utiles pendant leur vie , le sont en-
 „ core après leur mort. C'est de leur
 „ de-

» depouilles qu'il se nourrit & qu'il
 » s'habille. Heureux l'homme s'il
 » n'avoit pas tant renchéri sur la
 » simplicité primitive ! & s'il n'ou-
 » blioit jamais, qu'il est le Roi & non
 » le fleau des animaux.

» 8. » L'Elément qui sert à en-
 » tretenir ce soufle de vie, qui l'a-
 » nime , dont la transparence ouvre
 » une route si aisée , à tous les ra-
 » ions, qu'envoie sur la terre l'astre
 » du jour , & dont le ressort trans-
 » met jusqu'à nos oreilles , le bruit
 » effrayant de Vôte tonnerre ; l'Air
 » à qui la Musique doit tout ce quel-
 » le a de ravissant & de divin , &
 » sans lequel le mouvement de nos
 » lèvres , ne produiroit jamais ces
 » sons , qui en donnant du corps à
 » nos pensées , forment un des liens
 » des plus étroits de la société. Cet
 » air est encore la demeure d'une fa-
 » mille nombreuse d'oiseaux, dont les
 » uns ravissent les mortels , par la
 » douceur & l'harmonie de leur
 » chant , pendant que les autres les
 » délivrent d'un grand nombre d'in-
 » sectes,

„ sectes , tous utiles , mais qui en se
 „ multipliant trop , feroient de la ter-
 „ re un séjour aussi incommode que
 „ mal sains. - - - Que de richesses
 „ Seigneur ! n'avez-Vous point ca-
 „ chées dans les eaux de la mer ! C'est
 „ dans ce vaste réservoir , où vont se
 „ perdre les fleuves , qui en étoient
 „ sortis , pour arroser cette terre , que
 „ Votre main a placé tant de créa-
 „ tures vivantes , dont il n'en est au-
 „ cune de superfluë , & qui toutes
 „ vont aboutir aux usages de l'hom-
 „ me , comme au centre de la Créa-
 „ tion. Depuis la baleine , jusqu'aux
 „ plus petit des poissons , il n'en est
 „ aucun qui n'offre des ressources à
 „ son industrie & à sa vie.

„ V. 10. „ Grand Dieu ! l'on ne peut
 „ attribuer ces merveilles qu'à Vous
 „ seul , à moins d'être aveuglé par
 „ l'ignorance la plus stupide , ou par
 „ la passion la plus effraignée. Vous
 „ en ravir la gloire , c'est tout à la
 „ fois le comble du crime & l'écart
 „ le plus honteux de la raison. Mor-
 „ tels ! dans quelque endroit du
 „ (X) „ monde

❖ (0) ❖

» monde que vous foies ! célébrés
» la Majesté de celui , qui a étalé
» tant de prodiges à vos yeux , &
» qui n'en offre pas moins à Vôte
» intelligence ! Et toi mon ame ! sou-
» viens toi de ton Créateur , fans
» perdre jamais de vuë , ce qu'il y a
» de céleste dans ton origine, ni
» le but de ta destination.



Préface



PRÉFACE

DE

L'AUTEUR.

SI je n'attendois pas de la beauté de la matière, qui fait le sujet des Entretiens qu'on va lire, qu'elle plaira, sans avoir besoin d'embellissemens, je ne me serois jamais déterminé, à les exposer au grand jour de l'impression. C'est là dessus uniquement que se fonde l'espérance que je peux avoir de ne pas déplaire.

Le magnifique ouvrage de la
Création, mérite à tous égards de

) (2 nôtre

nôtre part, autant d'attention que d'admiration. J'envisage comme très-honteux, de quitter ce superbe théâtre, sans l'avoir connu.

Un Roi fit bâtir pour son favori & à son insçu, une magnifique maison, dont les appartemens furent meublés superbement. Elle étoit située au milieu d'un jardin, qui aboutissoit à un parc. On n'y avoit rien épargné, de tout ce qui peut contribuer à l'agrément & fournir matière aux occupations les plus amusantes. Le favori introduit dans cette maison, voit du premier coup d'œil qu'il jette sur tout le bâtiment, un grand nombre de choses, dont il ne pénétré pas le but, mais qu'il eut pû découvrir avec la dernière facilité; car tout l'auroit conduit naturellement à l'usage auquel il étoit destiné, tout y étant conforme à ses inclinations, que le Roi
con-

connoissoit parfaitement. Le premier appartement où il entra fut celui où il se logea , & s'y faisant apporter tous les jours sa nourriture , il y mourut , après un séjour de plusieurs années , sans en être jamais sorti , pour voir le reste du bâtiment , dont il n'auroit tenu qu'à lui de tirer un bon parti. Quel jugement doit on porter de ce favori d'un Roi , aussi attentif à lui procurer toutes ses aises ?

Nous ferions tout comme lui , si nous quittions cette terre , sans avoir connu la Nature , où tout est fait pour nous. De combien d'agrémens , ne seroit point accompagnée nôtre vie , si nous connoissions le véritable usage de chaque chose , si nous connoissions la Nature ! Je crois de rendre un grand service , à ceux que je pourrai engager à la considérer attentivement.

C'est à quoi je vai travailler dans cet ouvrage , que je n'ai jugé digne de l'impression, que par ce seul endroit. S'il m'est permis de juger du sentiment d'autrui, par ce que je sens moi même, je dois présumer, que tous ceux qui le liront, seront vivement touchés, de la beauté de la Nature, de l'ordre admirable & de la sagesse, qui y règnent. Je souhaiterois sur tout , qu'un Poëte éprouvât l'entoufiasme, dont me faifit la vuë réfléchie de la Nature. Je verrois avec plaisir, que le portrait qu'il en feroit, effacât le mien & le fit oublier.

Je dois encore avertir , que j'ai moins voulu faire ici le Phificien , que décrire quelques unes des beautés de l'ouvrage de la création , telles qu'elles fe présentent à l'œil & à l'entendement. Je n'ai pas même fait le détail de
tout

tout ce que j'ai vu de beau, je n'en ai touché qu'une partie, parce que mon but principal n'étoit, que de réveiller l'attention des Lecteurs, pour ce genre de beautés. Je l'aurai parfaitement atteint, si ce tableau de la Nature, tout foible qu'il l'est, l'engage à l'étudier & à en découvrir les charmes. Je souhaiterois, que ceux qui n'ont jamais envisagé qu'en gros, un parterre, ou une prairie, pour se délecter par la vue de la variété des couleurs, fussent portés par la lecture de cet écrit, à chercher dans ces endroits de plus grandes beautés, encore telles que sont celles, que présentent la figure, la proportion & l'affinité des plantes; & je voudrois qu'ils parcourussent de même, toutes les autres parties de la nature, pour y découvrir les beautés cachées qu'elle renferme, afin d'arriver comme par degrés à la source de toute beauté. Mais

Mais comme il est plus aisé d'être frappé de ce qui est beau, que de le représenter, je ne me flatte pas, d'avoir toujours exprimé assez clairement, ce que j'ai senti. Je ne m'aperçois que trop bien, des endroits foibles & où je n'ai pas répondu, par ma façon d'écrire, à toute la beauté du sujet.

Mais plus le Lecteur daignera réfléchir lui même aux objets dont je l'entretiens, & plus j'y gagnerai. Il s'apercevra, qu'en différens endroits, je me suis à peu près fraïé des routes nouvelles. Il est bien vrai, que je n'aurois peut être pas dû choisir le genre décrire le plus difficile; Mais j'ai cru qu'il me donneroit quelques avantages, que je n'aurois pas en choisissant tout autre.

Quelque suspecte que soit d'ailleurs l'excuse dont se servent les Auteurs, pour pallier leurs fautes, en disant, qu'on ne leur a pas laissé

fé le tems de mettre la dernière mains à leurs productions , je suis autorisé à la faire valoir en ma faveur. Cette brochure étoit à la vérité depuis fort longtems dans mon bureau , mais comme elle n'étoit destinée qu'à mon usage particulier , j'ai renvoïé à la finir , jusqu'à ce qu'il n'a plus été tems de le faire. Peut être ferai - je une autrefois , ce que j'ai négligé à présent.

Pour ne pas laisser quelques uns de mes Lecteurs dans l'incertitude sur le plan, que j'ai suivi dans ce petit ouvrage , je vais le tracer ici en peu de mots.

Je commence d'abord par tâcher de faire voir , que la considération attentive des Ouvrages de la création , est une des occupations les plus agréables , par ce que nous y trouvons partout des beautés , qui font sur nous des impressions ineffaçables. Je développe les différents genres de ces beautés.

Il y en a de purement corporelles, telles qu'est la beauté d'un paysage, des couleurs &c. Ce sont celles qui font le principal sujet de la première partie du premier Entretien. Il y en a d'autres qui semblent donner plus à penser à l'esprit. Ce sont les beautés que forment, la proportion & la figure harmonique des plantes & des animaux, & c'est d'elles dont il est parlé dans la suite du premier Entretien.

Je passe ensuite à une espèce de beauté, qui ne se présente qu'à l'esprit. C'est celle qui lui offre, cette multitude innombrable de machines admirables, que la Nature a employées partout, & qui surpassent infiniment, tout ce que l'art humain à jamais produit, ou inventé. J'en viens après cela au plus haut degré de la beauté intellectuelle, & qui consiste dans cette Sagesse parfaite, qui brille dans
le

le plan tant de chaque espèce de créatures, que de l'ouvrage entier de la Création. C'est ce dont il s'agit dans le second Entretien.

Le troisième est une espèce de digression, qu'on me pardonnera facilement, puisque j'y deffends l'origine Divine du monde, la sagesse qui y règne & les fins que s'est proposées le Créateur, contre les objections des Athées. On n'envisagera pas la peine que je me suis donnée à cet égard, comme étant superflue de nos jours.

Plusieurs qualités aussi inattendues que ravissantes, des ouvrages de la Nature, forment une nouvelle source de plaisirs, pour l'observateur. On en trouvera quelques preuves dans le quatrième entretien, & j'aurois pû les multiplier à l'infini, si je m'étois proposé d'être plus long.

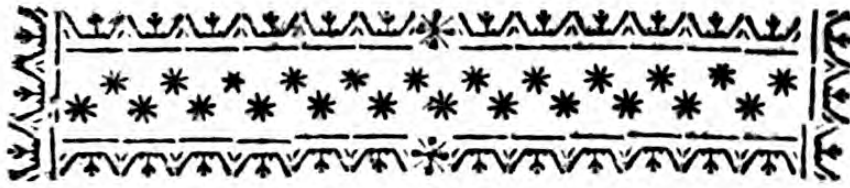
Il paroît donc en général de là, que la considération de la Nature, peut

peut nous occuper de la manière la plus agréable & la plus soutenüe, parce que ses beautés sont inépuisables. Que ne peuvent comprendre ceci, ceux qui manquent d'occupations, & que l'oïfiveté engage à recourir à des divertiffemens, qui dégradent la nature humaine.

Si l'on veut faire servir la Nature à quelque chose de plus qu'au plaisir, il est facile d'en faire une école où l'esprit & le cœur profiteront également. C'est ce dont ces Entretiens fourniront la preuve dans plus d'un endroit. Mais on s'en convaincra plus particulièrement, par la lecture du cinquième, où l'on fait voir, comment l'étude de la Nature remplit l'esprit des connoissances les plus importantes, étend le génie, & réforme le cœur.

Puissent grand nombre de mes
Lecteurs ressentir tous ces
heureux effets!

ENTRE-

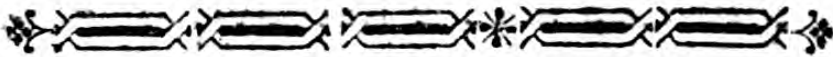


ENTRETIENS

SUR

LES BEAUTÉS

DE LA NATURE



PREMIER ENTRETIEN.



La longueur de l'hiver dernier & les sollicitations d'un ami, me firent former, sur la fin du Printemps, le dessein de quitter la ville pour quelques jours, afin de jouir des plaisirs de la campagne. Jamais un aussi court séjour, que celui que j'y fis, n'a fait sur moi d'impressions aussi vives & aussi durables. Depuis que j'en suis de retour, je sens

A sou-

souvent s'élever dans mon ame des mouvemens , qui dénotent un penchant secret , qui m'entraîne vers les tranquilles hameaux , les prairies & les côteaux de mon ami. Je forme plus d'une fois le souhait d'être dans ces lieux , où l'on voit la nature à découvert devant soi. Ce n'est ni quelque chagrin particulier , ni quelque désagrément , auquel mon séjour dans la ville m'expose , qui occasionnent ces desirs ; mais le souvenir de la satisfaction que je goûtai , lorsque mon ami m'initia , dans les secrets de la ravissante nature. Je repasse , aussi souvent , que je puis donner quelques momens à me rappeler ces idées , sur tout ce que j'ai vû chez lui. Je m'efforce à rendre présens à mon esprit tous nos discours , qui rouloient sur les beautés , qu'offroit à nos yeux le spectacle de la Nature. Je les trouve dignes d'être gravés dans la mémoire , d'une manière ineffaçable. Dès aujourd'hui je vais les tirer de l'obscurité , & empêcher , qu'ils ne soient ensevelis , dans un oubli éternel.

Eucrate,

Eucrate, c'est le nom de mon ami, entra un jour de grand matin dans ma chambre, avant le lever du soleil, & après m'avoir éveillé doucement, „ levés-vous, mon ami, me dit-il, „ d'un air fort gai, j'ai dessein de „ vous procurer aujourd'hui un plaisir, que vous ne connoissés pas, vous „ autres gens de Ville. Que peut-ce donc être, lui répondis-je, qui vaille la peine de se faire violence, pour quitter le lit de si bonne heure? „ Levés vous encore un coup, „ repliqu'a-t'il, vous ne vous en repentirés pas, ou du moins faites le „ pour m'obliger. „ Je le suivis, & déjà l'aurore commençoit à faire place au jour, lorsque nous étions sur le point de sortir.

Eucrate me fit traverser son jardin, & me conduisit sur une colline voisine, au sommet de laquelle nous arrivâmes au moment, que le soleil étoit à son lever. Le tems étoit aussi serein que calme, & si l'air étoit agité, ce n'étoit que par le doux concert des oiseaux, qui avoient passé la nuit dans

Vuë du
matin.

les buissons d'alentour. Nous avions devant nous une grande étendue de pais , où nous voions dans l'éloignement plusieurs villages, des maisons isolées, de grands bois, & de simples bosquets. Tout ce païsage recevoit une agréable variété de plusieurs étangs, qui étoient tout autant de bassins, qui fesoient le plus bel effet du monde. Ce superbe coup d'œil me toucha, & m'arrêtant tout court, je dis à mon ami; si vous n'avez pas quelque dessein plus important, je serois assez d'avis, que nous nous arrêtaissions un peu ici ; „ cette contrée mérite „ d'être considérée attentivement. „

Fort bien, *Charitès*, répondit-il, nous resterons ici, tâchons seulement de trouver une place commode, que la rosée n'ait pas mouillée, pour nous y asseoir. Mais vous êtes, lui dis-je, si grand partisan, des belles vuës, que j'apprehende, que vous n'oubliez, en contemplant celle-ci, le but principal, pour lequel vous m'avez éveillé de si bon matin. Comment l'oublierois-je, mon cher ami, repliqua

qua- r'il en fouriant, n'aïant eu d'autre dessein, que de vous montrer, sur cette colline, les beautés du matin. Voilà pourquoi j'ai interrompu vôtre doux repos, parce que l'objet, qui se présente à nous, est plus agréable mille fois, que le sommeil du matin, & que tout ce qui peut flatter les sens. Il est bon, répondis-je, que nous soïons ici, car si vous me l'eussiez dit avant de venir, je ne me serois certainement pas levé. Je suis bien aïse cependant, de voir une fois ce beau spectacle, qui me plait infiniment, je l'avouë, parce qu'il est nouveau pour moi. Mais je m'étonne, que l'aïant vû si souvent, vous soïés toujours également épris d'une beauté aussi uniforme. Vous courrés tous les jours épier le lever du soleil, comme si vous deviez voir le matin pour la première fois. Il me paroît, qu'après avoir vû celui-ci, je ne sacrifierai plus de long tems mon sommeil à ce plaisir. Je ne ferois, que revoir chaque matin, ce dont je puis déjà me former à présent une idée exacte.

Satisfac-
tion natu-
relle.

Pauvre *Charitès*, repliqua mon ami, vous êtes bien éloigné encore de connoître, ce qu'il y a de satisfaisant dans ce plaisir. Plus on en jouit, & plus on y trouve de douceurs, parce qu'il est exactement conforme aux besoins de notre nature. Il n'en est pas de ce divertissement, comme de ceux, qui sont le fruit du désordre des passions humaines. Ces derniers ne plaisent pas également à tout le monde, & ils ne charment que pour un tems. Au lieu que les plaisirs, qu'offre la simple nature, sont faits pour tous les hommes, & pour tous les âges. Entendez vous ce laboureur chanter, en suivant sa charuë ? La vuë de la nature, qui étale cependant tous les jours à ses yeux, les mêmes beautés, lui fait oublier sa misère, & son état de servitude ; il se répand dans son ame, une satisfaction si pure, que malgré ce qu'il y a de rude dans l'ouvrage, qu'il fait, & qui n'est pas même pour son propre compte, il ne laisse pas de chanter d'un air content. C'est la nature, qui lui a donné ce sentiment, & elle a scû se montrer à lui avec des beautés,

beautés, destinées à charmer également l'ignorant & l'homme de lettres, le jeune homme & le vieillard. Nommés moi, *Charités*, une espèce de plaisirs, qui soit en vogue dans le monde, nommés m'en un seul ; car vous les connoissez tous, qui convienne à tous les hommes, à tout âge, dans toutes les circonstances de la vie, & qui satisfasse toujours sûrement ? Ne soupirez-vous pas souvent, au milieu des divertissemens du siècle les plus bruyans, après des sensations plus douces & plus tranquilles ? N'avez-vous jamais remarqué, que la mélancholie, & le chagrin, se peignent sur le visage de ces Courtisans, qui semblent ne respirer, que les plaisirs de la Cour ?

Tout ce que vous dites là, répondis-je, ne prouve si ce n'est, qu'il n'y a dans le monde aucun genre de plaisirs, qui satisfasse toujours nôtre ame. Mais s'il est possible d'en trouver un, repartit *Eucrate*, c'est certainement celui, que nous offre la considération attentive des beautés de la nature. Il est sans cesse nouveau pour nous, &

nôtre cœur y est toujours également sensible, pourvû qu'il ne soit pas encore entièrement asservi par l'ambition, ou par les passions fougueuses. Ne savés vous pas, que c'est là ce qui soulage le plus efficacement les affligés, & surtout les amoureux ? Un beau rayon de soleil ne restaurer'il pas un malade, plus que ne le font tous les rafraichissemens, qu' on pourroit lui donner ? Ne voïés-vous pas, que les plus grands Rois, qui sont à portée de jouir de tous les plaisirs, ne sont jamais plus satisfaits, que de ceux, que leur présente la nature ? Pourquoi vont-ils, lorsqu'ils veulent être contens, dans ces lieux, où elle se présente à eux toute nuë ? Pourquoi nomment-ils ces endroits, des maisons de plaifance ? N'est ce pas là, au moins un aveu tacite, de ce que la simple vuë de la nature, est propre à égaier un esprit inquiêt, & agité ? & il s'en faut de beaucoup, qu'on se lasse bientôt de ce plaisir, comme vous vous l'imaginés. C'est le caractère propre de ceux, qui sont naturels, que de n'ennuier jamais.

Plus

Plus on puise dans ces sources pures,
& plus on y prend goût, parce qu'on
les trouve agréables & salutaires.

Vous savés avec quelle assiduité,
& depuis combien d'années, j'ai re-
cours à ce même divertissement, & que
j'ai vû une infinité de fois le même
païsage, qui est devant nous; mais je
le vois toujous avec le même ravisse-
ment, qu'il me causa la première fois.
Je n'ai pas plutôt les yeux ouverts, que
le retour de la lumière, me remplit
de la satisfaction la plus douce. Ma pré-
mière pensée s'élève, à celui, qui est la
source de toute clarté; dès lors mes
membres se dégourdissent; je vole du
côté, d'où vient ce fleuve de lumière,
qui se répand par tout, & ce plaisir,
pris dès le matin, influë sur tout le
jour. C'est pour vous en faire jouïr,
que je vous ai conduit ici, mon cher
Charitès.

Je vous trouve heureux, repliquai-
je, de ce qu'il vous en coûte si peu
pour vous satisfaire; je n'en suis pas
quitte à ce prix; car il me faut plus

Variété
dans les
beautés de
la nature.

de changement & de diversité, qu'à vous. Je trouve, dit *Eucrate*, plus de changement & de variété dans la nature, que par tout ailleurs. Elle nous offre, non seulement une prodigieuse diversité d'objets, capables de satisfaire, mais on voit de plus, que dans une même chose, il règne une variété presque infinie. Ne considérés d'abord ce passage, que par rapport à la diversité du coloris; pouvez vous imaginer, quoique ce soit de plus parfait? Qu'elles sont nombreuses, qu'elles sont riches ces couleurs! quel doux accord entre toutes ces nuances qu'elles forment!

Je ne pûs m'empêcher, d'admirer cette première espèce de beauté, qui me frappa, dès que je l'eus remarquée. *Eucrate* ne s'en fut pas plutôt aperçu, qu'il me dit; j'espère de faire de vous un grand amateur de la nature. Courage, ne détournons pas encore nos regards de dessus elle, peut-être, n'avez vous pas observé, tout ce qu'elle renferme de beau? Il me fit ensuite considérer séparément,
toutes

toutes les beautés du grand tableau, qui étoit exposé à nos yeux ? Il me fit remarquer l'éclat majestueux du soleil , comme du principal objet , & le mélange charmant des couleurs des nuées , suspenduës de chaque côté de l'horizon du matin , & qui étoient ce jour là d'une magnificence extraordinaire. De la considération de cet objet, il me fit passer à celle de l'harmonie , qui régnoit entre ces couleurs vives, & la lumière douce , qui animoit tout ce païsage ; le bleu foncé des bois éloignés, qui relevoit la couleur du Ciel , la variété infinie, mais harmonique de celles, sous les quelles se présentoient les collines & les champs , & enfin l'aimable verdure des prairies & des campagnes ensemencées, qui offroit des nuances si différentes.

Je commençai pour le coup à m'apercevoir, que jusqu'alors il ne m'avoit manqué, que de l'attention ; car je me sentis réellement touché de ce superbe tableau. *Eucrate* lut sur mon visage, mon admiration secrète , & me parla de la manière suivante.

Dites

Dites moi sincèrement, car je vois bien, que vôtre esprit travaille, dites moi, ce que vous sentés, lorsque vôtre œil par court ce grand vallon, qui est à nôtre gauche ? Commencés par ces prairies toutes mouillées, qui sont à nos pieds, puis venés en aux bois, & aux collines, pour passer en revue tout le vallon jusqu'à l'horizon.

Vous voïés bien, mon ami, lui dis-je, qu'il en est de moi, comme d'un homme, qui commence à être amoureux, taciturne, il ne travaille plus que des yeux & de la pensée. La nature commence à gagner mon cœur. Je vois en effet une multitude d'objets, & une variété infinie entr'eux, en ne parcourant, que ce seul vallon; mais tout s'accorde si parfaitement, à flatter la vuë, que je ne puis, qu'en être extrêmement satisfait. Je vois de combien le mélange des couleurs, la distribution du tout, la position, la grandeur de chaque partie, l'emporte en perfection, sur tout ce que peut avoir fait jamais le plus fameux de tous les peintres.

Cher

Cher *Charitès*, répondit-il, j'espère donc qu'à présent, que vous commencés à être du nombre, des admirateurs de la belle nature, & que vos yeux se repaissent avec plaisir de cette vuë, je vous verrai bientôt réellement amoureux de cette beauté. Cet amour, croiés m'en, mon cher ami, tout tranquille qu'il est, forme le plus agréable de tous nos sentimens, & nous pouvons nous y livrer tout entiers, sans craindre, qu'il nous fasse faire des écarts & des folies, quoique tout ce qui peut être imaginé de plus beau, fasse alors impression sur nous. En effet, repris-je, je ne crois pas, qu'on doive appréhender, que la nature fasse ces ravages dans nôtre cœur; car cet objet de nôtre amour, n'a pas d'attraits assés puissans pour cela. Je ne vous le cacherai pas, *Eucrate*, je n'en suis pas encore au point, où vous vous imaginés, que je suis arrivé. Quelque agréables que soient les impressions, que j'éprouve, elles ne sont pas assez fortes pour m'entretenir longtems. Peut-être mes passions sont-elles plus violentes que
les

les vôtres , & demandent - elles aussi des objets , qui agissent plus fortement sur elles.

Douces impressions de la nature :

C'est précisément, repliqua-t'il, cette douceur, qui fait l'ame de toutes les impressions, que fait sur nous la nature ; qui est si avantageuse à l'esprit. C'est en ceci , que le Créateur s'est accommodé dans ses productions, à la douceur primitive de notre ame. Car tout comme l'on voit dans la nature plus d'objets agréables , propres à émouvoir doucement ; que d'objets effraïans, & agissans sur nous avec impétuosité, de même aussi notre esprit est-il plutôt fait, pour les sensations douces, que pour les violentes. Vous ne l'ignorez pas, *Charitès*, que lorsque les sentimens les plus agréables, deviennent trop forts, ils produisent plus de chagrin, que de satisfaction. C'est pour celà même, que le plaisir, que nous donne la contemplation de la nature, nous est si avantageux, parce qu'il n'a rien de l'impétuosité des passions, qui est toujours accompagnée de sentimens désagréables. Le ruisseau,

ruisseau, que vous voïés, est en ceci l'image de nôtre ame; aussi longtems, que resserré dans ses bords, il roule tranquillement ses eaux, elles restent claires, on voit l'herbe la plus belle, & mille fleurs différentes, lui servir de bordure; mais dès que grossissant, il franchit son rivage, & se répand avec rapidité, il emporte tout cet ornement, & ses eaux se troublent.

Mais peut-être, dis-je alors à mon ami, peut-être nôtre nature n'est-elle pas telle, que vous la représentés. L'ame peut bien ressembler plutôt aussi à ces eaux mortes, qu'une violente agitation entretient pures & claires, & qui se corrompent dès qu'elles croupissent. Peut être les passions plus fortes, nous conviennent-elles mieux. Vous voïés bien, *Eucrate*, qu'il n'y a personne, qui ne préfère une satisfaction vive, à une plus douce & plus tranquille. Eh! ce vif sentiment de plaisir, répondit-il, est précisément celui, que goûte l'homme, qui aime la nature, il n'y a que le bruiant, dont le monde est infatué, qu'il ne con-

noisse

noisse pas. La mode, & la corruption du grand monde, étouffent les sentimens primitifs de l'ame, & substituent à leur place une quantité de passions tumultueuses, qui la rendent insensible aux attrait d'un plaisir plus doux. Les soucis rongeurs, le chagrin, les trames, la politique, & en un mot, tous les mouvemens, produits par l'ambition, l'avarice, & les autres passions favorites du grand, ou si vous voulez, du beau monde, remplissent l'ame d'inquiétude perpétuelle; & dès que cela est une fois, elle ne se contente plus d'impressions douces; elle en veut, qui l'ébranlent; elle ne se soucie plus de simple contentement, & ne demande, que des joies excessives, qui en l'étourdissant, l'empêchent de penser à toutes les sources de chagrin, qu'elle peut avoir. Mais tout homme, dont l'ame est libre, se trouve satisfait de l'image la plus douce de la beauté. La jeunesse innocente, se réjouit d'un rien. Notre esprit ne doit pas être moins dégagé, pour bien éprouver le doux contentement, que donne la nature. Elle est

est un sanctuaire, qui n'est accessible, qu'aux âmes innocentes. Tout comme ce n'est pas une eau agitée, & bourbeuse ; mais celle qui est calme & claire, qui présente sur sa surface le Ciel & les objets qui bordent le rivage ; de même aussi les douces images de la nature, ne se peignent elles, que dans une âme tranquille. - - - Vous rejettés donc, interrompis - je ici, toute espèce de plaisirs plus vifs, & qui nous émeuvent ? Point du tout, répondit-il. Je prétends seulement vous montrer, que les sentimens plus doux, sont proportionnés à nôtre constitution. L'étude de la nature, est suivie très-souvent de grands mouvemens, qu'elle produit en nous, quelque fois même de ravissemens & d'extases. Elle a des charmes plus puissans mille fois, que ceux qui vous ont actuellement touché.

Ce n'est encore que sur vos yeux, qu'elle a fait impression. Mais prêtés, je vous prie, l'oreille à ces tons enchanteurs, qui partent de ce petit bois ; au doux murmure de ce ruisseau

B

seau

seau, qui se précipite à travers les pierres & les racines des chênes & des sapins, ou au ramage des oiseaux, qui se divertissent entr'eux. Tantôt c'est le chant de l'alouëtte, s'élevant gaiement dans les airs, qui vous délecte, tantôt c'est celui du rossignol, qui vous jette dans une douce rêverie, excitant tour à tour dans vôtre ame, des mouvemens de tendresse & de joie. La vivacité du pinson réveille vôtre gaieté, & la spirituelle linotte, qui paroît chanter, comme le fesoit le vieux *Silène*, (*) les mystères de la natu-

(*) Les Mythologistes païens en ont fait le Précepteur de *Bacchus*. Les uns en ont fait un savant du premier ordre, & presque tous s'accordent à le représenter en même tems, comme le plus grand des yrognes. Le savant *Bochart* à crû trouver l'origine de la fable de *Silène*, & de ce qu'en ont dit les païens, comme de son yvrognerie, de l'âne qu'ils lui assignent pour monture, de l'occupation qu'ils lui donnent de presser les raisins, & de sa science, dans le fameux oracle de *Jacob*, touchant le *Scilo*, dont par corruption les Grecs ont fait *Sil*, ou *Silan*, & dans ce que les Ecrits sacrés disent autre part de

nature, réveille chez vous des pensées Philosophiques. Que de variété dans les tons, tant à l'égard de l'élévation,

B 2

&

de la personne du *Scilo*, p. ex. Esaïe au LXIII. chap. 7. 3. & Genèse XLIX, 11. 12. dernier passage, qui paroît selon lui, avoir donné le plus de lieu à la fable. Bochart. *Canaan Lib. I. Cap. XVIII. p. 443.*

Conjecture pour conjecture, celle de Mr. l'Abbé *Pluche*, dans l'ingénieux système, qui fait le fond de son *Histoire du Ciel*, me paroît plus simple, sans avoir plus de réalité. Ce n'étoit selon lui, qu'une de ces figures symboliques; dont se servoient les Egyptiens, dans les temps les plus reculés, pour indiquer les différents travaux de la campagne, le tems auquel on devoit les commencer, ou les finir, celui auquel le *Nil* devoit se déborder, ou rentrer dans son lit &c. &c. dont on a fait des Divinités, & des personnages réels, après qu'on eut oublié leur signification symbolique, & surtout après que les différentes colonies sorties d'Egypte, ou de Phœnicie, eurent transporté ces figures symboliques dans les pays, où elles s'établirent, & où elles ne pouvoient plus servir précisément aux mêmes usages qu'en Egypte. „ On devine sans peine, „ dit il, (en parlant de Silène) que la „ part

& de la profondeur , qu'à l'égard de la modulation & de la mélodie ! Je ne vous parle pas à présent , de ce qu'il y a d'agréable dans l'odeur , que répandent une infinité de plantes & de fleurs , & qui sort même du sein de la terre , elle ne peut que vous flatter agréablement. Quelque peu considérable, que tout ceci vous paroît

» part qu'il prend à la représentation ,
 » est de peindre l'état des vieillards, que
 » leur âge dispensoit de cette course &
 » la sécurité, qui devenoit la recompen-
 » se des soins du labourage , & de la
 » chasse donnée aux bêtes de la contrée.
 » Ainsi toutes les parties du tableau ,
 » avoient une exacte correspondance, &
 » rien n'étoit oublié dans la représenta-
 » tion. Mais ce personnage devint hi-
 » storique , ainsi que tout le reste, &
 » comme il invitoit tout le monde à la
 » jubilation, l'on fit de ce docteur com-
 » mode (dont le nom de *Silen* en *Sylvan*
 » signifie *Salut, repos, ou leçon de repos*) le
 » précepteur de Bacchus : tel disciple,
 » tel maître. On voit dans la sixième
 » Eclogue de Virgile quelques traits de
 » la morale de Silène, ils sont parfaite-
 » ment d'accord avec la matérielle phy-
 » sique qu'on lui prête. Hist. du Ciel
 » Tom. I. pag. 238. & 239. R. d. Tr.

paroisse, cela ne laisse pas de faire une vive impression sur une ame serène.

Pourquoi croiés-vous, que je passe souvent des heures entières, dans ce bois, que vous voïés? Ce sont là, mon cher ami, les momens les plus doux de ma vie. Là j'ouvre tous mes sens aux agréables impressions de la nature. Mon contentement, va souvent par des charmes secrets, jusqu'à l'enthousiasme & pénètre jusqu'au fond de mon cœur. Alors mon esprit se livre tout entier à ces doux sentimens. Plus d'une fois, me trouvant dans cet état, il me sembloit d'entendre une voix céleste partant de la forêt & me disant; „ Vois-tu combien „ sont beaux & admirablestous les ouvrages de l'Auteur de la nature. Ces „ beautés ravissantes ne sont que les „ plus foibles raïons, que réfléchit „ sur cette terre, sa beauté divine, „ dont la vuë doit faire un jour le „ bonheur de ton ame. Le soleil, cet „ astre si lumineux, n'est que l'ombre de l'éclat qui l'environne; & les „ objets que tu vois, ou que tu touches,

B 3

„ ches , ne sont que les moindres de
 „ ces productions ; la satisfaction que
 „ tu en témoignes , est le degré le
 „ plus bas de la félicité , pour la quel-
 „ le ton esprit est formé. „ Voilà mon
 ami, ce qu'il me paroît que la voix se-
 crète me fait entendre. A l'instant
 je suis comme transporté hors de moi
 même d'admiration & du plus pro-
 fond respect pour cet Être suprême ,
 & je sens s'élever dans mon ame, de
 saints mouvemens, qui me font envi-
 sager mon existence, comme un bien
 infini. Vous comprenés, cela étant ,
 aisément, mon cher *Charitès*, que
 j'estime fort peu, au prix d'un tel
 plaisir, tous ceux que la ville, ou la
 Cour ont mis en vogue, & ceux mê-
 me que d'autres objets me causent.

Je vous estime heureux, *Eucrate*,
 de pouvoir retirer de votre solitude,
 d'aussi grands avantages. De cette ma-
 nière vous trouverez toujours des su-
 jets de satisfaction. Mais vous ne ferés
 pas mal, de ne découvrir cette source
 de bonheur qu'à vos amis. Je vous dé-
 vine, me repliqua-t'il ; vous appré-
 hendés,

hendés, que ce que je viens de vous dire des effets, que produit sur moi l'étude de la nature, ne me fasse passer, chez les gens d'esprit, pour un visionnaire. Ne vous en mettez pas en peine: je vous ai parlé du contentement que je ressens, parceque je vous envisage comme un écolier, ou comme un amateur de la nature, si ce dernier mot vous plait d'avantage. Ces mêts ne sont pas du goût du siècle Puis donc, repris - je en l'interrompant ici, que vous me considérés comme un initié, à qui il est permis à présent d'entrer dans le sanctuaire de la nature, je m'étudierai à me rendre attentif à toutes les beautés que j'y verrai. Vous ne pouriés l'être trop, répondit *Eucrate*. Car ce que nous voions actuellement d'admirable, n'est encore que la moindre partie, de ce qui est caché. Vous avés été frappé de ce genre de beautés par le moien des sens, mais c'est vôtre esprit désormais qui découvrira immédiatement, celles qui échappent à vos yeux. Il en est de la nature, comme d'un beau tableau.

L'homme le moins connoisseur y trouve des beautés ; le coloris lui en plait, il le considère un moment avec plaisir, puis s'en va & ne s'en souvient plus. Mais un juge de l'art, ne commence à s'y attacher & à s'y plaire, que lors que le premier se retire ; il y découvre beaucoup plus de choses ; ce n'est pas seulement le coloris, mais le choix judicieux & la liaison de toutes les parties, le dessein & le bon goût du peintre, qui le charment. Il trouve de cette manière quantité d'objets qui le satisfont, aux quels le premier n'avoit pas fait attention, & la satisfaction qu'il en reçoit, en est d'autant plus vive, qu'il aperçoit des beautés plus secrètes & qu'il développe les premiers principes de leur existence.

C'est là précisément, *Charitès*, ce qui arrive à ceux qui contemplant la nature. Vous n'avez vu, pour ainsi dire encore, que le coloris de ce merveilleux tableau. Si vous continués à en être amateur, vous y découvriés des objets beaucoup plus importans ; une multitude infinie de beautés toutes

tes nouvelles ; vous pénétrerez jusques dans le royaume de l'ordre & de l'harmonie.

Quelle vuë ravissante ! Des millions de figures différentes, mais toutes belles, toutes harmoniques, s'offriront à vos yeux ; vous verrez qu'elles ont toutes été formées suivant les mêmes règles générales & que cependant chacune se différencie de l'autre par quelque endroit particulier. Vous ne fâurez qu'admirer le plus, ou l'harmonie des parties, dans chaque figure prise séparément, ou la prodigieuse variété qui règne entre elles toutes.

Ordre & harmonie qui règnent dans la nature.

Ne tardés donc plus, mon cher *Eucrate*, dis - je à mon ami, à me faire connoître ces beautés ; car vous sâvez, que je ne suis pas tout à fait ignorant en matière de proportions & de figures Gagnons premièrement, répondit - il, cette prairie, où nous ferons à couvert des raions du soleil.

Nous descendîmes ensuite à travers le petit bois de chênes, à coté du quel

B 5

nous

nous étions assis , jusques à un ruisseau , qui sort de terre dans l'ombre que jettent les chênes , près de l'endroit , que nous venions de quitter. Vous avés vû , me dit alors *Eucrate* , un grand nombre de chefs d'œuvres de peinture , de sculpture & d'architecture. Je vai vous conduire à présent à l'école , où les grands maitres , où *Adam* (*), dont vous admirés si fort les ouvrages , ont appris leur art & se sont formés. Je vous ferai voir des ouvrages , qui d'abord ne frappent pas autant , mais qui cachent un plus grand art.

J'espère cependant , lui répondis-je , que pour me montrer toutes ces merveilles ; vous n'allés pas me faire descendre dans une grotte , retraite souterraine des Nymphes & semblable à celle , dont nôtre *OPITZ* (**) a fait un
si bel

(*) Cet excellent artiste , qui est le cadet de trois frères , tous de même profession , a fait quelques chefs d'œuvres de sculpture , dont une partie a été placée dans la Sale de Marbre , & l'autre sur les terrasses de *Sans-Souci*.

(**) Fameux Poëte Allemand du dix-septième siècle.

si bel éloge. Car quoique l'endroit où nous sommes, & surtout ce bois, semblent être la demeure de quelques Nymphes, je doute fort néanmoins, qu'il y ait ici une grotte de cette nature, n'y en aiant pas même dans les montagnes de la Thessalie, qui est proprement la patrie de ces Déesses. Non je ne vous ferai pas voir, me dit-il en souriant, la grotte d'une Nymphé chimérique, mais la demeure respectable d'une Divinité réelle. C'est dans ces paisibles prairies & dans ce bois sacré, que réside la Nature, & quelle a épuisé pour décorer son palais, tous les genres de beauté.

Nous arrivâmes un moment après à une prairie, qui est en effet superbe, située au pied de la montagne, & au tour de la quelle le bois forme une espèce d'amphitéâtre, qui fait face à la plaine du coté du midi. Elle est arrosée par l'eau qui découle du bois, en plus d'un endroit; l'herbe en est d'un si beau verd & elle est émaillée d'une quantité de fleurs si différentes, qu'à peine en trouveroit on autant ailleurs,
dans

dans un aussi petit espace. Je doute même qu'on voie dans la Theffalie, & dans quelque autre país que ce soit, rien de plus beau dans ce genre. Peu s'en faut, dis-jé à mon ami, que je ne m'écrie du plus grand sérieux ;
 „ C'est ici un lieu sacré, qui doit être
 „ habité par des Dieux ! jamais je n'en
 „ vis de plus agréable ! „

Beautés du
 Règne vé-
 gétal.

Cet endroit, répondit *Eucrate*, est le tableau dont je vous ai parlé. Vous n'y admirés encore qu'une espèce de beauté. Pénétrons plus avant & dévoilons celles qui sont cachées. Vous voïés, *Charitès*, de combien de sortes de fleurs la nature a enrichi cette prairie. La variété de leurs couleurs & leurs nuances vous charment. Mais avés-vous déjà observé, que la nature les a distribué en différentes classes ou familles, à chacune des quelles elle a donné une grandeur & une proportion particulière, mais toujours harmonique, assignant à chacune sa place, son genre de vie, sa propriété. Vous êtes-vous déjà aperçu, comment plusieurs familles de fleurs

fleurs d'espèces semblables, forment une petite République, gouvernée selon ses propres loix, & comment à leur tour plusieurs de ces Républiques composent un plus grand Etat? . .

En vérité, *Eucrate* lui dis-je, si vous ne m'aviez pas encore enseigné aujourd'hui des réalités, je serois tenté de croire, que vous me bâtissés là un Roman. Ne vous souvient-il pas me repliqua-t'il, que HALLER (*) fait mention de cette République des plantes, dans l'endroit où il parle de la *Gentiane* jaune, & où il dit, mais en vers Allemands, „qu'elle élève sa tête superbe au dessus des plantes du bas étage, vile populace, & qu'on voit tout un peuple de fleurs, sans en excepter sa sœur la *bleuë* (†), suivre ses enseignes, . . .

Voilà

(*) Illustre Poëte Allemand, l'honneur de la Suisse sa patrie, aussi grand Médecin que Poëte, que son mérite & son savoir, ont fait élever au rang de Baron de l'Empire. Il est Directeur de l'Académie Royale des sciences de Gœttingen.

(†) On trouve bien vingt différentes sortes

Le règne
animal.

Voilà si je ne me trompe , la République des plantes bien reconnuë. Mais parlons plus clairement. Nous voions dans les animaux, que la nature les a partagés en de certaines espèces. Quelque différent, p.ex. que soit un chien de l'autre, on les reconnoit cependant pour être de la même classe. Quelque grande que soit la différence, qu'il y a entre le chien de

tes de *Gentianes* , c. a. d. qu'il y a une vingtaine de plantes d'une figure si semblable , qu'on ne peut que les regarder, comme les mêmes. Chacune a cependant, outre la forme qui est commune à toutes , quelque chose de particulier , qui la distingue de toutes les autres.

La *Gentiane* jaune est une plante majestueuse , haute d'environ cinq pieds, à feuilles larges & portant de très-belles fleurs. La plus petite *Gentiane* bleuë, qui ne passe jamais la hauteur d'un doigt, ressemble parfaitement quant à la figure, à la grande, soit par rapport à sa fleur, soit par rapport à sa nature. Entre ces deux espèces il y en a un grand nombre d'autres , de différentes grandeurs, qui toutes réunies forment une famille complète. La science qui enseigne à connoître les espèces des plantes , se nomme *Botanique*.

de berger *Hylax*, capable de tenir tête aux loups, & le petit *Mopse*, favori de vôtre maitresse, vous les envisagés comme des animaux de même espèce. Vous ne tardés pas à remarquer une grande conformité entr'eux, & que les mêmes règles générales ont été observées dans leur formation. Même parties principales, même proportion, même génie, s'il m'est permis de m'exprimer de la sorte. Tout animal en qui se trouve la même figure & la même proportion, appartient à la classe des chiens. Tout comme plusieurs familles forment un état entier, de même aussi toutes les espèces d'animaux à quatre pieds, forment-elles le Roïaume des quadrupèdes. Les oiseaux en composent un autre, étant divisés aussi en espèces, familles, ou maisons. Il en est de même des poissons, des insectes, & des vers. Vous voïés que de cette manière le Roman prétendu se trouve vrai à l'égard des animaux. C'est sur ce même plan, qu'est formé le Roïaume de *Flore*. La moindre herbe est aussi bien plante, que la
belle

belle Tulipe , & celle-ci ne l'est pas moins , que le plus gros des chênes. Ils font tous membres de la même Monarchie , & soumis aux mêmes loix générales. Comme le royaume des animaux est subdivisé en une infinité de familles , chacune des quelles l'est à son tour en quantité d'espèces particulières , vous voyés précisément la même chose dans les plantes , dont le nombre est presque infini , chacune aiant cependant ses proportions particulières , de façon que leur parties font toujours un tout harmonique.

La nature a fait un chef d'œuvre de beauté , en ce que toutes ses productions s'accordent si parfaitement malgré leur variété infinie. Toutes les plantes de puis l'hysope , qui croit sur les murailles , jusqu'au cèdre du Liban , ont les mêmes parties principales. Elles ont toutes des racines , un tronc , une fleur , des feuilles , ou du moins quelque chose de semblable. Elles suivent toutes les mêmes loix ; dans leur accroissement , leur propagation & leur multiplication. Mais chaque es-
pèce

pèce en même tems est différente de l'autre. De plusieurs milliers qu'on en compte, il n'y en a pas une qui n'ait ses proportions particulières, & qui ne se distingue des autres par quelque endroit, dans la manière de se nourrir, de croître & de se multiplier. Il en est précisément ainsi des animaux. L'on ne peut parcourir toutes les espèces presque innombrables d'insectes, de poissons, d'oiseaux, de quadrupèdes, & voir sans étonnement, comment on y trouve par tout la même chose. Une tête, une bouche, un estomac &c. une même industrie à se nourrir, à se défendre, les mêmes loix de conservation & de propagation, de manière cependant, que dans chaque espèce l'on découvre une application différente de toutes les règles générales. (*) En ne considérant que la seule espèce des quadrupèdes, qui n'ont proprement que ces trois parties-
C
géné-

(*) Ces réflexions sur cette espèce de beauté sont très bien développées dans l'excellent ouvrage de *Hutchinson*, traduit en François, sous le titre de *Recherches sur l'origine des idées de la beauté &c.*

générales, la tête, le corps & les pieds, & en faisant attention à la prodigieuse diversité de figures, mais toujours harmoniques, que la nature a sçu composer de ces trois parties, nôtre esprit s'y perd en quelque sorte & la sagesse de la nature le confond. Que de règles différentes, n'a - elle pas suivi, quelle variété, quelle composition dans les proportions qu'elle a donné à chaque espèce de ces animaux! Vous savés aussi bien que moi, (*haritès*, quel est le sentiment qui se réveille naturellement en nous à la vuë des figures, où toutes les proportions sont observées! il vous sera par conséquent aisé de juger, combien grand est le plaisir, que doit ressentir un être pensant, qui découvre cette habileté incompréhensible de la nature, à appliquer les règles de l'harmonie à tant de sujets, & de sujets si variés? De là vient, qu'il y a un si grand nombre de philosophes & de grands hommes, qui ont fait de cette contemplation un de leur plus doux plaisirs. Quiconque l'a goûté une fois ce plaisir, lui a trouvé tant d'attraits, qu'il renonce sans peine

ne

ne à prèsque tous les autres divertissemens pour s'y livrer tout entier. Vous voïés de ces amateurs de la nature, interrompre leur repos, renoncer à leurs commodités, pour aller errer dans des lieux déserts, par des chemins impraticables & parcourir même les autres parties de nôtre terre, dans la seule vuë de chercher ces trésors de les admirer & de se satisfaire. (*) Tant sont puissans les charmes de ces beautés.

Je comprends bien, repliquai - je ici, que rien ne doit être plus agréable que la vuë de ces figures diversifiées prèsque à l'infini. Mais avec vôtre permission, il me paroît, que vous outrés un peu les choses. Quelque bien figurée que soit une plante, & quelque bien tourné que soit un animal, vous m'avouërés, pourtant, qu'il y a dans une seule statuë, du ciseau d'un bon maitre, une invention plus riche,

C 2

&

(*) La célèbre dessinatrice *Merian*, a fait un voiage à *Surinam*, en Amérique, pour voir les insectes de ces pais, en étudier les beautés & les admirer. L'on pourroit citer encore un grand nombre d'exemples tout pareils.

& une plus grande beauté dans la proportion, que dans toutes les plantes & tous les animaux. Desorte que ces chefs-d'œuvres de l'art sont plus dignes d'admiration, que ces productions de la nature. Ce que vous dites là, repartit *Eucrate*, ne prouve rien contre moi. D'où est ce que l'artiste tire les originaux de ses ouvrages? N'est ce point du sein de la nature? La figure humaine, n'est elle point cet édifice véritablement magnifique, construit par les mains de la nature? L'homme est un des animaux qu'elle a formé, ouvrage unique dans son espèce, mais en même tems la plus belle de toutes ses productions. Cependant quelque infini que soit le nombre de ses œuvres, il n'en est aucune, dont la figure ne soit en son genre, aussi parfaite que celle de l'homme. Puis donc que pour former un homme, il faut faire attention à une si grande quantité de règles, comme vous l'aurez appris du sculpteur ou du peintre, combien la nature n'a-t'elle pas été obligée d'en observer, pour produire toutes ces figures si variées?

Chari-

Charitès, vous voïés, cela étant, que tout l'art humain en fait de peinture & de sculpture, n'est qu'une partie infiniment petite de celui que la nature a fait paroître, une goutte, puisée dans ce vaste Océan. Plus l'artiste y puise & plus son art approche de la perfection. De là vient, que vous entendrés les plus habiles avouër ingénument, que la nature a été leur maîtresse & les ouvrages de la création, l'école où ils se sont formés. L'art n'a rien exécuté de si beau, dont la nature ne lui ait fourni l'original. Considérés les ornemens qu'emploie l'architecture, les superbes colonnes d'ordre Corinthien : combien n'est il pas aisé de trouver dans la nature, tous les originaux de chacune de leurs pièces ? Conclués à présent, du plaisir que nous fait la vuë de ces ouvrages humains, si imparfaits encore, à celui, que peut nous procurer une étude plus sérieuse de la nature & réfléchissés en même tems, combien cette dernière l'emporte infiniment sur l'art.

Chaine har-
monique
des Créatu-
res.

Je ne ferai plus qu'une seule remarque, qui vous rendra plus sensible encore la prééminence & les richesses de la nature. Vous sâvez à la vérité en général, qu'elle a produit un nombre presque infini de belles figures, qui sont toutes parfaitement harmoniques dans leur espèce. Mais peut-être n'âvés-vous jamais pris garde encore, qu'elle a si étroitement lié ces figures entre elles, que les différences d'une espèce à l'autre sont presque insensibles. Les espèces elles mêmes, & les Roïaumes qui en résultent, sont joints si intimément, que de toutes ces figures séparées il en nait un seul *Tout* harmonique. Quand on ne connoit que quelques créatures détachées, l'on ne devine, ni ce qu'elles sont précisément, ni à quoi elles servent. Représentés-vous une mouche, un serpent, un oiseau, une souris, un éléphant. Quelle prodigieuse distance de l'une de ces espèces à l'autre ! mais parcourés la nature entière, en examinant toutes les espèces de ses productions, depuis l'homme jusqu'au vermisseau, & vous verrés avec
surpri-

surprise, que le serpent & la mouche ne sont pas moins que l'éléphant, des chaînons dont est composée une chaîne magnifique, qui seroit imparfaite & cesseroit d'être continuë, s'il manquoit un seul de ces anneaux. Voilà comment des objets si différens, que l'on allégué quelquefois, comme des exemples d'incompatibilité, se trouvent réunis dans un même tout. Je vai vous en citer quelques uns, qui mettront ceci dans tout son jour.

Le grand singe est l'animal le plus aprochant de l'homme. Otés à ce dernier ce que l'éducation & les bonnes mœurs ont rectifié chez lui, & vous aurés de la peine à le distinguer du singe, (*) quoiqu'il y ait entre eux une différence réelle. Ces deux espèces sont donc unies bien étroitement; les différentes sortes de singes ne le sont

C 4

pas

(*) Voiés l'*Essai de considérations morales sur les ouvrages de la nature*, dans une des notes de la première pièce, traduite en François de main de maitre, sous le titre d'*Essais de Physique appliqués à la morale*, dans les *mélanges Philosophiques* de Mons^r. Formey. Tom. II.

pas moins entre elles, & la dernière de toutes tient, à son tour si intimément à une autre espèce d'animaux, qu'il est difficile de marquer les bornes qui les séparent. Les derniers de tous les animaux, ont un rapport si manifeste avec les plantes, que pendant plusieurs siècles on a équivoqué à l'égard de quelques uns. Lorsqu'on commence l'examen des créatures depuis l'homme, & que l'on descend toujours plus bas, on se trouve dans le Roïaume des plantes, avant de s'être aperçu qu'on a quitté l'homme. Tant sont étroites les bornes, que la nature a mis, entre ses ouvrages. (*) Il en est précisément de même des plantes. Toutes les espèces tiennent étroitement l'une à l'autre & elles approchent finalement si fort des pierres, qu'il n'est presque pas possible de marquer les limites qui séparent ces deux roïaumes. Cette gradation admirable remplit celui qui s'en aperçoit, d'un contentement indicible ;
car

(*) Voiés les mêmes Essais &c. dans la remarque qui précède celle qui a été citée ci-dessus.

car elle forme une harmonie d'un genre plus sublime, que n'est celle qu'on observe dans la simple figure de quelque individu. En un mot, mon cher ami, il ne faut que faire ces réflexions, pour concevoir de la nature les idées les plus distinguées. Sa perfection laisse l'ame dans l'admiration la plus profonde. Plaisir, qui à peine a son semblable.

Ce discours, ces remarques de mon ami, m'avoient plongé dans une espèce de rêverie. Je m'apercevois bien, qu'au fond il avoit raison. La nouveauté de ses réflexions me frapoit. D'abord je m'en défiois, & un moment après je les trouvois fondées. En vérité mon ami, lui dis-je alors, vous me faites voir un país tout nouveau dans le Roïaume de la vérité; ce sont les Indes de ce monde intellectuel, où l'on trouve sans cesse le merveilleux & le nouveau accompagné de l'utile. Je vous ai une obligation infinie de ces découvertes. Mais que j'apprehende, de ne pas avancer beaucoup dans ce país, ne pouvant pas

vous avoir toujours pour guide ! je tremble d'être jetté dans quelque Ile déserte, ou de faire même naufrage !

Ne craignés rien , *Charitès*, me répondit-il, la route que vous devés tenir est trop marquée ; attendés-vous plutôt, à faire tous les jours des nouvelles découvertes dans ce pais là. Car jusques à présent, vous n'avez vu, pour parler figure avec vous, que les côtes de ce nouveau monde. Mais si vous avez envie de pénétrer plus avant dans l'intérieur, vous verés encore plus de merveilles & vous enrichirés de beaucoup vôtre esprit.

Nous n'avions pas cessé de marcher pendant tout ce discours, & *Eucrate* me reconduisit chez lui, parceque le soleil s'étoit insensiblement élevé. Il n'y a que quelques heures, lui dis-je, que je vous suivois à regret pour nous rendre ici, parceque j'ignorois combien de beautés je devois découvrir. Mais à présent, je n'ai pas moins de peine à consentir à nous en retourner. Il me semble, que je ne puis quitter
cette

cette aimable prairie fans soupirer. Les inclinations font les mêmes par tout. Je n'avois, il n'y a que quelques momens, que de l'indifférence pour la nature, elle a commencé à me plaire un instant après, & actuellement je l'aime passionément. . . . Je n'en attendois pas moins, dit - il, d'un goût, comme le vôtre. Je savois bien qu'il ne faudroit que vous faire voir ces beautés de loin, pour vous y rendre sensible. N'appréhendés pas, que je mette le moindre obstacle à votre nouvelle passion.

Vous pourrés trouver dans mes apartemens des preuves complètes de ce que vous entrevoiés déjà à moitié. Car j'y ai rassemblé, autant qu'il est possible, la nature en petit. Vous y verrés de vos yeux, ce que je vous en ai dit; & c'est par où, *Charitès*, la satisfaction, le plaisir du Naturaliste, l'emporte sur ceux, que peuvent se donner les autres hommes. Il en est toujours le maitre, & il dépend de lui de se le procurer, quand il lui plait. Lors même que l'hiver couvre d'un voile

Cabinet de
curiosités
naturelles.

voile épais les beautés de la nature & nous les dérobe, je les trouve chez moi. Le règne végétal ne perd rien de sa verdure dans mes appartemens, & je rassemble d'un coup d'œil, ce que la nature nous offre séparément en différens lieux. J'ai de cette manière un été continuel & je découvre tous les jours de nouvelles beautés dans l'ordre harmonique de la nature. Tous les jours nouveau plaisir.

Mon cher *Eucrate*, lui dis-je, je vous conjure par les attraits de cette prairie, où vous m'avez conduit pour la première fois, à l'école de la nature, de me déployer tous ses trésors, que j'ai contemplé souvent à la vérité, mais avec aussi peu d'attention, que de connoissance. Vous avez besoin effectivement de recevoir quelque instruction, repliqua mon ami; car tout comme un homme, qui n'entend pas la peinture, ne voit pas tout le fin des ouvrages de cet art, & celui qui ignore les proportions du corps humain, ne trouve pas un vrai plaisir à contempler la plus belle statuë, de
même

même est-il impossible aussi, sans avoir étudié la nature, d'en sentir les beautés, si ce n'est imparfaitement (*). De là vient, que je mets au rang des sages & des bienfaiteurs du genre humain, ceux qui prennent la peine de la faire connoître aux autres, & que je n'estime pas moins HALLER Botaniste m'instruisant de l'affinité qu'ont entre elles les plantes, que j'admire HALLER Poëte.

Ce discours nous avoit conduit jusqu'à un petit bois, qui touche au jardin d'*Eucrate*, où nous entendimes la voix d'une personne qui chantoit, & que

(*) L'on n'a pas besoin d'instruction, pour découvrir bien des beautés dans la nature, mais un défaut de connoissances fait passer sur celles qui sont cachées. Quiconque veut voir la nature dans sa véritable beauté, doit avoir acquis une connoissance plus détaillée, que n'est celle, que fournit la simple vuë. Nous avons l'avantage dans ce siècle, d'avoir ce qu'on n'avoit pas dans les précédens, une quantité d'ouvrages bien propres à nous donner de grandes lumières là dessus. Ils sont trop cossus pour en donner ici une liste.

que nous reconnûmes bientôt pour être celle d'*Emilie*, l'épouse de mon ami. Nous nous fîmes aussi entendre d'elle & la joignîmes un moment après. Pour *Eucrate*, nous dit-elle aussitôt, je suis accoutumée à le voir errer dès le grand matin de côté & d'autre, mais que *Charitès* se soit arraché de si bonne heure d'entre les bras du sommeil, & ait préféré ces courses au repos, c'est ce qui me passe. Charmante *Emilie!* lui replica i-je, c'est *Eucrate* qui m'a séduit, car comment sans cela aurois-je pû sortir de la maison, sans vous avoir souhaité le bon-jour? Je suis tentée de croire, poursuivit-elle, qu'*Eucrate* descend d'une famille Persane, tant il est adorateur assidu du soleil levant, & je présume même, qu'il lui a érigé un autel, sur quelque'une de ces hauteurs. Ne vous êtes-vous aperçu de rien?

Demandés, lui dit-il, à *Charitès*, quel est le culte idolâtre, que nous avons rendu au soleil? Peut-être satisfera-t'il votre curiosité. Il est vrai poursuivis-je, chère *Emilie*, qu'*Eucrate*

evrate m'a enseigné une Religion presque toute nouvelle, m'ayant ouvert le sanctuaire de la nature, où je n'avois pas mis les pieds auparavant. Il s'en faut de bien peu, qu'il n'ait fait de moi un profélyte, tant ma dévotion s'est réveillée.

Vous ne ferés pas fortune dans le monde galant, me dit *Emilie*, si vous embrassés cette nouvelle Religion. Mais je présume que ce n'est pas tout de bon. Vous avés suivi *Eucrate* cette fois, pour lui faire plaisir, mais dès que vous rentrérés dans le grand monde, vous vous mettrés peu en peine du soleil levant. Au moins est-il certain, ajoutai-je, que je n'oublierai jamais la course d'aujourd'hui & je m'aperçois déjà, que j'envoierai de ce côté, plus d'un soupir, à travers la fumée, qui couvre quelquefois la ville. Je commence à me sentir un vrai penchant, à passer mes jours, comme *Eucrate*, dans le sein de la nature, & je souhaiterois de ne pas être arrêté dans la ville, par des chaines d'airain, dont la nécessité m'a chargé.

chargé. C'est avec la dernière facilité, que je comprends, avec combien de douceur & d'agrément, s'écoulent des jours, dont la simple nature fait tous les frais, en ménageant à chacun son divertissement particulier.

Vous voilà bien ardent, repliqua *Emilie*, en souriant. Je crois que hier vous étiez fort éloigné encore de penser, comme vous le faites aujourd'hui. Mais au moins, lui dis-je, est-il certain, que c'est de cœur que je parle à présent. Consolés-vous, dit *Eucrate*, en s'adressant à moi, il y a tant de différentes sources de satisfaction, que celle que vous semblez souhaiter uniquement, n'est qu'une branche des autres & vous verrez qu'il y a plusieurs plaisirs, auxquels on peut se livrer utilement. Souvenés-vous seulement, que celui-ci est un des plus doux. Nous étions à la porte du jardin de mon ami, en même tems qu'il finit de parler. Nous y trouvâmes une compagnie, qui nous attendoit; & c'est ainsi que se termina cette agréable promenade.

SECOND



SECOND ENTRETIEN.

LA conversation que j'avois eu le matin avec mon ami, avoit fait sur mon esprit de si vives impressions, & ce que j'avois vû m'avoit laissé de si riantes images, que mes pensées ne roulèrent tout cet après-midi, que sur ces deux objets, & que je ne pûs me refuser au plaisir d'en parler quelque fois, quoique cela ne fût ni du ressort, ni du gout de la compagnie, qui étoit chez *Eucrate*. Aussi mon ami ne manqua-t'il pas de me dire, dès qu'elle eut pris congé; pour le coup, *Charitès*, je ne puis plus douter, que les charmes de la nature n'aient de puissans attraits pour vous. Vous y avés rêvé plus d'une fois, pendant que nous étions tous rassemblés.

Je serois excusable, lui répondis-je, quand même je me serois dérobé à la compagnie, pour retourner dans cette prairie, dont l'image ne s'effacera jamais de ma mémoire, tant elle y est

D

forte-

fortement empreinte. Voulés-vous que nous nous transportions, une seconde fois, dans ces tranquilles demeures de la nature? Car il me semble, que vous aviez encore bien des choses à me dire. *Eucrate* me fit entendre, que des affaires importantes demandoient, qu'il restât à la maison, pour quelques momens, & qu'il viendrait me rejoindre dans le jardin, où je me rendis, pour l'attendre dès qu'il m'eut quitté.

L'entretien du matin fit, que tout m'y parut plus charmant, que je ne l'avois trouvé auparavant. J'errois, avec une satisfaction extrême, d'allée en allée & parcourrois le parterre avec le même plaisir. Finalement je m'approchai d'une grotte, qui étoit dans un endroit écarté du jardin, dans la vuë d'y attendre mon ami. C'est *Eucrate* qui en avoit dressé lui même le plan, & on ne peut se lasser d'en admirer le goût. On n'y voit ni coquillage de mer, ni pierre métallique. Elle est entièrement ménagée dans le roc, & c'est une seule espèce de pierre,

re, qui forme toutes les parois, où l'on voit quantité de crévasses & d'excrescences irrégulières. Des fentes, qui sont à la voute, il distille une eau claire, & à l'endroit, où le roc est mouillé, les fentes sont couvertes de mousse & de petite herbe; l'eau qui sort par plusieurs ouvertures, se rassemble & forme de petites sources, dont plusieurs se joignant, font différentes cascades, & les petits lits de tous ces ruiffaux, semblent avoir été creusés par la nature & sont bordés de différentes espèces de mousse. Toutes les cascades des différentes parois réunies, forment enfin de petits bassins, sur une partie du rocher qui s'avance, couvert de terre & d'herbe. L'on a peine à croire, que cette grotte soit un ouvrage de l'art, tant il y régné un air naturel. Je prenois plaisir à la contempler, de même qu'à admirer le goût simple & naturel de mon ami, que j'envifageai comme l'effet des réflexions continuëles, qu'il fait sur la nature.

Eucrate me rejoignit pendant que
D 2 j'étois

j'étois occupé de ces pensées. Je vois à présent, lui dis-je, par cette grotte, que la considération de la nature a beaucoup d'influence sur l'art. Elle a autant d'agrémens, que si la nature elle même en eut voulu faire une habitation. Est ce-donc, répondit mon ami, que les inventions de l'art sont autre chose que des imitations de la nature? Il y a déjà longtems, qu'on a remarqué, que les arts en ont tiré leur origine; que l'araignée a enseigné à l'homme, l'art de filer & de faire la toile; l'hirondelle & le Castor l'architecture, & le (*) nautile, l'usage de la voile.

Mais

(*) Voici ce qu'en dit Monsieur Dulard dans son Poëme sur la *Grandeur de Dieu dans les merveilles de la nature*:

Tu me frappes, sur tout, par ta dextérité,
Hardi navigateur, petite nef flotante,
Des nefes que construit l'homme image
 ressemblante,
Réunis dans ton sein le nombreux attirail,
Sois seul & mat, & voile, & rame & gou-
 verrail.

Fais en Pilote expert, manœuvrer ta nacelle.
Non je n'en doute point, ce fût sur son
 modèle,

Qu'on

Mais ces remarques ne frappent pas entièrement au but. L'on peut dire, que tout ce que les arts ont inventé, est réellement emprunté de la nature, ou que du moins, il s'y trouve dans un degré beaucoup plus parfait. La nature est la boutique primitive, où l'on a vu travailler de tous les métiers, un cabinet immense, qui renferme les machines les plus artistement composées, qui surpassent de beaucoup, tout ce que les hommes ont imaginé. Il faut donc, repris-je, qu'on trouve un plaisir infini, à découvrir tant d'art dans la nature. N'en doutez pas, répondit *Eucrate*, & si vous voulés vous faire d'avance une idée de ce plaisir, vous n'avez qu'à réfléchir, sur les impressions que font sur nos esprits les productions de l'art. Vous apprendrés à quel point le miroir frappa les hommes, par ce que l'on raconte de ces nations, qui ont

D 3

vu,

Qu'on fabriqua la nef qui des rives d'Argos,
La première cingla vers la riche Colchos,
Et ravit avec art cette toison fameuse,
Que l'histoire a tournée en fable ingénieuse.

Chant. II. pag. 54. de l'ed. de Paris.

vu, il n'y a pas bien longtems, pour la première fois, cette invention, qui n'a plus rien de surprenant pour nous. Quel ne fut pas l'étonnement, que causa la première pendule (*), le premier télescope & le premier baromètre. Une nouvelle production de cette nature, chaque année, suffiroit à entretenir dans un plaisir continuël, la plus inactive de toutes les nations.

Il n'est presque rien en effet, dis-je à mon ami, qui nous donne un plaisir plus subit & plus vif, qu'une invention, qui nous fait voir tout à la fois bien des choses nouvelles & inattenduës, & qui marque beaucoup d'art. Pour peu repliqua-t'il, que vous trouviés là de quoi vous charmer, je vous promets d'avance un paradis, de vôtre gout pour la contemplation de la nature. Une seule plante, un seul insecte, vous fera découvrir plus d'industrie, que vous n'en fait voir, tout ce que vous connoissés.

(*) Voiés entre autres l'histoire de *Rodolphe Stadler de Zurich*, dans la description de la Cour de Perse par *Tavernier*.

noissés. Je suis accoutumé, mon Cher *Eucrate*, dis-je ici, en l'interrompant, je suis accoutumé à vous voir tenir ce que vous promettés, quelque peu fésable que cela paroisse quelque fois, j'espère donc aussi, qu'à cet égard vous ne tromperés pas mon attente. n'aprêhe Non, non, n'aprêhendés rien, répondit il, il ne vous faudra qu'une seule réflexion pour vous mettre en état de juger, s'il est possible que je tienne parole. Essaïons seulement de faire une comparaison générale, entre les inventions de l'art & celles de la nature.

L'on admire les Machines de VAUCANSON, que je n'ai pas vuës à la vérité, & que je ne souhaite pas même de voir, après que j'en connois de beaucoup plus curieuses en ce genre, mais il nous sera très aisé d'en faire la comparaison. Le Chef-d'œuvre de cet Artiste est un Canard, qui nage, mange, digère, (si tant est qu'on puisse appeller digestion, l'action de son estomac, qui menuise ce qu'il avale) & qui décharge ses excréments. Je

Comparai-
son entre
les ouvra-
ges de la
nature &
de l'art.

ne puis m'empêcher de rire de cette célèbre invention, dèsque je la compare avec un véritable Canard, ouvrage de la nature. Ce dernier fait non seulement les mêmes fonctions, que celui de bois & cela sans avoir besoin d'être monté, il les varie de plus à l'infini & les fait beaucoup mieux.

Mais daignés réfléchir, mon cher *Eucrate*, dis - je à mon ami, que le véritable Canard est un animal réel, qui vit, a du sentiment & se meut comme il veut, que le Canard de VAUCANSON n'est qu'un corps sans sentiment, une pure machine. Ou est ce peut-être que vous voudriés soutenir avec DES CARTES, que les animaux ne sont aussi que de simples machines? De quelle nature, répondit il, que soit l'ame des animaux, il est toujours incontestable que leurs corps sont des machines & que tous les mouvemens du corps se dérivent de sa structure & de l'agencement de ses parties. Supposés à présent, que le Canard de bois soit tout à coup animé, croiés vous qu'il

qu'il se mouvroit mieux, qu'il ne le fait actuellement ? Si l'artiste a fait les jambes de manière, qu'elles ne puissent faire que trois ou quatre mouvemens, l'ame qui conduira cette machine, en fera-t'elle plus, que ne le permet la structure des jambes ? Courbera-t'elle le corps dans les endroits, où il n'y a point d'articulations ? Je vous avouë, lui dis-je, que le Canard de bois, pour être animé, n'en seroit pas plus agile.

Toute la différence donc, poursuit *Eucrate*, qu'il y a entre le Canard vivant & la machine, c'est que le premier est de beaucoup plus artistement composé & qu'au lieu de ce petit nombre de mouvemens, que fait le second, il en fait à l'infini & avec incomparablement plus de graces. Il se meut de tous cotés, avec une rapidité étonnante, tantôt vite, tantôt lentement, avec des degrés infinis de célérité, suivant que les circonstances l'exigent. Il vole, & on lui voit faire alors mille mouvemens également difficiles & artificiels. Quel nombre prodigieux d'instrumens & de mouvemens

vemens merveilleux , n'exige point l'action de manger , d'avalier & de digérer , au point de transformer les alimens en sang & en chair ? C'est ce que fait le simple corps, la machine organisée. Elle nous présente, cher *Charitès*, un art digne de l'admiration, même du Philosophe, & avec lequel ces copies imparfaites, ne doivent pas être mises en parallèle. Imaginés-vous à présent, combien celui qui connoit la nature, doit trouver de sujets d'étonnement, lui qui est à portée de voir des machines si parfaites & si étrangement variées , puisqu'il faut autant d'invention & d'art, pour une machine aussi grossière & néanmoins si admirée , que l'est celle de VAUCANSON.

Mais ce n'est là qu'une première différence entre les machines, productions de la nature & celles qui le sont de l'art. *Charitès!* Il y en a de bien plus sensibles encore. Celles que l'art humain a enfanté, ont besoin, pour se mouvoir, d'une force étrangère, ou elles s'écoulent, se d'étendent bientôt, comme

comme le font les montres. Les machines, ouvrage de la nature, s'en passent parfaitement. Il ne leur faut pour se mouvoir, ni contrepoids, ni ressorts. Les premières s'usent par le frottement, & dès qu'il y a la moindre chose de gâtée, ou la machine demeure imparfaite, ou elle s'arrête. Mais les dernières remplacent d'elles mêmes ce qui leur manque, & dès qu'une de leurs parties se gâte, il se fait incontinent, en conséquence de leur structure, un mouvement, qui répare le dommage (*). Que diroit-on

(*) Il est impossible d'outrer l'éloge de la nature. Il y règne à la lettre un art infini. Ce qu'on dit ici de la réparation des dommages est dans la plus exacte vérité. Un arbre, ou tout autre plante ne sont pas plutôt endommagés, qu'il découle une liqueur de la plaie, qui ne tarde pas à la guérir. La même chose s'observe chez les animaux; & quand ils sont malades, ils savent chercher eux mêmes les herbes propres à rétablir leur santé. Cela se fait par un simple mécanisme du Corps. L'homme en est la preuve. Les plus habiles Médecins n'ignorent pas, que c'est des malades qu'ils doivent apprendre les moyens de les guérir.

on d'une montre, qui se remonteroit d'elle même; qui se régleroit toutes les fois qu'elle marcheroit trop vite, ou trop lentement, relativement au soleil, qui suppléeroit ce que le frottement lui auroit enlevé, qui ôteroit d'elle même la poussière qui pourroit la couvrir, & qui, lorsqu'une main téméraire l'auroit dérangé, se remettrait dans son premier état? Quel étonnement! Quelle satisfaction, à la vue du mécanisme de cette pièce! Telles sont cependant toutes les machines naturelles.

Je vois bien, interrompis - je ici, que la nature est plus industrieuse que les hommes. Ses productions dépérissent néanmoins, quoique à vous entendre, elles paroissent être indestructibles. Cela ne prouve que d'autant mieux, repliqua mon ami, leur structure

rir. L'estomac gaté & alcalique, ordonne de lui même à l'appétit, de demander des acides, qui ne manquent pas de le remettre. (V. *Arbutnot, des alimens*) Quel mécanisme admirable! Il n'y aura jamais de mortel, qui puisse sonder toutes les profondeurs de cet art.

ture admirable, bien loin de la combattre. Elles ne sont pas faites pour durer toujours, & il faut qu'elles se détruisent elles mêmes, dès qu'elles ne servent plus de rien à la nature. Rien de plus sage, par exemple, que cette Loi, en vertu de la quelle, la plupart des plantes ne conservent leur fraîcheur, tout au plus que quelques mois. Elles sont faites de manière, qu'elles se détruisent elles mêmes au tems marqué. C'est en vertu du même plan, que chaque animal a au dedans de lui, le principe de sa propre destruction ; depuis la petite *Ephéméris* (*), qui ne vit pas plus d'un jour, jusqu'aux animaux, qui vivent des siècles entiers. Que d'art n'a-t'il pas encore fallu pour exécuter tout cela ?

Mais voici un nouvel endroit, par où les machines naturelles l'emportent de beaucoup sur les artificielles. Plus on examine attentivement les dernières & plus elles paroissent imparfaites,

(*) Monsieur de Reaumur nous donne l'histoire de cet Insecte, dans le VI. vol. de ses *Mémoires sur les Insectes*.

res, & les premières gagnent infiniment cet examen. Plus l'esprit qui en juge est pénétrant & plus il leur découvre de perfections. Quand en décomposant une machine de l'art on sépare ses parties principales, il ne reste plus qu'une matière sans forme. L'admiration cesse tout à coup. Une montre est composée de rouës, & les rouës le sont à leur tous de différentes parties ingénieusement agencées. Séparés les parties des rouës les unes des autres, vous n'aurez plus qu'une matière brute. Mais il n'en est pas de même des machines produites par la Nature. Quelle plante, ou quel animal que vous prenés, & dont vous séparés les parties, vous ne trouverés, nulle part de la matière informe. Les parties de chaque partie, sont des machines aussi admirables, que l'étoit le tout réüni. Je vais vous le démontrer incessamment.

Eucrate sortit un moment, pour prendre une fleur au jardin. Je sépare, me dit il, en me la montrant, les parties principales de cette plante,
avec

avec la dernière facilité, la tige, les feuilles & la fleur. Il n'est pas à douter, qu'étant en son entier, elle ne soit une machine admirable. Elle attire toute l'humidité de la terre par ses racines, il y a ensuite des pompes, qui font monter la sève, jusqu'au haut & des ressorts, qui la distribuent dans toutes les parties de la plante. Mais la sève n'est pas la même, dans chacune des parties ; dans l'une elle est douce, amère dans l'autre, acre dans celle-ci, fade dans celle là. De sorte que la machine peut séparer & mêler les différens suc. Ici se prépare le miel, là se forme l'huile & ainsi de suite. Bref, cette plante est une machine aussi merveilleuse, qu'aucune de celles que l'art ait inventé.

Prenés à présent une des parties de cette plante, comme par exemple la fleur, & examinés la séparément. Vous trouverez, qu'elle n'est pas faite d'une matière brute, mais qu'elle est composée de mille & mille machines. Cette seule feuille, en renferme une infinité. Ici s'apprête le miel & le
par.



parfum. Voici les étamines, qui s'ouvrent & se ferment au tems marqué, pour laisser échaper dans les airs, ou pour retenir, cette odeur qui nous ravit. C'est ici l'enveloppe de la semence. Qui est ce qui décrira jamais, toutes les merveilles, qui y sont renfermées? Chaque grain est encore une machine aussi parfaite, que toute la plante. Voies-vous cette poussière? Pour le coup, on la prendroit pour la matière toute simple. Non; chacune de ces particules presque imperceptibles, est une machine, qui ne le cède pas aux autres en beauté. C'est un petit globe, qui renferme ce souffle vivifiant, sans le quel la fleur n'est point fertilisée. Il s'ouvre à point nommé, & dans ce fil que voici, il y a encore une infinité de machines, qui portent cette fine poussière, par un art secret, jusques dans l'intérieur des semences, qui en sont renduës fertiles. Mais comment, *Charitès*, vous faire le détail de tout. Vous - découvrires aussi à votre tour, toutes ces merveilles. Que ne puis-je les voir de mes yeux, repartis-je; car comment est - il possible, cher

Eucrate

Eucrate que vous aiés accusé juste à tous égards. Auriés-vous vu vous même toutes ces machines ? Que ne me les montrés-vous incessamment , pour m'extasier ? Mon ami, me dit-il alors , vous verrés toutes ces merveilles & de plus grandes encore, dès que vous vous ferés rendu familier l'usage du microscope. Ce sont là de nouveaux yeux, qui vous font connoitre un nouveau monde de prodiges.

S'il en est ainsi, lui dis-je, il arrive donc tous les jours, que nous foulons aux pieds les chefs d'œuvres les plus admirables. Semblables à des aveugles, nous m'archons sur ce qu'il y a de plus précieux, sans le voir ? Rien n'est plus vrai, répondit-il. Si les hommes connoissoient toutes les beautés de cette partie du monde, qui leur semble si méprisable, combien d'heures, d'ennui & de chagrin, qui deviendroient pour eux les momens les plus enchantés de leur vie ? Au moins me paroît-il, que ceux qui sont encore en état d'occuper leur esprit

E (car

(car vous n'ignorez pas, qu'un grand nombre ne fait pas le faire,) retirent un avantage inestimable de cette connoissance. Une seule de ces merveilles, agit tellement sur l'ame, que les impressions lui en restent toujours. Il me paroît même encore, ajoutai-je, qu'elles l'accoutument à penser noblement. Elles font sur moi de plus vives impressions, que les beautés, que j'ai découvert ce matin pour la première fois. Alors j'éprouvois la satisfaction la plus douce. C'est elle que je ressens à présent ne paroît pas l'être autant, mais par contre elle est plus vive & d'un genre plus relevé. Mon esprit se perd, ou peu s'en faut, *Eucrate*, quand en me retraçant l'image d'une prairie entière, je me représente par millions ces machines merveilleuses, qui y sont cachées. - - - Bon Dieu! qu'il y a d'art & d'invention dans une aussi petite portion de la nature! Que d'intelligence dans le dessein d'une seule plante! Et cette plante, qu'est-elle, en comparaison de la nature entière! Elle ne me paroît plus à présent simplement corporelle; j'y découvre

couvre le Règne de la vérité. - Inven-
 tions , plans , règles infinies. - - -
 » O Toi , quel nom Te donnerai-je,
 » Immense , incompréhensible Au-
 » teur de la Nature , Créateur d'un
 » si grand nombre de merveilles ! au-
 » rois - Tu formé des esprits capables
 » de comprendre la grandeur de Tes
 » ouvrages ! - - - »

Ici je restais muet un moment, mon
 ame s'étant comme perduë dans les
 profondeurs de l'infini. *Eucrate* me
 fit revenir de mon extase. Si le sim-
 ple récit, me dit-il, de cette espèce
 de merveilles, vous touche à ce
 point, qu'en fera-t'il de vous, *Cha-
 rités*, lorsque vous les découvrirez
 vous même, & que vous verrés des
 choses beaucoup plus étonnantes ?
 Je ne vous ai parlé encore que des
 plantes, qui tiennent à la vérité un
 beau rang dans la nature, mais qui
 n'en font cependant, que la moindre
 partie ? Quel ne sera point vôtre ravif-
 sement à la vuë de l'art prodigieux que
 la considération des animaux vous dé-
 voilera ? Car autant qu'ils surpassent

les plantes dans l'invention , autant l'art , qui règne dans leur structure , l'emporte- r'il, sur celui, qu'on admire dans les plantes. Le seul œil d'un animal, renferme plus de merveilleux , que toutes les plantes réunies ; & c'est ici que vous verrés de la manière la plus distincte , combien foiblement l'art humain imite la nature.

Le grand art qui règne dans la nature.

L'on fait grand cas , & avec raison, de l'invention des lunettes à longue vuë. Elles sont une imitation de l'œil. Mais l'art n'atteindra jamais à perfectionner ces machines, au point de nous représenter tout à la fois distinctement des objets, les uns fort éloignés, les autres fort proches. Ces deux choses paroissent être incompatibles. Les yeux des animaux & sur tout ceux des oiseaux, ont ce double avantage & à un degré surprenant.

Jettés les yeux sur ce qui se passe actuellement dans vôtre basse cour. Voïés-vous comment cette poule gratte la terre & le sable, & découvre sous ce décombres le moindre grain de mil, qu'elle

qu'elle touche presque de son œil. Elle appelle ses poussins, qui accourent de tous cotés, pour tirer leur part de la trouvaille. Tout est mouvement & vivacité dans cette petite troupe. La poule tourne la tête, pour voir d'un coup d'œil, ce qui se passe dans les airs. La joie de la petite famille se trouble tout à coup. Consternés, les poulets se débandent. Les uns tombent comme morts & les autres se cachent. Voïons quel est l'ennemi, qui vient troubler la fête? La poule dirige, toute tremblante, son regard vers le ciel! N'aperçevés vous pas dans le plus haut des airs, quelque chose, comme un point noir, qui se meut? Nôtre œil ne le discerne pas. L'objet s'approche. Je vois à présent, que c'est un épervier, que la vuë perçante de la poule a reconnu, dans ce prodigieux éloignement. Quel ne doit point être l'artifice de cet œil, qui a tout à la fois deux propriétés, qui nous paroissent être si contradictoires? Il est & microscope & télescope. Les mouvemens, les raccourcissemens & les allongemens d'une aussi petite machine

doivent être d'une variété & d'une exactitude inconcevables.

Quoique l'œil soit peut-être de tous les membres, celui, où il y a le plus d'art, nous en découvrirons tout autant, même dans la partie la moins considérable du corps animal. On y trouve des machines merveilleuses en aussi grande abondance, que l'est le sable sur le rivage de l'océan; & ce nombre infini de machines, est si exactement ajusté, qu'il n'en fait qu'une seule, où tout harmonise dans la dernière exactitude. Mais nous trouverons un nouveau sujet d'étonnement, quand après avoir vu d'aussi belles choses dans le corps des animaux, nous découvrirons les mêmes chefs d'œuvres de cet art divin, que renferme la nature, dans les corpuscules de ces petites bêtes, dont plusieurs milliers, habitent à leur aise, une terre de la grosseur d'un grain de sable. Car outre les animaux que nôtre œil aperçoit, il y en a un monde d'autres, qui ne sont visibles, qu'à l'aide du microscope & qui surpassent, soit en nombre, soit en diversité

verfité, ceux que les yeux découvrent. *Charitès* que pense de tout ceci vôtre esprit, enseveli dans le méditation ; car je m'aperçois bien, que tous ces prodiges l'occupent.

Mon cher *Eucrate*, répondis-je, à mon ami, ce matin vous m'avés fait voir la nature de son côté aimable, à présent je la vois par ce qu'elle a de grand. Je me la représentois auparavant sous l'image d'une Dame charmante par sa modestie, accompagnée toujours des Graces, des Amours, & d'une foule de Génies aimables, portant par tout le contentement & l'admiration. Actuellement je l'aperçois sous des dehors également beaux, mais plus majestueux. Tout est grand dans son air & dans son port. Au lieu d'être entourée des Dieux d'amour & des Génies voltigeans, elle l'est de mille Arts & de mille Inventions, qui tiennent en leurs mains des desseins, des compas, des mesures & des poids. Tout son ajustement est superbe, & si la beauté de ce matin a sù réveiller chez moi la tendresse & les sentimens agréables,

celle-ci captive les forces supérieures de mon ame , & m'inspire autant de respect que d'admiration. Tantôt je vois dans l'œuvre de la Création, l'empire de la beauté, j'y vois à présent celui du génie, de l'invention & de l'art. Vous pourriez ajouter encore, dit *Eucrate*, celui de la sagesse.

Sagesse dé-
ploïée dans
les ouvra-
ges de la
nature.

Car la nature en fait paroître autant que d'intelligence. Rarement les ouvrages imparfaits des hommes réunissent-ils tout à la fois le génie, l'art & la sagesse. Mais ici ils marchent toujours d'un pas égal, & sont inséparables. Nouvelle source d'une satisfaction infinie, pour un Esprit qui sçait penser. C'est la meilleure école, où l'homme puisse être conduit, que celle, où il est à portée de voir l'intelligence la plus sublime, l'habileté la plus consommée, dirigées par une sagesse, infallible & sans bornes! - - -
Poursuivés, je vous conjure *Eucrate*, lui dis-je ici, car il sembloit vouloir s'arrêter, ouvrez moi la porte de cette école, où l'on apprend à connoître la sagesse, qui règne dans la nature,
Que

Que de nouveaux prodiges n'y découvrirai-je point !

Venés, *Charitès*, me dit-il, après avoir rêvé un moment, enfonçons nous dans l'ombre de ce bois de chênes, puisque nous voulons nous entretenir de la Sagesse de la nature. Nous serons maîtres, où de nous y asseoir sur la mousse, ou de nous y promener, sous le dais, que forment les branches étenduës des arbres.

Nous sortîmes à l'instant de la grotte, pour nous rendre au bois, par la grande allée du jardin, qui y aboutit. Nous devrions, dit *Eucrate*, en y entrant, nous devrions rencontrer ici une de ces Intelligences sublimes, qui gouvernent, à ce que plusieurs prétendent, les différentes parties de la nature, sous l'autorité d'un Esprit supérieur. Nous l'engagerions à nous développer, avec une éloquence angelique, la sagesse de la nature. Car je vous avouë, *Charitès*, que j'ai trop pris sur moi, quand je vous ai promis de vous instruire là dessus. Qui est

le mortel, qui conçoit la grandeur de cette sagesse ? Quand même l'Intelligence Souveraine, qui a tracé à la nature, le plan qu'elle a suivi, me communiqueroit toutes les lumières, dont l'ame humaine est susceptible, je ne serois pas en état encore, de vous déployer dignement tous les trésors de cet Océan. Mon esprit n'en a découvert qu'une partie infiniment petite. Ce sont des beautés qui se font sentir à mon ame, mais dont la peinture est au dessus de moi.

Ne m'en dites, mon cher ami, repliquai-je, qu'autant que vous pourrez. Montrés moi seulement le chemin, par où l'on arrive à ce Roiaume de la Sagesse. J'ignore presque, reprit *Eucrate*, par où commencer & qu'elle route choisir. Puis aiant réfléchi un moment, il poursuivit & me dit.

Représentés vous, mon cher, une Monarchie immense, composée d'une infinité d'Etats, moins considérables, formés eux mêmes par un grand nombre

bre de familles. Supposés à chacun de ces Etats, & à chacune de ces familles, ses intérêts, ses loix, ses mœurs & ses inclinations particulières, de sorte que plusieurs se croisent. Imaginés en même tems un Législateur, qui après s'être mis au fait des intérêts de ces nations, de ces familles & de la diversité infinie des relations qu'elles ont entre elles, auroit donné des loix, au moien desquelles l'Etat jouïroit d'une abondance, d'une paix & d'une tranquillité continuelles, chaque famille vivroit contente & la Monarchie entière, seroit au comble de la félicité. Ce ne seroit là encore qu'une foible image, de ce qui se passe dans le Roïaume immense de la nature.

Demeurons sur nôtre terre, de peur de nous égarer. Vous savés, qu'on y distingue trois Roïaumes, celui des choses inanimées, des plantes & des animaux. Vous avés entendu, combien est grand le nombre des familles, dont chacun est composé. En commençant par les individus, nos idées s'éle-

*Sageffe qui
brille dans
les espèces
particuliè-
res.*

s'éleveront peu à peu. Chaque espèce particulière d'animaux a des penchans & des besoins, qui lui sont propres. Si donc de toutes ces espèces innombrables, il n'y en a aucune, qui ne puisse satisfaire le goût, qui lui est particulier, & pourvoir à toutes ses nécessités, n'en doutons pas, tout a été ordonné par une Sagesse infinie.

Considérons dans cette grande diversité d'espèces, celles des oiseaux, que leur inclination porte à rechercher des alimens, qui ne se trouvent que dans les eaux. On diroit d'abord, qu'ils doivent avoir de la peine à subsister. Pour pouvoir chercher dans l'eau de quoi se nourrir, il faut savoir nager, plonger, se tenir quelque tems sous l'eau, apercevoir, ou flairer les objets qui sont au fond, mille choses en un mot, aux quelles l'esprit le plus prévoïant, ne penseroit pas même. Ajoutés, que tout cela doit s'exécuter de la façon la plus exacte & la moins peïnable.

Examinons un moment cet oiseau
aqua-

aquatique. Tout autre oiseau, un aigle, une poule, une cicogne, péroroit de faim, s'il falloit qu'il allât chercher sa nourriture au fond de l'eau. La forme & les proportions de son corps, ne lui permettroient pas de se tenir de bout, & quand même il le pourroit, ils n'en sauroit pas mieux nager pour tout cela; supposons même, qu'il parvint à nager, il ne pourroit pas plonger & moins encore vivre sous l'eau: son bec ne saisiroit, n'arracheroit pas avec assés de facilité l'aliment; son gosier ne lui laisseroit pas un passage assés libre & son estomac seroit hors d'état de le digérer. (*)

S'il

(*) Tout ceci se pourroit prouver avec la dernière facilité. On n'a fait qu'indiquer, ce qu'il seroit trop long de détailler. Dans la supposition continuelle, que le lecteur a lû les ouvrages des Naturalistes, ou que celui-ci lui a fait naître le goût de les lire & de faire des réflexions plus approfondies. Toujours seroit-il à souhaiter, qu'un habile Physicien se donnât la peine, de publier une *Anatomie comparée*, un peu complete. C'est le plus beau côté de la nature. Chaque animal a une bouche, mais chaque espèce l'a diversément figurée

S'il arrivoit qu'il ne trouvât plus de quoi manger dans la première eau, il seroit perdu sans ressource. Ses ailes une fois mouillées, c'en est fait, il ne peut plus voler autre part.

La nature a pourvu a tous ces besoins chez les oiseaux aquatiques. Elle a enduit leurs plumes d'une huile, qui empêchant à l'eau de s'y insinuer, les tient toujours sèches & propres au vol. Leur corps est proportionné tout différemment de celui des autres oiseaux, pour pouvoir s'élever en volant. Leurs jambes sont plus reculées vers le derrière du corps, afin de pouvoir se dresser dans l'eau & élever leurs ailes par dessus. La partie inférieure de leur corps, est plus large que celle des autres oiseaux, afin de pouvoir se coucher & s'étendre sur l'eau. Ils ont des rames aux pieds, pour leur faciliter la nage. Leur corps entier est figuré tout autrement pour plon-

figurée & toujours de la manière la plus convenable à la nourriture, dont elle se sert. Vaste champ, à faire des découvertes nouvelles & extraordinaires.

plonger. Ils ont enfin de tout autres yeux, de tout autre poumons, que le reste des animaux. Leur cou est plus long pour atteindre leur nourriture, & leur bec plus large. Dens, langue, gosier, estomac, chaque partie de leur corps, en un mot, est différente. Le plan & la structure du corps entier correspond merveilleusement aux besoins de l'animal. Il n'y faudroit qu'un léger changement, pour faire périr l'espèce entière.

Il en est de même de toutes les autres espèces. La cicogne & la gruë, à qui les endroits marécageux fournissent leur principale nourriture, sont armées de longs becs & montées sur de hautes jambes, pour pouvoir se promener dans le marécage & en tirer cependant de quoi vivre. L'épervier & l'aigle, oiseaux de proie, ont des ailes extrêmement étendues, de vigoureuses serres & un bec tranchant, au défaut de quoi ils mourroient de faim.

J'en dirois tout autant, mon cher
Charités,

Charités, des autres animaux. Tout est parfaitement à l'unisson de leurs besoins. On ne court aucun risque à défier le plus hardi critique, de trouver quoique ce soit, dans la structure du corps des animaux, qui ne soit parfaitement conforme au but de la destination de chaque espèce!

Il n'est aucune des parties de la nature, où cette Sagesse parfaite ne se remarque. Les plantes nous la démontrent aussi bien que les animaux. Il régné une Sagesse admirable dans la figure de chaque espèce particulière. On n'y voit rien d'inutile, rien qui ne soit d'un usage le plus réel. L'étonnement que cause une sagesse aussi consommée, répandue dans mille espèces diverses, redouble, quand on réfléchit, que les parties, que le sage Ouvrier, n'a formé d'abord, que pour l'utilité du Tout, étant considérées à part & simplement eu égard à leur forme extérieure, présentent une figure d'une beauté parfaite.

La Sagesse de la nature ne paroît
nulle

nulle part avec plus d'éclat, que dans
 ces cas, où la conservation des espèces
 sembleroit être impossible à la sa-
 gesse humaine. Rassemblés, mon
 cher *Charitès*, tout ce que vôtre esprit
 a de force & de pénétration, pour ré-
 pondre à la question que je vais vous
 faire. „ Il y a des animaux, qui se-
 „ lon le plan qu'a suivi la nature, ne
 „ peuvent avoir d'aliment pendant
 „ une bonne partie de l'année. On
 „ ne voit pendant tout l'hiver aucun
 „ insecte, unique nourriture cepen-
 „ dant de quantité d'oiseaux. Les
 „ viviers & les marais, qui fournis-
 „ sent l'entretien à tant d'autres, sont
 „ gelés. La terre est couverte de
 „ neige. Dites moi comment vivront,
 „ les espèces à qui il manque de quoi
 „ se nourrir? Qu'en pensés vous...?

En vain y réfléchirois - je bien du
 tems, mon cher *Eucrate*, lui répon-
 dis-je, je ne vois pour elles aucune
 ressource, & ce sont tout autant de
 créatures perduës, si une Sagesse su-
 périeure n'a soin d'elles. Ce qui nous
 paroît être impossible, poursuivit-il,

ne l'a pas été à la nature, elle a pourvu différemment aux besoins de ces animaux. Elle a formé le corps des uns de manière, que les mêmes causes, qui les privent de leur nourriture, font qu'ils peuvent s'en passer. Le froid les plonge dans un sommeil profond, qui dure, jusqu'à, ce qu'un air plus tempéré ouvrant le sein de la terre, en fait sortir ce dont ils se nourrissent & les réveille en même tems. Elle a donné aux autres un instinct, qui les porte à changer de climat & à chercher un air plus doux, dès que les frimats approchent & qu'ils sont sur le point de se voir enlever, ce qui sert à les nourrir. Il y a plusieurs animaux, dont le gout est déterminé pour les proies nocturnes. La nature a pourvu, à ce qu'il ne leur manque rien de ce coté là, leur aiant donné des yeux, à qui il suffit de recevoir le peu de lueur, que transmettent les ténèbres de la nuit, pour leur faire discerner les objets. Mon ami ajouta encore beaucoup de réflexions, sur la sagesse, qui brille dans la configuration des différentes espèces & me fit voir
les

les fins & les usages des parties qui composent, soit les plantes, soit les animaux, & tout ce qu'il me dit, me ravit au dernier point.

Mon cher *Eucrate*, repris-je ici, je reconnois à présent, qu'on peut dire, que tout est Sagesse dans la nature & que c'est là proprement qu'elle a fixé son siége. En combien de cas particuliers, mille fois diversifiés, ne paroît-elle point, & toujours avec le même éclat & la même force ?

Mais remarqués aussi, continua *Eucrate*, que cette Sagesse souveraine ne règne pas seulement dans les espèces particulières, qu'elle est généralement répandue dans tout l'ouvrage de la Création. De même que tous les membres de nôtre corps pris ensemble font un composé, on ne peut plus sagement agencé, de même aussi les espèces particulières des créatures, sont-elles, comme tout autant de membres séparés, dont la suprême Sagesse à fait un *Tout* des plus parfaits.

Sagesse qui se remarque dans le Tout.

L'esprit le moins attentif découvre sans peine, que tout est tellement lié dans la nature, qu'il n'en résulte qu'un seul système. Les différentes espèces de Minéraux, de Terres, de Pierres, de Sels, de Fossiles &c. &c. contribuent visiblement à la conservation de Règne végétal, & sans ce dernier les animaux ne pourroient pas vivre. Le Feu, l'Eau & l'Air, sont d'une nécessité indispensable, pour l'entretien de ce globe terrestre. D'où il suit, qu'il y a une liaison indissoluble entre les corps qui composent cette terre. La Physique nous apprend, qu'à son tour, la terre tient par des nœuds fort étroits au soleil, aux autres Planètes, au firmament entier, ou ce qui est la même chose à tout l'ouvrage de la Création.

Il n'a pas fallu moins qu'une Sagesse infinie, pour réunir étroitement une infinité d'objets différens, & il n'y avoit qu'elle qui pût le faire de façon, que l'un servit nécessairement à l'autre.

Je priai mon ami , de me donner des preuves aussi claires de la Sagesse répandue dans le plan du monde entier, qu'il m'en avoit donné de celle, qui paroît dans les espèces particulières. Il se rendit à ma prière & voici comment il y satisfit.

Demeurons en, *Charitès*, au petit système de nôtre terre, si nous ne voulons par perdre le rivage de l'Océan de la Création & nous trop exposer. La Sagesse que vous y remarquerez, vous sera un sûr garant de celle qui règne dans le Tout. Pour cet effet, je ne vous parlerai pas de l'harmonie des Sphères célestes ; de la manière en laquelle il arrive, que de ces milliers d'étoiles, il n'y en a aucune, qui n'ait sa place marquée, & que les Planètes parcourent leurs différens orbés, sans s'embarasser dans leur course. Je ne vous dirai rien de la Loi unique & universelle, qui les maintient toutes dans leur ordre, quoique l'homme n'ait pas moins sujet d'y admirer cette Sagesse présente par tout. Nous ne considérerons, que

ce qui est immédiatement devant nos yeux.

Comparés, s'il vous plait, le Règne animal à tout le Plan de la nature. Rendés vous présents tous les besoins généraux des animaux, & admirés ensuite, combien tout est harmonique dans l'ordonnance de la nature. La Chaleur, l'Air, l'Eau, la Lumière, sont tout autant de choses essentielles pour leur conservation. Mais il n'est pas indifférent pour eux, quel soit le degré de chacun de ces élémens, qui leur soit communiqué. Le trop & le trop peu leur seroient également nuisible & feroient de la nature entière un vrai chaos. Un petit degré, de chaleur générale, de trop, tueroit tout ce qui vit. Car si nôtre terre recevoit généralement plus de chaleur du soleil, l'air de l'été seroit nécessairement plus chaud dans tous les pais qu'il ne l'est actuellement. Cependant l'expérience prouve, qu'il fait souvent si chaud par tout, que pour peu que cela augmentât, ou durât plus long-tems, hommes, animaux, & plantes,
tout

tout périroit. Si nous avions moins de chaleur, cela n'iroit pas mieux, le froid étant déjà quelquefois affés rude, pour mettre en danger la vie des animaux, & en geler même souvent quelques uns. La terre a donc avec le soleil, source de la chaleur, précisément la relation de distance, qu'exigent les créatures; toute autre ne pouvant que les anéantir.

La nature a gardé le même milieu à l'égard de l'air & avec la même Sagesse. C'est de sa pesanteur que dépend l'élévation des vapeurs, & c'est sa légèreté qui occasionne la pluie. Si le poids de l'air étoit invariable, nous n'aurions pas cette diversité de tems, que demande l'accroissement des plantes & dès lors la vie des animaux. Etant généralement plus pesant, qu'il ne l'est, il seroit plus chargé de vapeurs, de nuées & de brouillards, & par conséquent humide, mal sain, nuisible aux animaux & aux plantes. Plus léger, les vapeurs ne pourroient pas s'élever & former de nuées; malheur alors aux campagnes arides, qui

ne pourroient être arrosées par les pluies! Il en est de même de toutes choses. La Sageffe infinie, a trouvé par tout le juste milieu.

Si tous les élémens s'accordent parfaitement à la conservation de la vie des animaux, il ne règne pas un moindre accord entre eux & tout le reste de la nature. L'air ne sert pas seulement à produire les changemens de tems nécessaires, il est de plus le père du Son. Il faut donc, qu'il ait aussi quelque proportion avec nos oreilles, & cette proportion est observée avec une exactitude infiniment sage. Car si l'air étoit plus ou moins élastique, dense, ou rare, l'oreille en seroit extrêmement incommodée. La voix agréable des hommes tiendroit du roulement du tonnerre, ou du sifflement du serpent. L'Air sert de plus à la circulation du sang des animaux. Il pénètre les plus petites veines de leur corps. S'il étoit plus épais, son impétuosité déchireroit tout, & s'il étoit plus rare, il pénétreroit tout, sans faire aucun effet. Il a encore mille relations

lations avec les autres créatures & il paroît avoir pour chacune le degré de propriété, dont elle a besoin, tant il s'accorde avec toutes.

Quand nous réfléchissons à présent, que mille espèces d'animaux & de plantes, ont également besoin d'air, de chaleur, de lumière &c. & que chacune de ces espèces est figurée différemment, plus forte, ou plus faible, & que nous considérons avec cela, que les élémens leur sont à toutes également convenables & satisfont à la fois à cette infinité de besoins, nous sommes forcés d'avouer, qu'une Sagesse, à qui rien n'est trop difficile, a mis cette harmonie entre toutes ces choses. Ce sont là, mon ami, les preuves que je puis vous fournir de la sage enchainure de toutes les créatures, & je pourrois vous faire voir la même chose, dans mille autres cas différens.

Cela me suffit, *Eucrate*, répondis-je, mon ame n'est pas susceptible tout à la fois de tant d'admiration. Je vois

que le plan de la Création est parfait,
 & que tracé par la Souveraine Sageffe,
 il a été exécuté par l'art le plus con-
 fommé. - - - „ O! Toi, dont nôtre
 „ ame, quoique immortelle, com-
 „ prend aussi peu la grandeur, qu'il
 „ est impossible de renfermer les eaux
 „ de la mer dans le creux de la main,
 „ Tels sont les trésors de Sageffe que
 „ Tu as prodigué dans l'étenduë de la
 „ Création! Telle est le degré de per-
 „ fection, que Tu mets dans chacun
 „ de Tes ouvrages. Combien subli-
 „ me ne fera donc pas la destination
 „ des êtres raisonnables? Je suis en-
 „ chanté du bonheur des créatures,
 „ dont Ta Sageffe immense & Ta bon-
 „ té infinie, ont fixé le sort! Je vois
 „ aujourd'hui pour la première fois,
 „ comment tout est rempli de Ta Gloi-
 „ re. La nature est semblable à une
 „ harpe d'un millions de cordes, dont
 „ Ta main toute puissante a formé les
 „ accords, & au moïen de la quelle
 „ Tu exprimes, ce que Ta Divinité a
 „ conçu, dès les temps éternels. La
 „ durée de la création est une fête
 „ continue, consacrée à célébrer
 „ Tes

» Tes louanges. Que je suis heureux,
» d'être admis à entendre, ce concert
» divin, que forme la voix de Tes
» créatures! Mon ame est enivrée du
» plaisir le plus enchanteur. » Et vous,
Eucrate, que ne vous dois-je point?
C'est vous, qui le premier, m'avez
introduit à l'école de cette sublime
Sagesse. J'acquies à vos leçons, les
connoissances les plus dignes de
l'homme. Je vous considérerai com-
me le plus excellent de mes maitres,
aussi longtems que mon esprit saura
penser.





TROISIEME ENTRETIEN

Vuë de soir.

CE discours nous conduisit insensiblement hors du petit bois , en raze campagne , au moment que le soleil alloit se coucher. L'exposition du lieu & la beauté de la soirée , sembloient être faites exprès , pour inspirer au cœur les sentimens les plus agréables. Nous contemplâmes pendant quelque tems , au bord du bois , le soleil , qui en se couchant nous d'ardoit ses derniers raïons , à travers les branches des faux. Peu de tems après nous vimes , comment tout se dispoisoit au repos. Le païsan fatigué , de son peïnible travail , s'en retournoit lentement à son hameau & le berger ramenoit à l'étable son troupeau , qui fesoit retentir l'air de ses béelemens. Les oiseaux quittant les champs , voloient vers les buissons , & la nature entière sembloit se préparer , peu à peu , au repos de la nuit.

Tout ce que nous voïons , ne pou-
voit

voit que nous donner la satisfaction la plus vive. De mon côté, je sento-
tois beaucoup plus que je ne pouvois
exprimer, & je lisois sur tous les
traits du visage & sur le maintien en-
tier de mon ami, le contentement,
dont son ame étoit remplie. D'abord
nous dimes, tour à tour, plusieurs
choses à la louange de la nature. Mais
les sentimens prirent si fort le dessus,
que sans pouvoir plus parler, chacun
se livra à sa propre méditation.

Je jettai en mon particulier, un
regard général sur toute la création,
suivant les nouvelles idées, que j'a-
vois prises de la nature. Pénétré jus-
qu'au fond de l'ame, d'un saint res-
pect, il me sembloit être dans un su-
perbe Temple, ou je vois, toutes
les créatures concentrées dans l'adora-
tion de leur Créateur. Telle que dans
un jour de fête solennelle, l'ame d'un
homme vertueux, saisie d'une fraïeur
divine, croit éprouver la présence de
son Dieu, tel étois - je précisément
alors, & je serois resté infailliblement
comme immobile, enfoncé dans une
pro-

profonde méditation , si la voix de mon ami, ne m'en avoit tiré.

Pensées du
soir.

Eucrate abandonné à ces réflexions, s'étoit un peu écarté de moi. Dès que j'ouïs sa voix, je prêtai attention & j'entendis encore distinctement ces paroles : „ Tout ce qui vit , dans les airs
„ & sur la terre, se dispose à présent
„ au repos le plus doux. Toi seul
„ Conservateur toutpuissant, & in-
„ fatigable Bienfaiteur de Tes créa-
„ tures, ne cesses jamais, de répandre
„ Tes bénédictions sur elles.
„ Non seulement Tu as eu soin, que
„ chacune trouve un lieu de repos
„ assuré; mais l'ordre qu'a établi Ta
„ Sagesse infinie, entretient de plus
„ la sûreté générale, pendant qu'en-
„ sevelis dans un profond sommeil,
„ nous sommes hors d'état de veiller
„ sur nous mêmes. Dans le tems
„ que nous sommes sans sentiment,
„ Ta main paternelle prépare, pour
„ nôtre réveil, de nouveaux plaisirs.
„ C'est dans cette ferme espérance,
„ que nous voïons ce jour s'évanouir,
„ persuadés, que demain nous rece-
„ vrons,

» vrons , de nouvelles graces de Ta
 » part , de même que ces peuples à
 » qui tu as assigné leurs demeures ,
 » dans un autre hémisphère , se ré-
 » jouissent à présent du retour de la
 » lumière , que le soleil leur ramène.
 » Nations éloignées ! célébrés main-
 » maintenant l'Éternel , pendant que
 » le sommeil va nous rendre insenti-
 » bles. »

Eucrate aiant fini de parler , mon
 cher ami lui dis-je alors , aies la bon-
 té de m'expliquer , comment il est
 possible , que des hommes , qui ont
 tous leurs sens , méconnoissent cet or-
 dre , qui règne dans la création , au
 point , non seulement de n'en pas dis-
 cerner l'Auteur , mais d'attribuër mê-
 me à un pur hazard , cette ordonnan-
 ce merveilleuse , dont plusieurs mil-
 lions de créatures , éprouvent à la fois
 les heureux effets ? Il semble que ces
 prétendus beaux esprits , aient perdu
 visiblement tout bon sens , pour oser
 disputer à la nature , d'être gouvernée
 par la Sageffe. Il me semble que pour
 les faire revenir à eux mêmes , il ne
 leur

Des défen-
 seurs du sys-
 tème du ha-
 zard.

leur faudroit que passer un feul jour à la campagne & y contempler le cours de la nature. Leur ignorance ne viendroit-elle pas même , de ce qu'ils font toujours dans de grandes villes ou dans les Cours, où fans rien voir des beautés de la nature, ils ne font témoins que de la corruption des hommes.

Vous avés raifon de vous étonner de cet aveuglement , répondit - il , d'autant plus qu'il est prèsque inconcevable, que les hommes n'aperçoivent pas des traces de Sageffe auffi marquées. Je présume, qu'il en est d'eux comme de ces malades , qui voient tous les objets jaunes, ou renversés, lorsque les humeurs de leurs yeux font corrompuës, ou que l'œil lui même est lézé. Ils sentent en eux mêmes tant de désordre & de trouble, que ce qui est hors d'eux, leur paroît tenir de ce dérangement. Il y a toute apparence, repliquai - je, que vous avés deviné juſte. Je connois quelques uns de ces défenſeurs du *Hazard*, dans l'ame deſquels il ne peut que

que régner un désordre affreux. S'ils jugent de la nature par leur sentiment intérieur, il n'est pas étonnant qu'ils ne s'aperçoivent pas que son Auteur est un Être raisonnable. Il paroît cependant, qu'ils ont honte de leur Système. Car ils ne seroient pas si ardens à tâcher de faire des profélytes, s'ils ne rougissoient pas de déraisonner tout seuls. J'ai occasion quelquefois de voir de ces Docteurs du désordre, & de les entendre prendre la défense du hazard. Je souhaiterois que vous en fussiés une fois témoin, parce que je suis persuadé, que personne ne seroit mieux en état que vous, de les réduire au silence. Me refuseriés vous, après m'avoir déjà enseigné tant de choses, de me mettre au fait de vôtre manière de réfuter le Système du hazard ?

Je vous satisferai de tout mon cœur, répondit-il, d'autant plus qu'il est très aisé de le faire. Voulés vous, que nous y procédions par voie de Dialogue & vous charger de faire les objections de l'Athée ? Il m'est impossible, mon
G cher

cher ami, repartis - je, de prendre cela sur moi. Je déteste jusques à l'apparence de ce personnage. Si EPAMINONDAS, croïoit ne pas devoir mentir, même en badinant, il me semble aussi, que je ne pourrois jouer le role de l'Athée, sans participer à sa folie & à son crime. Outre que je n'ai pas la moindre raison, mon cher *Eucrate*, à faire valoir en faveur du hazard, n'ayant jamais rien entendu des zélés défenseurs de cette opinion, qui ait la moindre apparence de solidité. Je me contenterai, si vous le permettés, de faire le personnage de simple auditeur. Cherchons donc, me dit-il, un endroit, où nous puissions nous asseoir; car, quoique le soleil soit couché, nous pouvons respirer encore cet air agréable, d'autant plus que nous entendrons d'ici le chant du rossignol. Il n'y a pas même jusqu'au croassement de la grenouille, qui ne me délecte.

Nous nous assimes donc sur un banc de gazon, à l'entrée de son jardin, & après que je lui eus réitéré ma demande, il commença à entrer en matière.

Il n'y a personne, *Chavités*, dit-il, qui ait pû nier, qu'il y ait de l'ordre & de la beauté dans la nature. Ils y sont trop sensibles, pour qu'on puisse ne pas s'en apercevoir. La figure de chaque plante, de chaque animal, nous offre une beauté, qui frappe tout homme attentif. Rassemble t'on plusieurs espèces de même genre, on a une suite complete de plantes ou d'animaux, dont la beauté harmonique ravit le spectateur ; & c'est ainsi encore, que comme je vous le disois aujourd'hui, toutes les espèces réunies, forment un Système entier, une chaine composée d'une infinité de chainons, qui se suivent dans un ordre parfait & non interrompu. Il s'agit donc simplement de savoir à présent, si les beautés réelles, qu'on y remarque, ont pû se devoir au hazard.

Voions d'abord, s'il est possible en général, que le concours fortuit produise un ordre tel que celui que nous apercevons par tout & que chacun reconnoit. Remarqués d'abord, mon ami, que la nature reparoit chaque année dans le même ordre, qu'elle

La nature est toujours la même,

a observé depuis plusieurs siècles. Chaque arbre, chaque plante, porte cette année les mêmes fleurs, les mêmes fruits, que les précédentes. Chaque animal se multiplie de la même manière en laquelle toute son espèce l'a fait, depuis un tems immémorial. Il ne paroît rien d'essentiellement nouveau. Tout ce qui semble s'écarter de la loi ordinaire, doit cette variation à quelques circonstances accidentelles, au changement de lieu, de tems, & à d'autres causes de cette nature, qui ne sont pas moins connues. Dès lors il n'y a aucune des beautés, ni individuelles, ni générales, qui périsse & il n'en naît point de nouvelles.

S'il arrivoit par un pur hazard, que cet ordre fut constant, il faudroit, que ce hazard existât une infinité de fois & toujours de la même manière. Or ce qui est la même chose, le hazard s'astreindroit à une exacte régularité & deviendrait lui même une règle assurée. Y aura-t'il quelqu'un d'assés insensé, pour nommer cas fortuit, ce qui dépend de certaines loix sûres & inva-

invariables, & dont on peut prévoir à coup sûr tous les effets.

Il est vrai, que quelqu'un pourroit s'imaginer, qu'il n'est pas nécessaire pour tout cela, que cet ordre ait été établi par un être sage, mais qu'étant le seul possible, il a dû exister de cette manière, parce que le contraire auroit été impossible, vû la liaison qu'ont aujourd'hui toutes les choses entr'elles. Mais cette idée ne soutient pas le moindre effort de raisonnement. Si l'ordre, qui règne dans la nature, étoit le seul possible, & dès lors nécessaire, il seroit absurde de vouloir en imaginer un autre, tout comme il est ridicule de vouloir imaginer une boule, qui ne fut pas ronde. Or il n'est nonseulement pas contradictoire, de concevoir un ordre différent, de celui qu'on remarque dans la création, mais il est très aisé, de s'en représenter la possibilité. Il est même possible, que nous le changions. Nous pouvons faire, par exemple, qu'un arbre, qui porte suivant le cours ordinaire de la nature, de certaines

fleurs & de certains fruits, en porte déformais de tout différens. (*) Nous pouvons conclure aussi de la constitution de la nature, que ce ordre cessera un jour, tant s'en faut, qu'il soit nécessaire.

Il n'est par conséquent pas possible d'attribuer l'ordre, qui se voit dans la nature, à un pur hazard, à moins, qu'on n'ait le rare secret, de concevoir des choses contradictoires, comme seroit un cercle quarré.

Vous voies à présent, *Charitès*, ce qui est impossible au hazard, & je crois, que vous le comprenés parfaitement. Vos raisons, répondis - je à mon ami, ne permettent pas le moindre doute.

Exami-

(*) Il n'y a personne qui ne sache, que cela se fait par le moien de l'ente. On change les fleurs à force de les soigner & de les transplanter. Quand on mêle la poussière de deux espèces de fleurs qui ont de l'affinité entre elles, il provient souvent de leur semence, une troisième espèce, qui tient des deux autres.

Examinons maintenant, pour fuivre *Eucrate*, ce que peut faire le hazard, car il y a moien de pouvoir le déterminer avec affés de vraisemblance. Vous n'en verrés que mieux encore, combien raisonnent pitoïablement les défenseurs de ce Système,

Il est vrai que quelques uns d'entr'eux rougissent de dire, que la Nature opère encore aujourd'hui, dirigée par le hazard. Ils aperçoivent trop évidemment, ce qu'il y a de contradictoire dans cette proposition, tout arrive par hazard, mais d'une manière réglée. Ils comprennent, qu'il seroit impossible, de prévoir un si grand nombre d'événemens dans la nature, s'ils n'arrivoient pas en conséquence de certaines règles. De là vient qu'ils avouënt, que la nature opère à présent en suivant des Loix. Mais en même tems, ils ont soin de dire, que c'est le hazard, qui a fixé peu à peu ces règles; que le même cas s'étant présenté fortuitement quelques fois, la nature s'est plié, par je ne sçai quel panchant, à suivre la coutume,

tume, à produire toujours à point nommé les mêmes effets. A quoi ils ajoutent, que la nature s'est si longtemps essayé, qu'enfin tous ces essais ont amené cet ordre admirable.

Vous voïés à la vérité, *Charitès*, que tout cela n'est que verbiage & contradiction. Mais vous en apercevrés plus clairement encore l'absurdité, quand je vous aurai fait voir, que le hazard seul, à supposer même qu'il eut essayé, comme ils disent, depuis un nombre infini d'années, n'auroit pas pû produire jusqu'à présent la plus petite des plantes, & bien moins encore cette prodigieuse quantité dont la nature est ornée.

Ce qu'il est possible au hazard d'exécuter.

Arrêtons nous à la considération d'une plante. S'il y a quelque chose, qui soit possible au hazard, ce devrait être le production d'une créature de cette espèce; car il y a beaucoup moins d'art, que dans quelque animal que ce soit. La simple vuë nous apprend, qu'une plante est composée de quantité de petits tuyaux, attachés les uns
aux

aux autres, les uns en long & les autres en travers. Ces tuyaux ont une certaine proportion de longueur & d'épaisseur, de sorte que dans la même plante, il y en a plusieurs d'également longs & d'également épais. Mais ils sont tous si étroitement liés entre eux, qu'il s'y fait une circulation régulière de la sève. N'allons pas plus loin.

Ces petits tubes sont la partie la moins considérable, de ce qui fait l'essence de la plante. Mais en posant le cas le plus aisé, contentons nous de demander : si l'on peut attendre du simple hazard, que d'une grande quantité de matière mise en mouvement, il puisse se former une multitude de petits tuyaux, de même longueur & de même épaisseur, & qui s'ajustent en longueur les uns aux autres ? Nous ne pourrions pas exiger moins du hazard, & il doit même faire infiniment plus, pour produire une plante & surtout un animal,

Mais il faut avant toutes choses, que

G 5

nous

nous nous faisons une juste idée de ce que l'on nomme hazard.

Supposons une quantité de matière, divisée en un grand nombre de petites parties, qui soient mises en mouvement par une force quelconque, mais qui ne procède d'aucune cause intelligente. Que chaque particule se meuve, suivant la première impression, sans qu'il y ait de nouvelle cause extérieure, qui la détermine autrement. Posons en même tems, que le nombre des particules muës soit déterminé, car il ne peut être infini, parce qu'il est toujours possible que l'on y en ajoute encore. Fixons ensuite aussi le tems, pendant lequel elles doivent se mouvoir, car s'il devoit s'écouler une durée infinie avant que quelque chose fut produit, jamais il n'en résulteroit rien.

De tous les cas possibles examinons d'abord le plus aisé. Je prends trois pierres dans ma main & je les jette en terre, de façon, que leur mouvement ne soit dirigé, que par mon premier

mier jet & par les loix ordinaires du mouvement. Ceci tiendra lieu du hazard. Les pierres demeureront finalement couchées par terre & en tirant du centre de l'une, à celui de l'autre, une ligne droite, il en résultera un triangle, ou elles seront placées en ligne directe. De tous ces triangles, qui peuvent varier à l'infini, chaque espèce est également possible, & de toutes celles qui sont possibles, il n'y en a qu'une, dont tous les cotés soient égaux, contre une infinité qui ne le sont pas. Dès lors il y a infiniment plus de vraisemblance, que de ce jet il naitra un triangle à cotés inégaux, que d'en voir sortir un équilatéral. Ou ce qui revient au même, il faut une infinité de jets, avant que d'en produire un, c. a. d. qu'il ne faut point s'y attendre du tout, quoique je jettasse ces pierres un beaucoup plus grand nombre de fois. Cette présomption seroit raisonnable, quand même on supposeroit, que le triangle, qui existeroit chaque fois, seroit exclus de tous les cas à venir. Car le nombre des triangles étant infini, ce-
lui

lui des cas d'où ils résultent, n'en deviendrait pas moindre. Mais quand on réfléchit, que toutes les fois que je jette de nouveau les pierres, les cas qui ont déjà existé sont également possibles, la présomtion en acquiert un plus grand degré de force.

Que diriez vous à présent, *Charitès*, d'un homme, qui prétendrait, que d'un certain nombre de jets, il en doit sortir un triangle équilatéral & qui soutiendrait, qu'il est même vraisemblable, que cela arrivera ? Je dirois, *Eucrate*, qu'il n'a pas le sens commun, car je ne trouve aucun défaut à vôtre raisonnement. Et si, poursuivit non ami, il alloit jusqu'à vouloir déterminer l'espèce & la grandeur du triangle ! Je ne sçai, répondis-je, s'il est permis d'être absurde à ce point.

Allons plus loin encore. Au lieu de trois pierres, je prends ma pleine main de poussière, que je jette en l'air. Les particules de cette poussière se rassembleront, si vous le voulés,
en

en un, ou plusieurs morceaux. Il peut en provenir un nombre infini de figures , parmi les quelles il peut y avoir des tubes. Mais pour un tube, il est possible aussi, qu'il se forme une infinité d'autres figures. Combien nous reste t'il donc de probabilité, à voir paroître un tube ?

Je n'en vois aucune, car une infinité d'autres figures étant également possible, je n'ai aucune raison d'attendre des tubes. Aussi n'y aura-t'il jamais personne d'assés stupide, pour se promettre des choses de cette nature.

Mais posons, que les brins de poussière & l'action de ma main, qui les jette, fussent naturellement disposés à produire des petits tubes, il y en a un nombre infini de possibles, parmi les quels il n'y a qu'une seule espèce, qui soit partout également épaisse. Dès lors il n'y aura pas lieu encore , par les raisons que j'ai déjà alléguées, de présumer, qu'il en provienne des tubes cylindriques , ou d'une parfaite égalité ; ils seront tous d'une espèce différente,
tant

tant souvent, que je puisse jeter la poussière de côté & d'autre, & qu'il s'en formera des tubes.

Cela seul, interrompis-je, me paroit être plus que suffisant, pour réfuter le Système du hazard.

Tout cela n'est rien cependant, continua mon ami. La supposition perdra encore infiniment de sa vraisemblance & paroitra absurde au dernier point, dèsque nous réfléchirons, que de la masse entière, il doit en provenir, non seulement un tube cylindrique, mais une infinité, & que tous ceux qui s'ajustent ensemble doivent se toucher de près. C'est donc être insensé, ou peu s'en faut, que de s'attendre à voir sortir d'entre les mains du hazard une plante quelle qu'elle soit, en ne nous la représentant même, que comme un assemblage de petits tuyaux étroitement côtelés l'un à l'autre,

Nous voions donc, qu'il n'est aucun homme raisonnable, qui se promette du concours fortuit un seul tube

be & bien moins encore de figuré cylindrique. Mais il seroit infiniment plus absurde d'attendre qu'il y en ait une multitude, dont tous ceux, qui seroient égaux s'ajusteroient l'un à l'autre dans toute leur longueur, & qu'il y en ait un assés grand nombre d'affortissans, pour en faire une plante. Ce seroit enfin le comble du ridicule, d'espérer que le hazard formât, nonseulement une seule plante, mais la douât en même tems de la faculté de se multiplier sans aucun secours étranger.

Ce ne peut par conséquent être qu'un homme, dont le cerveau soit entièrement dérangé, qui soutienne, que le simple hazard ait créé une seule espèce de plantes, quoiqu'il s'y fût effaié pendant un nombre infini de siècles. Cependant il y en a plusieurs milliers d'espèces différentes & elles tiennent toutes manifestement les unes aux autres. Sans parler des animaux & des autres créatures.

Je me contenterois, poursuivis-je, de dire à celui, qui ne sentiroit pas la
force

force de toutes ces raisons, de me faire voir une seule plante, qui n'ait pas encore existé. Car si le hasard est un être réellement existant, il doit opérer encore, & s'il travaille toujours, pourquoi ne nous fait-il plus rien voir de nouveau ?

Quand même nous supposerions donc, que la matière est éternelle, & qu'elle a été dans un mouvement continué, ce que nous ne pouvons pas supposer, sans admettre un premier moteur, il ne seroit pas moins absurde de dire, que ce mouvement fortuit ait pu être la cause de tant de milliers de figures harmoniques. Mais le ridicule redoublera, dèsque vous ferez attention à l'enchaînement de ces figures innombrables. Elles forment des genres, des espèces, des familles, comme vous l'avez vû ce matin. De là nait une chaîne d'une beauté accomplie, qui en partant de la terre brute, s'élève à travers le règne minéral & végétal, jusqu'à l'homme. En vain accorderions donc, que l'aveugle hasard puisse produire des figures régu-

régulières, nous ne pourrions pas cependant rendre raison par ce moïen, de l'accord merveilleux avec lequel elles vont tendre à remplir le Plan général.

Eucrate! dis-je ici à mon ami, plus je réfléchis là dessus, & plus le Systême du *Concours fortuit* me paroît être extravagant, au point de ne pouvoir pas concevoir, comment il a pu se soutenir jusqu'à aujourd'hui.

Passons à l'examen d'un autre jugement que l'on porte sur la Nature, & qui semble avoir quelque apparence de fondement.

Il y a bien des hommes, qui paroissent reconnoître une Cause intelligente, à qui les individus doivent leur formation, mais qui refusent d'admettre dans la Nature un Plan unique. Ou ils s'imaginent, que plusieurs ouvriers y ont travaillé successivement, sans qu'aucun ait fait attention à l'ouvrage de l'autre, ou que si un seul a fait le tout, il ne s'est pas

H

mis

mis en peine qu'il y régna un grand accord.

De là vient, disent ils, que les différentes parties de l'œuvre de la création ne sont pas harmoniques. On voit des monstres, l'agneau est la proie du loup, l'homme périt par la morsure du serpent, une partie de la nature est en opposition avec l'autre &c. Tant de contradictions ne peuvent pas provenir de la même cause, ou si c'est le même ouvrier qui les a produites, il faut qu'il n'ait pas médité le plan de son ouvrage; après avoir fait un jour une pièce, il en fait le lendemain une toute opposée, sans se trop soucier, de ce que deviendrait le tout pris ensemble. Il n'y a donc dans les créatures d'autres fins, que celles que les hommes ont voulu y supposer.

Ceux qui raisonnent ainsi, répondit mon ami, ne sont pas de beaucoup plus sages que les partisans du pur hazard. Car pour peu que vous daignés repasser, sur ce que j'ai remarqué touchant l'harmonie de l'Univers,
vous

vous appercevrez sans peine, qu'il faut bien, que tout ce que nous voions, ne soit que l'exécution d'un seul & même plan, & même du plus sage des plans. Car comment sans cela toutes les espèces se conserveroient-elles sans interruption. Ou auroit on jamais entendu dire, qu'une des espèces ait péri entièrement ?

En supposant qu'il y ait dans une Ville un grand nombre de différens ordres de Citoyens, je ne vois pas comment, sans un plan de gouvernement extrêmement sage, plusieurs pourroient se soutenir.

Avouons le, l'harmonie du tout, n'est ni moins belle, ni moins visible, que l'harmonie de chaque partie. Il est impossible de détruire les preuves que nous avons alléguées pour l'établir. Les difficultés qu'on y oppose, manquent de solidité & de poids. Examinons les pour nous en convaincre.

L'on peut démontrer en plusieurs

H a ma

manières, que les monstres ne dérangent eu rien le plan que suit la Nature. Peu importe, que nous les considérons, comme l'effet de certaines fins, ou comme le résultat d'une simple permission. Quoique dèsque l'on reconnoît, que l'Auteur de la Nature est un Etre intelligent & toutpuissant, la permission entre dans le plan comme fin.

Cela étant, il s'agit de savoir, s'il est absurde de dire, que la production des monstres soit une des fins réelles, que le Créateur de l'Univers s'est proposées ? Pour le prouver, il faudroit pénétrer toute l'enchainure des pensées de cet Etre Infini, entant qu'elles embrassent tout le Système du monde. Mais comme il est impossible de le faire, il s'ensuit, que les monstres ne font pas une preuve contre la réalité des fins de la création & ne fondent, tout au plus qu'un doute, qu'une saine philosophie, soutenue d'un examen attentif de la Nature, lèvera avec la dernière facilité. (*) Nous n'avons pas besoin,

(*) Voici la sixième de mes Considérations morales sur les ouvrages de la nature.

besoin, *Chavités*, d'entrer dans toute cette discussion. L'on n'a qu'à considérer toutes les différentes espèces de monstres, pour y découvrir à vuë d'œil, mais dans un moindre degré, les mêmes règles de l'ordre qui règne par tout. Or une moindre perfection dans une créature, ne prouva jamais qu'elle existe sans dessein.

Mais dira-t'on peut être, il y a des bêtes, des plantes venimeuses, qui sont mortelles pour quantité d'animaux. „ Il n'est donc pas possible, „ qu'elles soient la production du „ Créateur, qui a imprimé à toutes „ les créatures un désir de vie. „ Rien de plus foible que ce raisonnement. Il est vrai qu'il y a des animaux & des plantes venimeuses, mais il n'y a qu'un ignorant, qui puisse en conclure, qu'elles n'existent, que pour nuire aux autres parties de la création. Elles donnent au contraire le dernier degré de force, aux preuves tirées de l'accord parfait, qui règne dans la Nature.

D'où vient est-ce que chaque animal abhorre, par un sentiment naturel, les plantes qui lui sont nuisibles ? Ce bœuf, qui broute toute cette prairie, ne mange pas une seule herbe, qui lui soit contraire, il la connoit & n'y touche pas. Les bêtes dangereuses portent toutes des marques évidentes, par lesquelles on peut juger, que non-seulement le Créateur a reconnu leurs qualités nuisibles, mais a de plus empêché leur efficace, autant qu'il la trouvé à propos. Le crocodile est si lourd dans ses mouvemens, que l'a proie la plus lente peut échapper à ses poursuites. L'espèce de serpens la plus venimeuse, s'annonce par des sonnettes qui la trahissent, en avertissant homme & bête, de se tenir en garde à son approche. Le scorpion est lui même le meilleur remède contre sa morsure (*). Qui est assés insensé
après

(*) L'on découvre en général dans ces désordres apparens, les traces les plus marquées des vuës du Créateur. Car Imo tous les animaux soit disant nuisibles, sont en très petit nombre en comparaison des autres, qui encore les pourchas-
sent

après cela d'oser encore attaquer par cet endroit l'harmonie de la nature.

Tout ce que l'on pourroit en conclure, bien que avec une très légère apparence de raison, c'est que l'accord pourroit être plus parfait. Mais cette conséquence même, manifeste un fonds d'ignorance. Un seul exemple suffira pour nous en convaincre.

L'éguillon de l'abeille est un instrument, avec lequel elle cause de vives douleurs à plus d'une personne. Je ne dirai pas, que pour la plus part, c'est la faute de ceux qui en sont piqués, n'ayant tenu qu'à eux de l'éviter. Qu'on désarme l'abeille, en lui ôtant cet éguillon, ce sera le moïen de ne plus retirer d'elle le moindre service. (*) Il en est de même à tout

H 4

autre

sent sans cesse. Il do Tous les animaux, à qui d'autres en veulent, ont reçu visiblement de la nature, l'habileté d'échapper aux poursuites. *Derbam* l'a prouvé fort au long.

(*) Entre les abeilles proprement dites, il n'y a que celles qui assemblent le miel, qui

autre égard; ce que nous croïons être un mal dans la nature, est d'une utilité essentielle. D'où vient donc à l'homme la témérité de décider, de ce qui est utile ou nuisible dans la nature? Qui lui a dit, que les douleurs, qu'il souffre de tems en tems, que les maladies auxquelles il est exposé, dérogent à la souveraine perfection du plan de la création? N'est ce pas là, pour certaines gens, ce qui peut leur arriver de plus salutaire.

Ce que vous venés de dire, repliquai-je, confirme l'harmonie universelle, qui règne dans la nature, bien loin de la combattre. J'ose à peine hasarder encore, de vous faire une question, qui s'est présentée quelquefois à ma méditation. Je croïois souvent.

qui aient des éguillons. Celles qui ne travaillent pas, n'en ont point, & dès qu'elles ont rempli dans la ruche, les fonctions auxquelles elles sont destinées, les abeilles ouvrières fondant sur elles, les tuent à coup d'éguillon, afin qu'elles n'aident pas à consumer, la provision de miel, où elles n'ont rien contribué. Voir: Réaumur Tom. V.

vent avoir aperçu, qu'il y a des parties de la nature, qui semblent y avoir été placées sans dessein. Combien de centaines de plantes & d'insectes, qui paroissent n'être d'aucun usage quelconque ? On diroit, que la nature a été mal à propos prodigue de ses merveilles.

Qu'il y ait des fins bien marquées dans la nature, répondit *Eucrate*, c'est ce qu'aucun homme de bon sens ne niera. Car on voit comme à l'œil, dans mille cas différens, pourquoi elle s'y est pris de telle ou de telle manière. *EPICURE*, qui le nioit, disoit, que le Canard n'avoit pas reçu des pieds en forme de rames pour nager, mais qu'il nageoit, parce que cette espèce de mouvement lui étoit la plus aisée.

Mais quelque ingénieuse que paroisse cette défaite, elle n'est pas à l'épreuve du plus léger examen. Une seule remarque, que je vais vous proposer, ruine de fond en comble le système Epicurien. D'où vient la prévoiance qu'ont les animaux pour

H 5

l'avenir?

Dessein qui
règne dans
les indivi-
dus.

l'avenir? Souvent on voit des papillons, qui lorsqu'ils sont sur le point de déposer leurs œufs, volent sur des arbres ou des plantes, qu'ils ne regardoient pas même auparavant. Celui-ci voltigeoit d'une plante à l'autre, pour extraire le miel de chaque fleur. Il n'aperçoit pas plutôt, que les œufs, renfermés dans son corps, sont au point de leur maturité, qu'abandonnant toutes les fleurs, il va se placer sur un arbre, où il n'a encore jamais été, & y fait sa ponte. Qui est ce, qui s'imagineroit, que telle espèce d'arbres, lui est plus commode pour cet effet, que toute autre? Mais pourquoi choisiroit-il donc toujours la même? Celui-ci s'est déterminé pour le tilleul; celui là pour le chêne & ce troisième pour le faux. L'expérience nous apprend, que c'est, parce que la chenille, qui éclorra de ses œufs, ne se nourrit que des feuilles de cet arbre. Nous voyons de même quantité d'insectes, qui sont toujours dans les prairies, ou dans les airs, & qui cependant ne déposent leurs œufs nulle part que dans l'eau. Ils ont à
la

la vérité tous les membres qui sont nécessaires, pour le faire commodément, mais il n'est pas moins certain, qu'ils pourroient le faire tout aussi aisément sur le sec. Cela ne prouve-t'il pas clairement, que ces animaux sont dirigés par des loix réfléchies & sages?

Il est donc incontestable, que tout est fait à dessein dans la nature? Mais qui est ce qui découvrira par tout les fins, que s'est proposé son Auteur? Il ne faudroit pas moins d'une intelligence, qui fut aussi infinie, que le sont les cas qui peuvent se présenter. Puis donc que nous ne pouvons pas découvrir en son entier le plan de la nature, il n'est pas étonnant, que nous ignorions à quoi sert une grande partie, de ce que nous voions. Le plan de la création aiant été tracé par un Esprit infini, il ne se peut autrement, que nous ne méconnoissions très souvent ses vuës. Ces conjectures nous feront presque toujours donner à gauche. Qui est ce qui devinera les pensées de l'Être infini, dès qu'il ne les
aura

aura pas manifesté clairement ? Cependant l'on n'en est pas réduit, à ne pouvoir rien dire absolument de ces objets, dont on ne découvre pas l'entière destination.

On a remarqué, que toutes les espèces de créatures forment une enchainure si étroite, qu'à peine l'une pourroit subsister sans l'autre. Il n'y a guères d'espèce de plantes, qui ne serve de pâture à une espèce d'animaux, & cette dernière, à son tour, est la nourriture d'une autre. Le dépérissement d'une espèce, seroit suivi de celui de la seconde, qui entraineroit la perte de la troisième, & de cette manière l'on verroit expirer enfin toute la nature. J'avouë que cette réponse me paroît fort juste; mais elle ne me satisfait pas entièrement, parce que je ne pénètre pas assés la nécessité de cette liaison. Il me semble qu'on peut pousser, sans témérité, la conjecture plus loin. Voici comment je me figure le tout.

Quand je me borne à considérer
sur

sur la terre la seule espèce des hommes, j'aperçois sans peine, qu'elle a besoin de bien des choses pour son entretien indispensable, pour ses aises, & pour son plaisir, auquel la bonne & prévoïante Nature a bien daigné pourvoir aussi. C'est à quoi je rapporte les animaux en général, les plantes, les métaux & les minéraux. La nature destituée de mains, prépare à l'aide de machines, qui se meuvent d'elles mêmes, les matières & les sucs, dont elle a besoin pour la formation des matériaux principaux, qui sont d'une utilité immédiate. Je me représente donc les animaux & les plantes, outre l'usage qu'en peut faire encore la nature, comme des instrumens de chimie, dont elle se sert pour cuire, mêler & préparer les sucs, dont elle a besoin pour d'autres choses. Je trouve ceci plus vraisemblable, à mesure que je réfléchis, que chaque espèce de plantes & d'animaux a son suc particulier, d'un gout & d'une odeur, qui lui sont propres. Chaque plante tire son suc de la terre, mais la différente structure de
de

de chacune, forme une diversité, dans la cuisson & le mélange des suc. C'est de là que la nature tire une quantité inconcevable de suc & de matériaux; peut être que ces différentes préparations fussent, pour former, en suivant les loix générales de la nature, les matériaux principaux. Un exemple éclaircira cette pensée.

Il faut différentes matières, pour qu'il s'en engendre du fer, par les loix ordinaires de la nature. Celles du mélange desquelles naît immédiatement le fer, ne sont point du nombre de celles qui ont été créées originairement. Il y a donc toute apparence, que les animaux & les plantes, sont les alembics, qui ont préparé les suc nécessaires à sa formation.

Cette explication, pour suivis-je, est digne, mon cher ami, des idées que vous avés de la nature, & tout au moins sert-elle à me prouver, qu'on ne doit pas décider si légèrement de la superfluité des espèces de créatures; la nature pouvant en avoir un besoin indispensable.

Ces

Ces remarques nous firent passer
insensiblement à d'autres discours,
interrompus par l'approche de la nuit,
qui nous obligea de regagner la mai-
son.



QUA-



QUATRIÈME ENTRETIEN.

Rien ne fait de plus fortes impressions sur nôtre esprit, que le neuf & l'inattendu. Les objets les plus communs, vûs ou entendus pour la première fois, réveillent souvent chez nous des sentimens, qui approchent de fort près de l'admiration. Je l'éprouvai à chaque instant, dans les entretiens, que j'eus avec mon ami. La plûpart des choses, qu'il m'avoit dites, pendant le jour, étoient aussi neuves pour moi, que peu attendues. Mon esprit, tout entier, en étoit occupé. Dans ces premiers ravissemens, rien ne me paroissoit plus ni beau, ni merveilleux, que la Nature. J'étois transporté, comme dans un monde nouveau, qui me fesoit oublier l'ancien, & il ne me souvient pas, d'avoir goûté de ma vie, plus de satisfaction qu'alors.

On a remarqué, que lorsque des aveugles nés, ont le bonheur de voir
pour

pour la première fois , ils ressentent un plaisir inexprimable ; tel étois-je précisément, le premier jour que j'aperçus les merveilles de la nature. J'éprouve bien encore un contentement infini en les considérant , mais alors presque hors de moi même, il m'étoit impossible de penser à d'autres objets & de parler d'autres choses.

Eucrate me conduisit , après le souper, dans sa chambre, où nous continuâmes à nous entretenir du plaisir, que fournit, avec profusion, l'étude de la nature. Je vous dois, lui dis-je, une reconnoissance infinie pour vos leçons , dont je ressens déjà une si douce satisfaction, & dont je m'en promets encore d'avantage pour l'avenir. Je plains ceux, dont l'ignorance ne leur permet pas même, de penser à chercher, cette source de plaisirs.

Du moins ceux là sont-ils à plaindre, repliqua-t'il, qui manquent d'occupation, & sont sans cesse en proie à l'ennui & au chagrin, qui en est
I infé-

inséparable. Supposé qu'ils n'aient pas assez de pénétration, pour saisir ce qu'il y a de plus sublime dans les beautés qu'offrent la proportion, l'harmonie, l'ordre & la sagesse de la nature, au moins pourroient-ils goûter des beautés plus sensibles & dont le païsan le moins éclairé fait être touché.

Charitès, me dit-il, je ne crains presque plus d'avancer, qu'une des grandes raisons pour les quelles l'œuvre de la création est étalée aux yeux des hommes, c'est de leur procurer du plaisir par ce spectacle, n'y ayant aucun ordre de génies, qui ne soit susceptible d'y puiser une sorte de contentement digne de lui. Ces ames, de la trempe peut être la plus heureuse, nées avec plus de dispositions aux méditations approfondies, qu'à tout autre genre d'occupations, trouvent ici une source intarrissable d'agrémens, parce qu'elles voient toujours de nouvelles découvertes à faire dans les secrets de l'art & de la Sagesse de la nature. D'autres un peu inférieures à celles-ci, moins propres
aux

aux abstractions, & qui ont un sentiment vif de cette espèce de beauté, qui est le résultat de la proportion & de l'ordre, trouvent, comme vous le voies, de quoi se satisfaire à tant d'égards, que jamais elles n'épuiseront la source de leurs plaisirs. Il n'y a pas jusques aux esprits du plus bas étage, sur qui il n'y a qu'une beauté simple & palpable qui fasse impression, & que le *neuf*, l'*imprévu* & le *merveilleux* seuls ravissent, sans en savoir démêler la raison, qui ne soient à portée de se repaître sans cesse, dans l'ouvrage de la création, de la vuë des objets, qui les flattent le plus.

Je n'insisterai plus sur les agrémens d'un beau païsage, sur ce qu'il y a de ravissant dans l'aspect majestueux du firmament; je ne parlerai que d'une espèce de satisfaction plus commune, que l'homme du monde le plus simple fait goûter.

C'est le plaisir que procurent les propriétés merveilleuses & singulières Curiosités naturelles.
I 2 d'un

d'un grand nombre de créatures. Il n'est aucun des trois règnes, dont est composée la nature, qui ne renferme une infinité de merveilles de ce genre. Vous rappelés - vous, *Charités* ! les effets que produisirent sur les esprits, les premières expériences sur *l'électricité* ? On auroit dit, à voir les mouvemens extraordinaires que se donna la curiosité, qu'il ne s'agissoit pas de moins que du salut de l'Etat. L'ignorant y prenoit autant de gout que le sçavant, & l'idiot ne s'y plaisoit pas moins, que le Philosophe. Rien de plus vrai, répondis - je tout étoit alors en action ; personne ne trouvoit le tems de s'ennuier, car chacun fesoit des expériences, ou les voïoit faire, ou en discouroit. Si on offroit souvent aux hommes des occupations de cette espèce, ce seroit un moïen sûr, de leur faire passer les momens les plus agréables.

Dans le
Règne Mi-
néral.

La nature poursuivit *Eucrate*, fourmille de ces sortes de curiosités. L'aiman ne le cède assurément pas à la vertu électrique, & les qualités particuliè-

culières de tant de différens minéraux, ne sont pas moins admirables. La prodigieuse fluidité & les formes extraordinaires, que revêt le Mercure (*), la ductilité de l'or & sa résistance à l'action du feu (**). Les phosphores, les figures singulières des Minéraux,

I 3

raux,

(*) Le vif argent paroît être le Prothée de la fable. Il prend toutes les formes & reparoît enfin sous celle qui lui est naturelle. Exposé au feu, il se dissipe en fumée. Secoué fortement, il se réduit en poussière. L'analyse en fait un cristal dur & transparent &c. & toujours il peut être rétabli dans son premier état. Ceux qui entendent l'Allemand, lisent avec plaisir des Essais sur le Mercure, par Bœrhave, dans le *Magazin de Hambourg*, journal allemand.

(**) Les propriétés de l'or sont en effet merveilleuses. On dit, qu'un artiste d'Augsbourg, a tiré d'un grain d'or un fil le 500. pieds de long. Boyle aiant mis de l'or dans le feu le plus violent d'un four de verrerie, l'y laissa pendant plus de deux mois, sans qu'il se soit aperçu de la moindre diminution; tandis que tous les autres métaux se seroient échappés en fumée. Rien ne peut occuper plus agréablement un esprit, quel-

que

raux, qui renferment les métaux. Les pétrifications, trouvées souvent à plusieurs milliers de lieues de leur endroit natal, qui n'est autre que le bord de la mer, & cela sur les plus hautes montagnes. Tout cela & cent autres choses, que lon remarque dans les fossiles, semblent être faites pour servir de nourriture à nôtre curiosité.

Le peu que j'en ai vû ou entendu, interrompis-je, m'a en effet ravi au dernier point. Je ne pûs qu'admirer, il n'y a pas longtems quelques expériences de Chymie, que quelqu'un me fit voir. Je vis deux matières fluides, toutes deux froides, s'enflammer & faire un grand bruit, dès quelles furent mêlées ensemble; à peine puis-je revenir encore de l'étonnement que cela me causa. L'on me fit

que modéré que soit son désir de savoir, que la vuë, ou du moins la lecture des propriétés des minéraux. La chymie qui nous dévoile les qualités des fossiles, est une des sciences les plus amusantes, & c'est peut être par où l'on devrait faire commencer aux jeunes gens l'étude des sciences.

fit voir outre cela deux matières extrêmement fluides , dont il naquit un corps dur , un moment après leur mélange.

Des expériences de cette nature , mon Cher *Charitès* , reprit ici mon ami, ont quelque chose de si attachant, qu'on a mille peines à s'en arracher. Je suis même tenté de croire, que c'est plutôt encore la curiosité, de voir des phénomènes surprenans dans la nature, que l'appas de l'or , qui a ruiné tant de malheureuses duppes des espérances qu'elles fondoient sur leur fourneau & leur creuset. Tant il est vrai, que les penchans les plus innocens, poussés trop loin , deviennent pernicieux.

Quelque nombreuses que soient les merveilles que renferme le Règne Minéral , l'on en trouve encore de plus surprenantes , & en plus grande quantité dans le Règne Végétal. On ne croiroit pas d'abord, combien il y a de plaisir , à suivre une plante depuis la semence, jusqu'à sa perfection ;

Dans le
Règne vé-
gétal.

à voir successivement , son accroissement , son développement , les différens changemens , que lui occasionne la culture. Ces observations seules suffiroient , à occuper agréablement un homme plusieurs années & même toute sa vie , s'il lui manquoit au reste d'occupations agréables (*). Vous sçavez aussi, *Charitès*, que plusieurs des plus grands hommes, qui ont été l'ornement du genre humain , ont préféré, dans leurs heures de loisir , le plaisir d'observer de près l'accroissement des plantes , à tout autre amusement.

Mais passant, comme je le fais, sur tout le merveilleux que l'on découvre dans les plantes & ne m'arrêtant qu'à leur multiplication par le moïen de la semence, j'ose révoquer en doute, s'il y a quelque chose de plus surprenant dans la nature. L'on dit, repliquai-je, qu'il y a dans les plantes une
forte

(*) Ce que *Malphigi*, *Grey* & surtout *Hales*, ont écrit de l'accroissement des plantes, confirme on ne peut pas mieux ce que j'avance.

sorte de génération, comme dans les animaux. Rien de plus vrai, répondit *Eucrate*, & si cela paroît être merveilleux, en ne l'envifageant qu'en gros, on en vient à l'admiration dès que l'on entre dans le détail. Quiconque entend dire pour la première fois, qu'il y a deux sexes parmi les plantes, tout comme parmi les animaux, l'un pour la génération, l'autre pour la conception & l'enfantement, ne peut qu'en être surpris. Qu'on lui dise, que sans cet accouplement des deux sexes, il n'est aucun grain de semence, qui puisse être fécond, il aura de la peine à y ajouter foi, & il fera extasié, dès qu'il apprendra, que toutes les circonstances, qui accompagnent cette génération des plantes, sont si conformes à ce qui se passe, en pareil cas, chez les animaux, qu'on seroit tenté de prendre les plantes, pour des animaux réels.

Le sexe féminin des plantes a une espèce de réservoir, placé dans la partie inférieure de la fleur, dans un endroit bien défendu & enveloppé pour
I 5 l'ordi-

l'ordinaire de plusieurs pellicules, & c'est là que sont renfermés les premiers principes des semences ; tout comme l'ovaire est placé, chez les animaux, dans un des endroits les moins exposés. Ni les œufs des animaux, ni les semences des plantes, ne parviennent dans ce réservoir, à leur point de perfection, & ne sont rendues propres à produire de nouvelles créatures, à moins qu'un souffle vivifiant, qui leur manque, ne les porte à se développer. Il faut absolument que la fécondation soit produite par l'autre sexe, aussi bien dans les plantes, que chez les animaux,

On remarque une nouvelle conformité dans les conduits, par où cette vertu vivifiante est portée dans les lieux qui contiennent les principes des plantes & des animaux, dans les circonstances qui précèdent, accompagnent & suivent, l'accouplement.

Si tout cela se passe comme vous le dites, repris-je ici, il est certain qu'il
y a

y a de quoi admirer & au de là. Qui se le feroit jamais imaginé! La chose est constante, répondit *Eucrate*, n'en doutés pas un moment. Mille & mille observations l'ont constatée, & vous pourrés vous en convaincre par vos propres yeux, avec cette seule différence néanmoins, que vous découvriés plus de merveilles, que je ne puis vous en décrire.

Quoique la génération soit déjà admirable en elle même, les différentes manières dont elle se fait, tiennent encore d'avantage du prodige. Les plantes étant fixes, dans le lieu où elles ont cru, immobiles & hors d'état de s'approcher l'une de l'autre & de se fréquenter comme les animaux, il a fallu suppléer d'une autre façon à l'accouplement immédiat. Dès qu'une plante femelle est dans une trop grande distance de celle qui doit lui servir de mâle, elle est condamnée à un célibat perpétuel, elle meurt sans succession, sans semence. Mais pour peu que l'éloignement soit proportionné, l'on voit pousser au vent la complai-

complaisance, au point de se prêter aux feux de ce tendre couple, & de porter dans le sein de la belle, ce qui lui tient lieu des baisers & des embrassements de son amant. A l'instant sa succession est assurée.

Il y a plus que du simple merveilleux, dans ce détail que vous me faites, dis-je à *Eucrate*, & sans doute que vous voulés badiner. Non mon cher, reprit-il aussitôt, ne vous défiés plus, je vous en conjure, de ce qui peut vous paroître tenir du prodige dans la nature, ce que je vous dis est vrai au pied de la lettre. Que parmi nous les amans s'adressent aux Zéphirs, pour les prier, de porter sur leurs ailes, leurs soupirs & leurs baisers à leur maitresse, cela n'est bon que pour le Roman. Mais dans le Roïaume merveilleux des Plantes, ces secours officieux se réalisent, ainsi que je vous l'ai assuré. Vous n'ignorés pas, sans doute, ce qu'on dit du Palmier, & le fait est de la dernière certitude. L'on s'est convaincu par les expériences les plus certaines, qu'une
 plante

plante peut en rendre féconde une autre, à une distance assés considérable, & il n'est même plus douteux, que ce ne soit à l'aide du vent, qui transporte ce qui donne la vie & la fertilité aux semences, dans le sein de la plante femelle, qui de meureroit stérile, sans ce service, qu'on lui rend.

Le Palmier n'est pas la seule plante à qui cela arrive, le Peuplier, quelques espèces de Saules, & un grand nombre d'autres, en sont réduites à ces froides amours. (*) Mais il en est de plus favorisées à cet égard, la nature aiant rapproché d'avantage les deux sexes. L'un & l'autre tiennent au même tronc, à la même tige, & font

(*) C'est le Palmier qui a fourni les premières observations sur la génération par le moien des deux sexes. Les Persans, qui se nourrissent pour la plupart des dattes de ces arbres, facilitent cette fécondation, en portant vers le tems auquel doit se faire l'accouplement, le *Sperme* du mâle, sur la fleur femelle. *Kampfer* en a donné une description exacte, avec la figure, dans ses *Aménités étrangères*, (*Amoenitates exoticæ.*)

sont souvent assés voisins, pour que leurs caresses ne soient exposées à aucun inconvénient. Les baisers réciproques qu'ils s'envoient, parviennent avec la dernière facilité, n'ayant qu'un très petit trajet à faire. Les liens, qui unissent un tel couple, sont indissolubles, la mort même ne les sépare pas. Nourris sur un même tronc, ils meurent de compagnie, après avoir partagé, toute leur vie, leurs destinées.

Bel emblème, m'écriai-je, de la fidélité de deux cœurs, que l'amour a si étroitement unis, qu'il n'arrive aucun accident heureux ou funeste à l'un, sans que l'autre y soit sensible. Leurs intérêts, leurs plaisirs, leurs douleurs, se confondent. Ce sont des branches entrelacées, qui sortent du même tronc.

Réflexion juste s'il en fut jamais, reprit *Eucrate*; mais que pensés vous, ajouta t'il, de la troisième espèce, que la nature a joint encore de plus près? Ici nonseulement les deux sexes tien-
nent

nent au même tronc, ils ne font qu'un même corps. Telles sont la plupart des fleurs, elles réunissent les deux sexes. Leur sort, répondis-je, me paroît moins digne d'envie, que celui des deux précédentes. Mais j'admire en elles toutes, la merveilleuse économie de la nature. Quel amas de prodiges là, où l'on ne seroit pas même tenté d'en chercher !

La nature, poursuivit *Eucrate*, regorge de cette espèce de merveilleux. Vous l'avouerez, dès qu'outre ces qualités générales des plantes, vous apprendrez à connoître, celles qui sont particulières à chaque espèce. Il n'y en a point, qui n'ait une sorte de singularité, qui lui soit propre & ce seroit ne vouloir jamais avoir fini, que de s'arrêter à tout.

Faites moi cependant le plaisir, de suivre encore une réflexion, que je vais ajouter sur la génération des plantes. Les animaux étant doués de sentiment & de la faculté de se transporter d'un lieu dans un autre, il en a
peu

peu couté à la nature, d'imprimer aux deux sexes, le désir de se chercher l'un l'autre, pour s'accoupler. Mais il a fallu beaucoup plus d'art, pour faire tendre au même but les plantes, qui sont & insensibles & immobiles, ce qui en augmente le merveilleux. Aussi remarquées vous dans les recherches plus approfondies, que vous ferés de la nature, une infinité de machines & de ressorts, placés dans le corps des plantes, pour faciliter la génération. Vous verrés, par exemple, comment, pour qu'elle puisse avoir lieu, la *Couronne Impériale*, s'incline vers la terre (*). Vous découvriés dans d'autres fleurs, des ressorts, au moien desquels la matière propre à la génération, est poussée avec force, vers les parties gé-

nita-

(*) Dans les lis & dans plusieurs autres fleurs, les canaux, à travers lesquels la fécondation doit se faire, sont placés si haut, que les filets, qui portent le sperme, ne peuvent pas y atteindre. Mais il arrive, par un mécanisme étonnant, que toutes ces fleurs se retournent & baissent leur ouverture vers la terre, de façon que la poussière fertilisante, tombe avec la dernière facilité à l'endroit, où elle doit arriver.

nitales de la femelle, afin de les atteindre sûrement.

Il y a tout autant de merveilleux dans les semences. La nature a eu besoin de mille inventions, pour empêcher, qu'elle ne tombassent pas toutes sur la même place, & que les plantes qui en seroient provenuës, ne s'étoufassent pas l'une l'autre. Elle a donné des ailes aux unes, aux autres de larges couronnes de plumes légères, par le moïen desquelles elles sont en état de voler de tous côtés. De sorte que les plantes, quelque immobiles qu'elles soient en elles mêmes, peuvent envoyer des colonies dans d'autres païs. Il me souvient d'avoir vû entr'autres une plante, qui après que les grains de sa semence étoient parvenus à maturité, les jettoit par éclats de côté & d'autre, à peu près comme des grenades, ou des bombes. Encore un coup, le Règne végétal est plein de merveilles de cet ordre.

Le Règne animal renferme cepen-
K dant,

dant, beaucoup plus de choses, propres à nous étonner & à nous surprendre, que nous n'en avons vû dans les plantes. La découverte des propriétés du *Polype*, a jetté le monde entier dans l'étonnement le plus profond (*) Je puis dire néanmoins, avec vérité, que je trouve dans les animaux, bien des choses, qui me paroissent tout aussi extraordinaires. Mais ce qui est, à mon avis, au dessus de tout, c'est la génération des Insectes, merveille dont on peut être le témoin en mille manières; desorte qu'il y a, uniquement là, de quoi occuper un homme, toute sa vie, très agréablement. Je sai, que l'illustre REAUMUR, préfère ce plaisir à tous les autres. Aussi est il en lui même intarrissable.

J'ai à la vérité, dis-je, à *Eucrate*, quelque connoissance de la génération des insectes, mais je présume cependant, que vous me dévoilerez encore ici, bien des mystères. Quand même

(*) Voici mes *Essais de morale appliqués à la Physique. Vl. Confid.*

me répondit-il, on seroit au fait de toutes ces choses, depuis fort long-tems, elles ne cesseroient pas d'être merveilleuses pour tout cela. Il n'y a pas d'année, que je ne voie les différens changemens d'état, par où passent les insectes, & c'est toujours avec le même plaisir, que si c'étoit la première fois.

Change-
ment d'état
des Insectes,

Pendant que, soit les plantes, soit les autres animaux, engendrent des petits qui leur ressemblent, je vois sortir un ver, de l'œuf d'un insecte ailé, qui à le voir n'a pas la moindre ressemblance, avec ceux, qui lui ont donné le jour, ni pour la figure, ni pour le genre de vie. Ce ver ne mange que des feuilles de plantes, que son père le papillon ne touchoit pas. Souvent même la postérité de ceux qui vivent dans l'air, habite t'elle dans un autre élément, dans l'eau, tant la constitution des enfans est différente de celle des pères.

L'on diroit, qu'ici la nature s'écarte entièrement de ses règles ordinaires.

K 2

Mais

Mais qu'on attende patiemment le dénouement. Au bout d'un très court espace de tems, l'on voit mourir en apparence, cette jeunesse, si fort dégénérée. Elle cesse de prendre de la nourriture, elle se ride, sa peau se pourrit, & elle se trouve métamorphosée en nimphe, qui paroît être sans vie & sans mouvement. Mais quel n'est point, nôtre étonnement, lorsque peu de tems après, nous en voïons sortir un papillon, dont la forme & la couleur ressemblent parfaitement, à celle de celui qui l'a engendré. Il n'a pas plutôt rompu les liens, qui le tenoient immobile, que nous voïons, ce qui étoit auparavant un ver, étâler de superbes ailes, voltiger sur nos prairies, de fleur en fleur, avec autant de gaieté, que de vitesse; & c'est alors que l'animal est parvenu à son point de perfection. Cette troisième naissance est tout à la fois son âge mur, & dès le premier jour, il se trouve en état, de travailler à la propagation de son espèce. Dès lors il ne croit plus, & quelquefois même, il n'a plus besoin de nourriture.

Il n'y a presque point d'insecte, qui ne passe par ces différens états, mais chaque espèce nous présente dans sa génération de nouvelles merveilles, qui lui sont particulières. La mouche, qui pond un œuf, d'où il sort un moucheron, qui est dès le premier instant, aussi grand que sa mère; les petits animaux, qui d'une seule fois donnent la vie à plusieurs générations, sont à nos yeux des prodiges étonnans, parce qu'ils semblent s'écarter de la Loi générale, que la nature suit par tout ailleurs (*). Mais en vérité, une attention soutenuë, fera remarquer tout autant d'extraordinaire dans chacune des espèces. *Charitès!* quand une fois vous vous serés familiarisé avec ce petit monde, chaque pas que vous y ferés, sera accompagné d'admiration & suivi du plaisir le plus pur. Tel qu'est un curieux, lorsqu'en parcourant les parties de la terre, les plus éloignées, il rencontre partout de nouvelles mœurs, de nouvelles coutumes, tel Serés vous à peu près.

K 3

Eu-

(*) Je renvoie, pour abrégér, le Lecteur à la préface du VI. Vol. des *Mémoires* de Mr. de Réaumur.

Eucrate, me fit voir dans son appartement une assés grande quantité de ces animaux, en différens états & m'expliqua en même tems quelques particularités qui accompagnent leurs métamorphoses, & qui me parurent toutes admirables. S'étant apperçu, que j'y prenois tant de gout, je suis ravi, *Charitès*, me dit-il, du plaisir que vous font ces curiosités naturelles, & je me représente déjà la grande satisfaction, que vous éprouvères, quand vous apprendrés à connoitre de plus près, ce petit peuple d'insectes, si méprisés. Autant que leur génération & leurs métamorphoses, vous semblent être merveilleuses, autant serés vous satisfait des qualités propres à chaque espèce individuelle. Vous le serés surtout, de la considération de la sagacité surprenante des animaux.

Ici il n'est plus question de simples machines ; on sent que chaque animal, grand ou petit, soit qu'il vive dans l'eau, dans l'air, ou sur la terre, a une ame, qui dirige les mouvemens

vemens de son corps. Les différens tempéramens, l'humeur & le génie de cette multitude innombrable d'ames animales, nous ravissent au plus haut degré de l'admiration. Chaque espèce d'animaux a un genre de vie différent de celui de toutes les autres. Il y en a qui forment de grandes sociétés, qui semblent être fondées sur de certaines loix. D'autres vivent isolés, ou par petites familles. Leurs allures, leur génie, leurs occupations, se diversifient à l'infini & nous font voir mille choses, qui nous remplissent d'étonnement. Souvent nous sommes tentés de croire, que les animaux nous surpassent à plusieurs égards. Du moins nous sont ils supérieurs, en ce qu'ils n'ont pas été gâtés par un faux art, ou par une mauvaise éducation. De combien l'ame des hommes ne seroit-elle pas plus belle, si les préjugés de l'éducation & de faux principes, n'avoient pas altéré sa droiture & sa simplicité primitive.

En vérité, mon cher, poursuit

K 4

Eucra-

Eucrate, avec une espèce d'enthousiasme, la nature est un guide parfait. Quand je considère, avec combien de justesse elle fait concevoir aux animaux leurs besoins naturels, & que je lui compare la façon en laquelle les hommes envisagent les leurs, je vois avec douleur, combien nous nous sommes écartés de la route heureuse & droite, que la nature nous marqué.

Les animaux ont naturellement de la sagacité, de la justesse, parce qu'ils ne suivent que les leçons de la nature. Tout ce qu'ils font pour leur entretien, pour leur commodité & leur sûreté, est parfaitement bien fait. N'eussions nous que les abeilles seules, il n'en faudroit pas d'avantage pour mériter toute nôtre admiration. Une ruche bien garnie, en renferme un nombre aussi grand, que l'est celui des habitans d'une grande ville. Tout y est occupé à travailler de concert au bien être de la société. Leurs rayons sont des ouvrages inimitables à l'art humain, qui ignore également
la

la manière d'assembler & de préparer les matériaux dont ils sont construits. La Géométrie la plus sublime, n'auroit pas pû déterminer de figure, plus convenable en tout sens à leurs cellules, que celle qu'elles leur ont donné. (*) Leur attention à servir leur Reine, ou leur Mère commune, ne se dément jamais, même dans les circonstances les plus délicates. La petite bande à qui elle a donné le jour, est l'objet continuel des plus tendres soins des autres abeilles, qui leur servent comme de nourrices. Il est démontré en un mot, qu'elles agissent toujours, comme si leurs petites ames

K 5

n'é-

(*) Monsieur le Prof. Kœnig a cherché à déterminer, par les règles de la Géométrie, la figure des Cellules, après avoir posé pour principe de ses recherches, qu'il falloit construire avec le moins de matière, la plus vaste cellule qui fut possible & qui en même tems fût la plus solide. Il a trouvé, que la nature, avoit conduit les abeilles à une précision, où la Géométrie avoit à peine pû les suivre. Voi: la Préface de Mr. de Réaumur à la tête du V. Tome de ses *Mémoires sur les Insectes*.

n'étoient déterminées que par l'amour le plus tendre pour leur postérité.

L'on a toujours cité les abeilles comme un exemple de la merveilleuse sagacité des animaux. Mais c'est un fait avéré aujourd'hui, que plusieurs milliers d'autres insectes, d'oiseaux & de quadrupèdes, ne leur cèdent en rien; qu'ils ne marquent pas une moindre tendresse pour leurs petits, moins de diligence, d'habileté & de génie dans leurs ouvrages, & qu'ils ont tout autant de prudence & d'agilité quand il s'agit de leur conservation. On connoit plusieurs autres espèces d'insectes, qui forment des Républiques, aussi bien que les abeilles, qui ont des loix aussi parfaites, qui les suivent avec la même exactitude, & dont l'architecture n'est en rien inférieure à la leur. Mais je n'aurois fini de deux jours, quand même je n'entreprendrois que d'effleurer, tout ce que le génie & la conduite des insectes ont de surprenant.

Les animaux plus considérables, ne
nous

nous fournissent pas de moindres sujets d'admiration que les plus petits , soit qu'ils vivent dans de grandes sociétés , soit qu'ils demeurent seuls. De tous les exemples que je pourrois vous citer & que vous connoitrés vous même un jour, je ne vous en alléguerai qu'un seul en preuve. Il est tiré de l'admirable architecture du Castor.

Eucrate aiant pris un livre m'en lut ce qui suit (*). „ Pour établir „ leur demeure, les Castors choisif- „ sent un endroit abondant en vivres, „ arrosé de quelque ruisseau, & pro- „ pre pour y faire un lac, ou un ré- „ servoir d'eau, où ils puissent aller „ prendre le bain. Ils commencent „ par y construire une chaussée, ou „ une levée, qui tienne l'eau à ni- „ veau du premier étage de leur lo- „ gement (car il y a chez eux, com- „ comme chez nous, un premier & „ un second étage) . . . Cette chauf- „ sée

(*) *Spectacle de la Nature* Tome I. tiré de *la Hontan Description de l'Amérique Septentrionale.*

» fée peut avoir dix ou douze piés
» dépaiffeur à fon fondement , el-
» le est en talus ou en pente du
» côté de l'eau , qui pèse dessus
» suivant sa hauteur, & la presse puis-
» samment contre terre. Le côté op-
» posé est à plomb, comme nos mu-
» railles, & ce talus, qui a douze piés
» de large en bas , diminue vers le
» haut & n'en a plus que deux. La
» matière de cette chaussée n'est que
» du bois & de la glaise. Les Castors
» tranchent avec une facilité merveil-
» leuse des morceaux de bois, les uns
» gros comme le bras, les autres com-
» me la cuisse , & longs depuis deux
» jusqu'à quatre, cinq & six piés, ou
» même plus, selon que le talus mon-
» te. Ils les enfoncent par un bout
» dans la terre, fort proches les uns
» des autres, les entre laçent avec d'au-
» tres morceaux plus petits & plus
» souples. Mais comme l'eau s'écha-
» peroit au travers, & mettroit l'a-
» breuvoir à sec, ils ont recours à la
» terre glaise qu'ils savent fort bien
» trouver, & avec laquelle ils rem-
» plissent tous les vuides par dehors
» &

„ & par dedans, de façon que l'eau
 „ ne va pas plus loin. On continuë
 „ à élever la digue à mesure que l'eau
 „ s'élève & devient abondante: ils fa-
 „ vent fort bien que le transport des
 „ matériaux est plus facile à faire par
 „ eau que par terre & ils profitent de
 „ la cruë des eaux pour porter à la
 „ nage le mortier sur leur queuë, &
 „ les morceaux de bois entre leurs
 „ dents, par tout où ils en ont besoin.
 „ Si la force de l'eau, ou les chasseurs
 „ qui courent sur leur ouvrage, y font
 „ par hazard quelque crévasse, ils re-
 „ bouchent bien vîte le trou, visitent
 „ tout l'édifice, réparent & entretien-
 „ nent tout avec une vigilance par-
 „ faite: Mais quand les chasseurs les
 „ viennent voir trop souvent, ils ne
 „ travaillent plus que de nuit, ou mê-
 „ me ils abandonnent leur ouvrage.

„ La chaussée ou la digue de l'a-
 „ breuvoir étant finie, ils travaillent
 „ à leurs cabannes, qui sont des lo-
 „ gemens ronds, ou ovales, partagés
 „ en trois pièces qu'ils élèvent l'une
 „ sur l'autre: l'une au dessous du rès
 „ de

„ de chauffée, & ordinairement plei-
 „ ne d'eau, les deux autres au dessus.
 „ Ils fondent ces petits batimens d'u-
 „ ne manière très solide, sur le bord
 „ de leur abreuvoir, & toujours par
 „ étage, afin que si l'eau monte, ils
 „ se puissent loger plus haut. S'ils
 „ trouvent une petite île voisine de
 „ l'abreuvoir, ils y construisent leur
 „ demeure, qui est alors plus solide &
 „ où ils sont moins incommodés de
 „ l'eau, dans laquelle ils ne peuvent
 „ être que peu de tems. S'ils ne
 „ trouvent pas cet avantage, avec le
 „ secours de leurs dents, ils enfon-
 „ cent dans terre des pilotis pour
 „ maintenir l'édifice contre l'eau &
 „ & contre les vents. Ils font au bas
 „ deux ouvertures pour aller à l'eau.
 „ L'une les conduit à l'endroit où ils se
 „ brignent & qu'ils tiennent toujours
 „ propre. L'autre est le passage à l'en-
 „ droit où l'on porte tout ce qui pour-
 „ roit salir les étages supérieurs. Ils
 „ ont une troisième porte placée plus
 „ haut, de peur d'être pris lorsque les
 „ glaces leur bouchent les portes de la
 „ place basse. Quelquefois ils con-
 „ strui-

» struisent leur maison entière à sec
 » sur la terre ferme, & font des fos-
 » sés de cinq à six pieds de profon-
 » deur pour descendre jusqu'à l'eau.
 » Ils emploient les mêmes matériaux
 » & la même industrie pour les bâti-
 » mens que pour les levées. Les
 » murailles des bâtimens sont per-
 » pendiculaires, & ont deux piés d'é-
 » paisseur. Comme leurs dens va-
 » lent bien mieux que des scies, ils
 » tranchent tous les bouts de bois qui
 » excèdent l'aplomb de la muraille;
 » puis mêlant de la glaise avec des
 » herbes sèches, ils en font un torchis
 » (*), dont ils enduisent à l'aide de
 » leur queue le dehors & le de-
 » dans de l'ouvrage.

» Le dedans de la cabane est vouté
 » en anse de panier & pour l'ordinaire
 » de figure ovale. La grandeur
 » en est réglée sur le nombre de ceux
 » qui y logeront. Douze pieds de
 » long

(*) Le Torchis est une composition de terre grasse & pétrie avec du foin ou de la paille. Les maçons s'en servent pour faire des plafonds & des cloisonnages.

» long sur huit ou dix de large suf-
 » fisent pour huit ou dix Castors. Si
 » le nombre est plus grand, ils élar-
 » gissent la place à proportion. »

Eucrate finit ici sa lecture , en me disant ; que vous semble-t'il de cette œconomie des Castors ? Je ne sache rien qui puisse me faire plus de plaisir , répondis-je, que d'entendre dire des animaux, des choses, qui dénotent autant de génie & de justesse de raisonnement. Le Castor est entre les quadrupèdes, ce qu'est l'abeille entre les mouches. Aujourd'hui, continua mon ami , nous n'en sommes pas réduits à ne pouvoir produire que quelques espèces d'animaux , dont la vie domestique, la sagacité & l'assiduité soient dignes de quelque admiration ; on a remarqué qu'elles ont toutes une sorte de merveilleux. C'est le même Maître tout parfait, qui leur a donné des leçons , & dèsqu'il s'agit d'élever & de déffendre les petits, il n'est aucun animal, qui ne soit admirable à plus d'un égard. Que d'inventions auxquelles l'homme le plus

plus prudent n'auroit pas eu recours, & qu'elle ruse utile, qui leur soit inconnuë ? Pour peu donc que vous réfléchissiez sur la grande diversité d'espèces d'animaux, dont chacune a son génie différent, il ne vous sera pas difficile d'apercevoir, combien est abondante la source d'agrémens, que la nature ouvre à un curieux. A peine parmi les choses humaines, y a-t'il rien qui nous amuse plus agréablement, que l'étude des mœurs & des usages des différens peuples. Le Règne animal nous offre cependant une beaucoup plus grande variété. Car les hommes ne faisant, à proprement parler, qu'une seule espèce, n'ont aussi généralement, qu'une sorte de génie, au lieu que de plusieurs milliers d'espèces d'animaux, il n'y en a point, qui n'ait son génie particulier. Le même besoin produit, chez les diverses sortes d'animaux, des effets tout différens. Pour ne parler que des besoins que l'amour réveille chez eux; combien ne sont point variées les ruses, qu'ils savent mettre en œuvre, pour y satisfaire. Quel raffinement
L. de

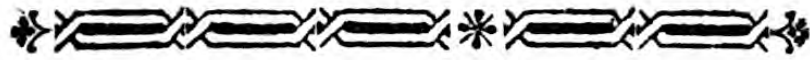
de galanterie ! Les uns flattent leurs femelles, pour en obtenir, ce que le coq prend de force à sa poule ; d'autres se sauvent, pour faire arrêter tout court leur belle cruelle ; & de troisièmes emploient avec succès la fierté là, où plusieurs ne réussissent que par des caresses. Non, encore un coup, il est impossible d'être témoin de tous ces manèges des animaux, sans se divertir en Roi. (*)

Où je ne puis plus en douter , cher *Eucrate*, ajoutai-je, que l'étude de la Nature ne soit le plus sûr moïen, de se procurer le plaisir le plus doux. Je suis résolu à présent, de suivre pas à pas toutes ces merveilles. Le seul récit que nous m'en avés fait a produit

(*) Ce que l'on a dit des animaux, occupe nonseulement l'esprit agréablement, l'homme attentif va au de là, & découvre dans leur conduite des traits d'une Sagesse souveraine, au dessus de toute l'intelligence des mortels. C'est sous ce point de vuë, que l'on a envisagé la nature dans un entretien précédent ; on ne l'a fait voir dans ce lui-ci, que du côté de l'agrément.

duit chez moi la satisfaction la plus vive, que ne fera ce point, quand je vierai le tout de mes propres yeux? Nous ne mîmes fin à cet entretien, sur le plaisir, qui nait de la connoissance de la nature, que lorsque nos yeux appésentis, nous avertirent, qu'il étoit tems de nous coucher.





CINQUIÈME ENTRETIEN.

J'avois entendu le jour précédent tant de choses nouvelles & singulières, que mon imagination en étoit toute échaufée. Elle avoit déjà été occupée, toute la nuit, de ce nouveau monde, où tout venoit s'offrir d'une manière assés confuse à mon esprit. L'impression du plaisir, que j'y avois goûté, n'étoit pas encore effacée, & je ne fus pas plutôt réveillé, que j'eus un sentiment vif de la satisfaction la plus pure. J'éprouvai, ce dont mon ami s'étoit vanté, une gaieté extraordinaire, qui s'empara de moi, dès que j'eus les yeux ouverts. Il me fut impossible de demeurer couché plus longtems ; & je ne fis qu'un saut du lit à la fenêtre, pour voir la nature. Ce matin étoit le plus beau du monde, & je fus enchanté du coup d'œil, que m'offrit la campagne. Ce même coup d'œil, qui peu auparavant, ne me disoit presque rien, me pénétra. Presque immobile, l'on
m'au-

m'auroit pris pour un homme sortant, à l'instant même, des mains du Créateur & placé comme à l'entrée de la Nature, qui à son tour me paroissoit être aussi nouvelle, que si l'Ouvrier céleste, n'eut fait qu'y mettre la dernière main. A la vuë de ce superbe spectacle, je sentis mon ame, comme inondée, d'un torrent de plaisir.

C'est vers l'Auteur de cette magnificence, que se porta ma première pensée. Je ne me souviens pas, d'avoir eu, depuis que je réfléchis, des sentimens aussi vifs de respect, pour cet Etre suprême, dont à peine j'osois prononcer le nom. Absorbé dans une profonde admiration, ma bouche s'ouvrit enfin tout à coup, d'elle même, sans attendre d'ordre positif de mon ame, pour dire à haute voix.

„ C'est de Toi, Source de toute ma- Dieu se
 „ jesté, que toutes ces beautés tirent voiant à
 „ leur origine. Etre primitif, Dieu dévouert
 „ souverain ! c'est Ta Sageffe, qui a dans la
 „ ajusté des millions de créatures, pour beauté de
 „ en composer ce tout, où il brille, la nature,
 „ une si glorieuse harmonie. L'on ne
 „ recon-

„ reconnoit qu'une main , que Ta
 „ seule main , dans la vaste ordonnan-
 „ ce de la nature. Esprit aussi incom-
 „ préhensible que parfait ! Ta Divine
 „ Intelligence conçut les desseins &
 „ les plans de tant de milliers de Sys-
 „ tèmes , avant qu'ils existassent , &
 „ c'est en elle , qu'ils se sont trouvé
 „ harmoniquement liés. Le monde
 „ est une de Tes pensées , que Ta
 „ Puissance a réalisé , & Ton immen-
 „ se bonté voulut , que des Etres rai-
 „ sonnables , qu'il Te plût de créer ,
 „ avec un vif sentiment du beau &
 „ du bon , fussent heureux dans ce
 „ monde. - - - Tu donnes au Ciel
 „ ces aimables couleurs , & tu en fais
 „ naître en même tems dans chaque
 „ ame , l'agréable sensation. C'est
 „ de Toi , que l'homme a reçu , cet
 „ esprit vraiment céleste , qui Te voit
 „ à découvert , dans Ton ouvrage ! - - -
 „ Oüi : même mon œil , s'imagine
 „ de Te voir , répandre à pleine mains
 „ sur la nature , mille beautés d'un
 „ genre différent. - - - Puissent r'elles ,
 „ ces beautés , passer dans mon ame !
 „ puisse l'harmonie de ses sentimens ,
 „ sa

» sa beauté & sa douceur, ressembler
 » à celle de Ton ouvrage! Que je ne
 » vive désormais plus un seul jour,
 » sans Te contempler dans le tableau
 » de la nature!

Sous les yeux de la nature, plain
 de pensées & de sentimens, qu'on ne
 peut exprimer, je me tûs, & demeu-
 rai quelque tems immobile, jusqu'à
 ce que mon ami s'approcha de moi.
 Hé bien *Charitès!* me dit il, vous voi-
 là déjà, ce me semble, occupé de la
 nature. Vous ne tarderés pas, je
 pense, à l'emporter sur moi, par un
 gout décidé pour elle.

Je lui racontai enfuitte, comment
 j'avois passé la nuit & ce qui se passoit
 en moi, au moment qu'il m'aborda.
 Je lui dis entr'autres, qu'à la vérité je
 n'avois pas douté jusqu'à lors de l'exis-
 tence d'un Etre Créateur du monde,
 mais que je ne savois que froidement,
 ce que je sens à présent avec une gran-
 de vivacité. En effet la Philosophie
 m'apprend, qu'il existe un tel Etre;
 elle me dit, qu'elles sont ses perfec-
 tions,

tions, ou du moins je conçois, qu'il devroit en être ainsi; Mais vôtre Philosophie, mon cher ami, me fait toucher le tout au doigt, sans avoir besoin de former une longue chaîne de conséquences. Je sans la réalité de cet Etre suprême, & je vois ses perfections à l'œil.

Il ne peut guerres en être autrement, répondit *Eucrate*. Car enfin il est conforme à nôtre nature, de conclure, que là où nous voïons de l'ordre & de la beauté, il doit y avoir une cause, d'où elle découle, tout comme nous ne voïons jamais de par terre bien ordonné & bien entre-tenu, sans être persuadés, qu'il y a dans le voisinage, une personne entendüe, qui en prend soin. Si dans le nombre infini des choses créées, nous n'en trouvions qu'une seule, où il y eut quelque beauté, encore pourrions nous croire, que c'est l'effet du hazard. Mais voïans, que tout est beau, que par tout ont été observées les mêmes règles générales, quiqué appliquées différemment, il n'est pas possible

possible à l'ame, de ne pas s'élever jusqu'à un Auteur infiniment sage.

L'on n'est pas longtems, repris-je, à tirer cette conséquence, dès qu'une fois l'on connoit l'ordre qui règne dans la nature; à peu près comme on conclud sans peine, lorsqu'on entend parler quelqu'un, qu'il n'est pas éloigné. Ce qui me fait croire, que la connoissance des beautés de la nature, est le moïen le plus rapide & le plus sûr de convaincre les hommes de l'existence d'un Etre suprême. Toute autre preuve, comparée à celle-ci, opère avec lenteur & froidement.

Quand l'étude de la Nature n'auroit donc d'autre usage que celui-ci, il n'y a aucun être raisonnable, qui ne dût s'y attacher avec plaisir. Car que peut-il y avoir de plus agréable, *Eucrate!* que d'être convaincu de l'existence d'un Etre, dans les ouvrages du quel, il n'y a que beauté & bonté, dont la sagesse & la tendresse, ne perdent pas un seul instant de vuë l'espèce, même la plus vile, des
 L 5 créa-

créatures ? Combien ne doit pas être triste la vie d'un homme, qui ignore cette sublime vérité, seule capable de répandre sur toute nôtre vie, les douceurs les plus ravissantes ?

Je vous avouë, que cette considération me touche si fort, que désormais je ne pourrai plus envisager la nature, sans éprouver ces sentimens agréables. Il me semblera voir sans cesse, le Créateur, s'occuper du soin, de rendre heureuses ses créatures. Quel plaisir, que celui de pouvoir se persuader, que ce n'est pas seulement pour quelques années, que nôtre sort est entre les mains, d'un tel Etre, mais pour l'immense éternité ! Un peuple, qui a le bonheur peu commun, d'être gouverné par un Roi, dont toutes les actions & toutes les ordonnances, partent d'un principe d'amour, d'humanité, & de sage prévoiance, ne se lasse pas de se dire heureux & de célébrer son Monarque. Qu'ils sont inférieurs cependant, tous ces sujets de joie, à ceux, qu'offre au genre humain, l'avantage de

ge de vivre sous les loix d'un Maître, tel qu'est celui, que nous fait connoître la Nature!

Je trouve effectivement, continua *Eucrate*, que la considération de la nature, est propre nonseulement, à nous donner une entière conviction de l'existence d'un Créateur ; elle nous fait voir de plus, s'il m'est permis de m'exprimer ainsi, son caractère & ses perfections de tous les côtés. Tout ce qu'on aperçoit dans la nature, est son ouvrage, & l'histoire naturelle, est l'histoire de l'Erre suprême. Ainsi que la conduite d'un homme, lorsqu'on l'éclaire de près, dévoile tout son caractère, son génie, ses maximes, sa façon de penser, & ses inclinations, de même la nature nous développe t'elle, le caractère essentiel de cet Esprit inconcevable. Vous voïés bien aussi, *Charitès*, que c'est là le chemin le plus court & le plus assuré, qui conduise à cette connoissance si sublime & si importante. Il n'y a que très peu de personnes, qui soient capables de conséquences métaphy-

taphysiques , pendant que les preuves frappantes, que fournit la nature, sont à la portée de tout le monde. Elles nous montrent nonseulement, que l'Auteur adorable de nôtre être, possède de certaines perfections , mais elles nous les peignent, en quelque forte, & d'une manière si touchante, que nous n'en perdons jamais le souvenir. La nature nous manifeste les pensées de l'Esprit infini , tout comme le langage nous fait connoître celles des hommes.

Je suis bien sûr aussi, dis-je à *Eucrate* , que les impressions, que j'ai senties, peu avant que vous vinssiés, ne s'effaceront jamais, & je vois, que l'étude de la nature est l'occupation la plus distinguée & la plus digne de l'homme , pourvû cependant , qu'il ne s'en tienne pas simplement à ce qui frappe les sens, mais qu'il en prenne occasion de s'élever jusques aux choses invisibles,

Quel est l'objet, reprit il, qui mérite le plus d'occuper nos pensées, que
les

les ouvrages de l'Esprit le plus sublime & le plus parfait ? De là vient que j'ai dit souvent, que rien n'élève d'avantage nôtre ame, que de considérer de cette manière la nature. Car l'ame s'élève ou s'avilit, à proportion qu'elle s'occupe d'objets, plus ou moins relevés. Quand nous regardons attentivement l'arrangement de la nature, c'est comme si nous entendions l'Esprit tout-parfait, former des jugemens, réfléchir, tirer des conséquences, & toutes celles qu'il tire, sont toujours de la dernière justesse. Il ne se peut, que cela ne contribue beaucoup, à former nôtre jugement. Soit que nous voulions apprendre à mettre dans nos ouvrages, de l'invention, ou de la sagesse, de la prudence, ou de l'habileté ; qu'elle est l'école, où nous pourrions mieux nous former à tous ces égards, que celle de la nature, où tout est si parfait ?

Je ne m'étonne plus, dis-je, de ce que PLATON renvoie à la considération de la nature, ceux qui veulent faire des progrès dans les arts & dans les sciences.

La nature
est l'école
du cœur.

sciences. „ Il faut, dit-il dans un
 „ endroit, il faut donner une gran-
 „ de attention aux merveilles de la
 „ nature, si l'on a dessein de profiter
 „ dans les sciences; car c'est là, où il
 „ paroît qu'on puise l'élévation de
 „ l'ame & la force du génie. „

Rien n'est plus vrai, ajouta *Eucra-*
te. La considération des œuvres de la
 création, élève l'ame presque au de-
 là des bornes de sa nature, & la rend
 véritablement grande. Car il est im-
 possible, de se familiariser avec tant
 de perfections, sans que le gout qu'on
 a du beau, en devienne plus délicat.
 L'on se forme insensiblement sur
 l'exemple, qu'on a sous les yeux.
 Quoique l'on croie n'apercevoir dans
 les commencemens, dans la nature,
 que des beautés purement terrestres
 & corporelles, l'esprit ne laisse pas
 de s'élever peu à peu. Il parvient,
 en suivant la chaîne, que forment les
 objets sensibles, jusqu'à l'Être infini.
 C'est souvent par l'examen d'un ver,
 qu'il commence ses observations, il
 se trouve parvenu au centre des véri-
 tés

tés les plus sublimes , dans le tems qu'il s'imagine encore, ne s'occuper, que d'un sujet très vil; & il se voit vis à vis de la Souveraine Perfection , lorsqu'il ne croit avoir les yeux fixés que sur des beautés corporelles. Il se fait aux idées les plus sublimes, & elles lui deviennent aussi familières, que les plus communes. On ne peut donc considérer les merveilleux ouvrages de la nature , sans que cette vuë ait sur l'ame la plus salutaire influence. Tant de belles inventions, tant d'art, ne peuvent que donner de l'ouverture à l'esprit, & de la délicatesse au génie.

Charités! si l'esprit se perfectionne par la vuë d'un modèle achevé, le cœur & les qualités morales de l'ame, ne se forment pas moins par l'étude de la nature. Le gout moral a une liaison intime avec les connoissances & le gout de l'esprit. Quiconque découvre ce qu'il y a de beau dans la nature, apprendra d'autant plus aisément à discerner la beauté morale, ou la vertu, qui découle de la même source;

source ; & l'on diroit presque, que celui qui a des idées relevées de la beauté naturelle, n'est pas susceptible de sentimens bas. Il voit partout dans la nature, la façon de penser sublime de l'Être suprême ; ses vuës nobles & généreuses, qui portent sur le bonheur de chaque individu, comme sur celui du tout. Pour peu que l'on entrevoie l'œconomie de la nature , on doit être sensiblement touché de la bonté & de la prévoïance universelle de l'Auteur de tout bien ; & il n'est de cœur si mauvais, en qui ce sentiment ne fasse naître de pareilles inclinations.

Réfléchissés de plus, mon cher, quels effets doit produire sur nous, la vuë de l'ordre parfait, qui règne par tout dans la nature. En même tems que je suis convaincu par là, qu'il n'y a que l'ordre qui puisse être agréable au Gouverneur du monde, qui est présent par tout, il s'élève en moi un violent désir, d'entretenir dans mon intérieur, un ordre, qui corresponde à celui de l'Univers.

Com-

Combien ne me trouverois - je pas hideux, si je savois, que je fusse, par ma faute, une tache dans le plan parfait du monde. Idée affreuse ! qui me devient plus terrible & plus insupportable, dèsque je réfléchis, qu'il est impossible, que je plaise, dans ce désordre, à Celui, qui est la perfection elle même ; & que la moindre des créatures, qui a conservé sa perfection primitive, lui est plus agréable, que moi ! Et que deviendrai - je finalement, si je continuë dans cette dissonance d'avec la nature ? Ce n'est que par l'ordre, que la Providence tend à ses vuës, dans le gouvernement de l'Univers. Dès lors je ne pourrai qu'être exclus du bonheur universel, qui fait le but de la création, aussi longtems que je ne me conduirai pas, suivant la règle générale de l'ordre. - Se peut il rien de plus désespérant, que cette pensée ! ---

Mais heureusement elle fait place à une idée plus flatteuse. Je tâcherai désormais de répondre aux vuës du Maître du monde, qui ont

M routes



toutes ma perfection pour objet. Ce sera là ma grande occupation. (*) Je ne cesserai pas de travailler sur moi-même, aussi longtems que je saurai mon ame en désordre. C'est ainsi que je remplirai le but du Créateur, & que je contribuërai à la perfection du tout. Dès ce moment mon sort n'est plus équivoque, fixé par la bonté de cet Etre infini; & je me trouve dans le sentier infailible, qui aboutit à son dernier but, à une félicité inconcevable. Perspective bien flatteuse! Ah mon cher, que de ravissantes scènes, l'avenir n'ouvre t'il point à mon imagination! Plaisirs inénarrables, dont l'idée seule ravit toutes les facultés de mon ame! plaisirs sur lesquels je puis comter aussi sûrement désormais, qu'il est certain que je vois l'ordre actuel de la nature. *Charités!* voilà jusqu'où conduit l'étude que nous en ferons.

Mais le gain qu'y fait nôtre cœur ne se borne pas là, il y profite encore

(*) V. Essais de morale appliqués à la Physique.

re d'un autre côté. La nature nous conduit nonseulement au respect le plus profond pour son Auteur, & à la plus parfaite confiance en lui ; elle nous fait revêtir le caractère le plus aimable, sans lequel nous ne pouvons plaire à aucun être raisonnable. La modestie est une suite immancable de l'attention aux œuvres de la création. Rien n'est plus capable d'humilier davantage l'orgueil de l'ignorant. D'un côté il apprend par là, à se défaire de cette fausse imagination, dont il se repaît, savoir qu'il est le favori de la Providence, dèsqu'il la voit s'occuper aussi bien de la conservation de l'espèce la plus vile des créatures, que de la sienne. Et comment oseroit il s'en faire à croire pour ses lumières, pendant qu'il ne peut faire aucun pas dans la nature, qui ne l'humilie. Tout lui arrache l'aveu de son ignorance, mille merveilles, qu'il ne conçoit pas même, l'étonnent, & il ne peut méconnoître nulle part, une Sagesse, au prix de la quelle, la sienne n'est plus rien. Tels sont, *Charités*, les merveilleux progrès, que le cœur fait à l'école de la nature.

J'en conviens, *Eucrate*, repliquai-je, vous m'avez ouvert une route à la science & à la sagesse, qui est aussi excellente, qu'elle m'étoit inconnue. Que la nature vous comble, en récompense, de ses dons les plus précieux. Qu'il est honteux pour les hommes, d'être ignorans au milieu d'une lumière aussi vive & de s'écher d'ennui, à côté d'une source de plaisirs, aussi abondante! & moi même je rougis, d'avoir vû si longtems la nature, sans faire attention à ses plus beaux côtés.

Il n'est que trop vrai, répondit mon ami, qu'on remarque, que les hommes se donnent beaucoup de peine, pour aller chercher fort loin & à grands frais, ce qu'ils peuvent avoir fort près & sans peine. La nature leur fournit sans cesse, de quoi s'amuser & s'instruire; mais ils vont chercher, pour l'ordinaire, à se satisfaire, à ces deux égards, là où ils n'y parviendront jamais.

Cette remarque d'*Eucrate*, nous
fit

fit perdre insensiblement de vuë, le sujet de nos entretiens précédens & entraînés de discours en discours, critiquant tantôt le genre humain, & tantôt lui donnant des leçons, nous descendîmes dans son jardin, où nous passions tous les matins quelques heures, dans un cabinet de verdure. *Emilie*, ne manquoit jamais de s'y rendre, & elle ne nous y eut pas plutôt aperçu, qu'elle fit apporter le déjeuner ordinaire.

Quoique nous eussions perdu le fil de nos discours, la nouveauté des choses, que j'avois apprises de puis un jour, me ramenoit, malgré toutes les digressions, au chapitre de la nature. Si vous ne m'entendés plus parler désormais que de la nature, dis-je à *Emilie*, vous voudrés bien me pardonner j'espère cette monotonie, en faveur d'*Eucrate*, qui m'a rendu si amoureux de cette beauté, qu'il ne m'est presque plus possible de penser à autre chose.

Ne vous imaginés pas *Charitès!* ré-
M 3 pon-

pondit-elle, que vous aïés besoin de faire là dessus la moindre excuse. Ces sortes de discours, nonseulement ne me révoltent pas, parce que j'y suis accoutumée, mais je les entends même avec cette espèce de satisfaction, que donne le goût qu'on a pour l'objet dont on parle. Croiés vous qu'*Eucrate*, puisse jouir de son plaisir favori, sans m'en faire part ? Tout comme vous, il m'a fait profélyte de la nature. Quand nous sommes seuls, il me conduit, ou dans l'enfoncement d'un bois, ou dans des prairies, & me raconte alors, avec une forte d'enthousiasme, ce que ses recherches lui ont appris. Tantôt il m'entretient de la figure harmonique des plantes & de leur affinité, tantôt de leurs qualités particulières & de ce qu'il faut à chaque espèce pour son entretien. Un autre jour il me fera voir, combien artistement est organisé le corps des animaux, leurs allûres singulières, & comment la nature opère diversément en eux, mais toujours de manière, que toutes ses opérations sont marquées au coin de la sagesse

gesse la plus parfaite. Quelque fois il fera des réflexions générales, sur l'ordre & la sage conservation de la nature, sur les liens étroits qui unissent les cieux avec la terre; sur la manière en laquelle on voit agir, sur chaque partie individuelle, la Sagesse toute-présente du Créateur, qui dirige tous les mouvemens des corps au même but. De là il prend souvent occasion de me faire entrer à l'école de cette Sagesse souveraine, source de tout bien, & de me faire remarquer que c'est d'elle seule, que d'écoule tout ce que nous possédons; que le plus grand bonheur de l'homme consiste à servir cet Esprit infini, qu'il appelle quelquefois l'ame du monde, & qu'il n'y a point de félicité, que le genre humain ne puisse attendre de sa part.

J'ai même fait assés de progrès, pour commencer à faire moi même des disciples. Vous verrez aujourd'hui, comment mon petit Hylas & sa sœur, s'occupent de fleurs & d'insectes, & comment ils raisonnent en-

tr'eux , sur leur figure & sur leurs rapports. Ils font déjà initiés, dans une partie de ces vérités sublimes, qui font au jugement d'*Eucrate*, la vraie Philosophie.

Que vous serés heureuse, *Emilie* lui répondis-je, si vos enfans sont élevés dès leur tendre jeunesse à l'école de la nature. Avec son aimable innocence & sa simplicité, ils y puiseront le vrai goût du beau & de la sagesse. Quel n'est point l'avantage, que ces aimables enfans, ont par dessus tant d'autres, d'être instruits à une telle école & par de tels maitres! Une des plus douces espérances que j'en conçois, se prit *Eucrate*, c'est qu'ils apprendront à s'occuper agréablement, ce que je tiens être un des plus grands secrets de la vie. L'ennui, qui accompagne infailliblement une vie désœuvrée, remplit l'ame d'amertume, ou de ce qu'il y a de plus fade dans la bagatelle, & perd les meilleures inclinations. Pendant que le travail est la nourriture propre de l'ame, & ce qui la maintient Saine.

Il est vrai, que toutes les occupations ne sont pas également favorables; eiles ne doivent être accompagnées d'aucun chagrin; & telles sont celles, que la nature nous offre. La remarque qu'on a faite depuis long-tems, que les sciences répandent de l'agrément & de la douceur sur l'esprit & sur les mœurs, me paroît fondée, surtout en ce qu'elle nous occu- pent agréablement. Lorsque le contentement est aussi pur & aussi parfait, qu'est celui, que la nature réveille en nous, il influë sur l'ame toute entière, en modérant ses passions; en leur ôtant ce qu'elles, ont de farouche & d'impérieux, & il leur fait donner cette harmonie, que nous remarquons partout dans la nature. Toutes les actions d'une ame parvenue à ce point de satisfaction, sont assaisonnées de cet agrément, qui rend la nature si aimable.

Eucrate, jetta en même tems un regard tendre sur *Emilie*, & je lûs sur son visage, où étoit peint le contentement le plus pur, beaucoup au de là,

de ce qu'il auroit pû me dire, du caractère aimable de son épouse ; & cela me donna des idées bien frappantes, de ce qu'il sentoit. *Emilie* répondit à ce coup d'œil, par un sourire, dont les charmes ressembloient à ceux du soleil quand il se couche. J'avois un plaisir infini, à voir les mouvemens de leur cœur. La nature, m'écriai-je, est partout grande & charmante, mais on ne la voit jamais plus aimable, que lorsqu'elle a répandu sa douceur dans l'ame des mortels. C'est là le plus haut point de la beauté, & ce qui enchante véritablement.

Je vois sans peine, me dit *Emilie*, que vous sentés plus que vous ne dites, & qu'il se forme un voeu secret dans le fond de vôtre cœur. Je puis bien, lui répondis-je, dire tout haut ce qui en fait le sujet. Plût à Dieu, que tous les hommes ressemblassent à la nature, telle qu'elle est dans ces beaux jours de Printems ! - - . Quel plaisir ravissant n'y auroit il pas, de converser avec eux ! La nature, poursuivit, *Eucrate*, a tant d'attraits dans sa partie
inani-

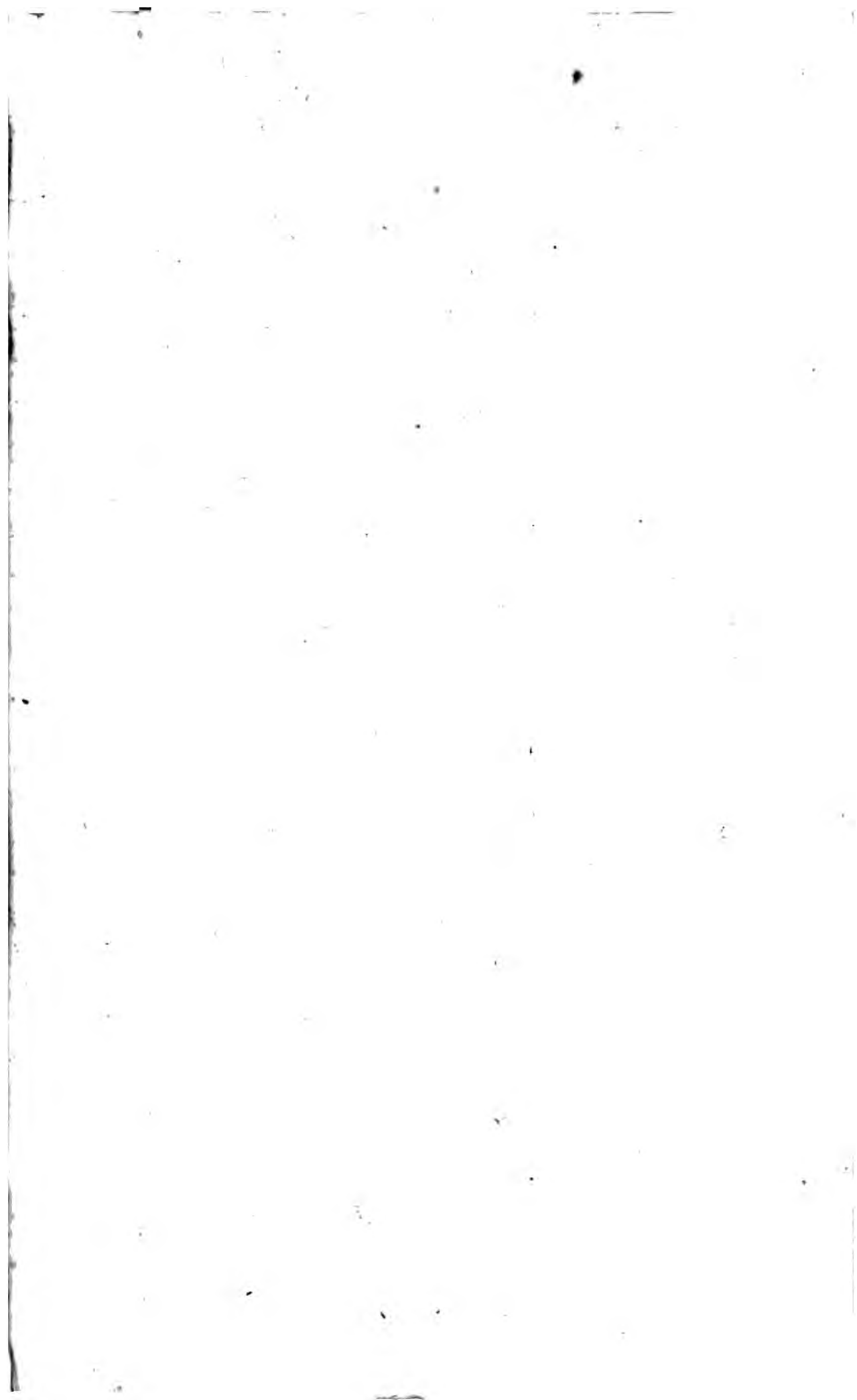
Inanimée, & si aimable même dans les animaux, que ne seroit-elle point dans les hommes, qui sont nos semblables, avec qui nous vivons, qui peuvent nous dévoiler, au moien de la parole, le fond de leur ame, & réveiller dans la nôtre les sentimens de l'amour le plus tendre pour eux?

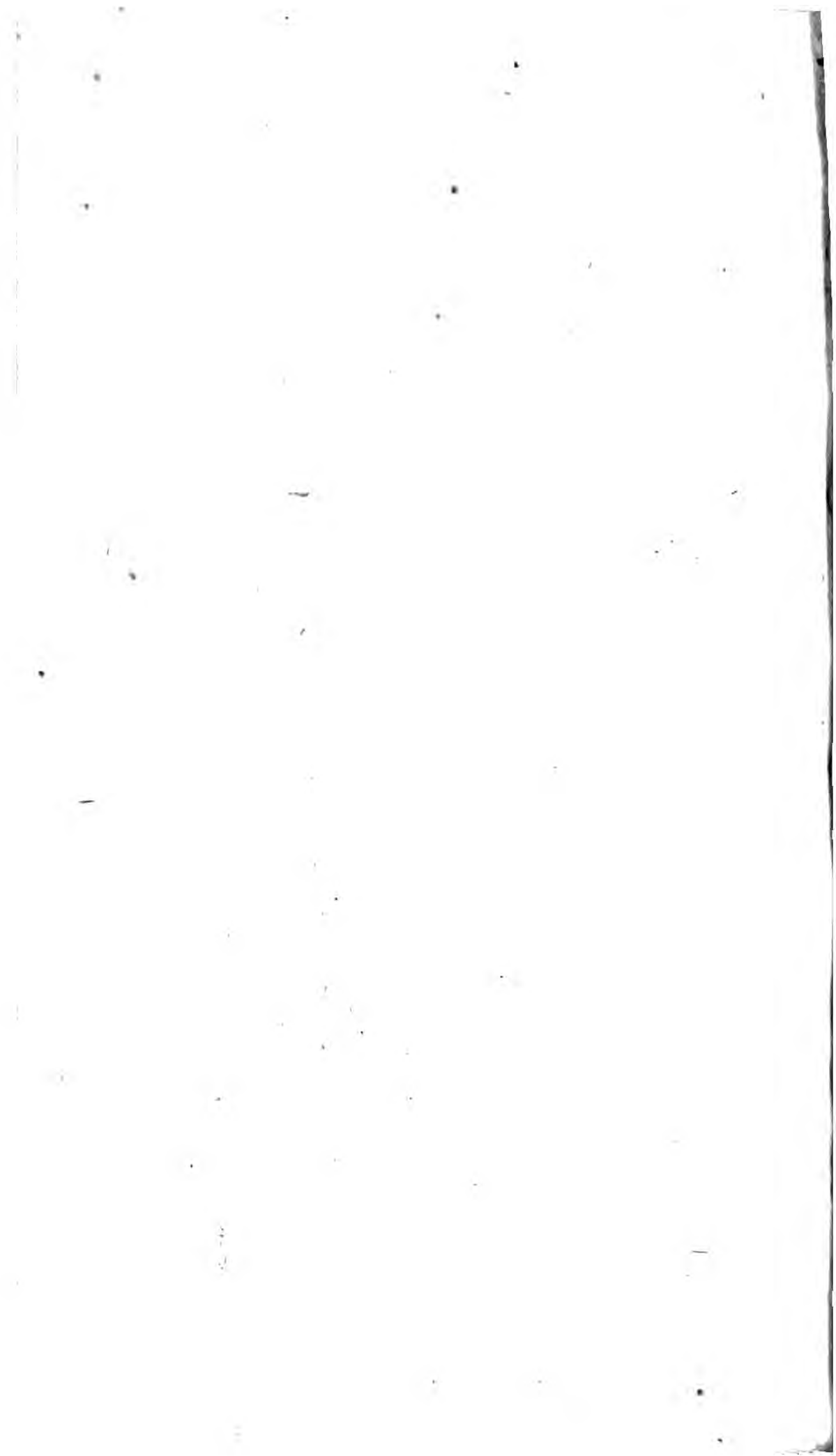
Quel séjour agréable que celui de la terre, si les créatures, qui y tiennent le premier rang, avoient conservé leur beauté primitive! Déjà l'on voit l'agréable sourire d'un aimable visage, miroir d'une ame pure, effacer les traits de l'aurore; & que ne seroit ce point, si le genre humain paroissoit avec toutes les beautés dont la création l'a rendu susceptible! Peut être le Tout puissant, qui n'aime que ce qui est véritablement beau, ramènera-t'il les mortels à leur beauté primitive. Il régneroit alors dans toute la nature, autant de bonheur, que de beauté!

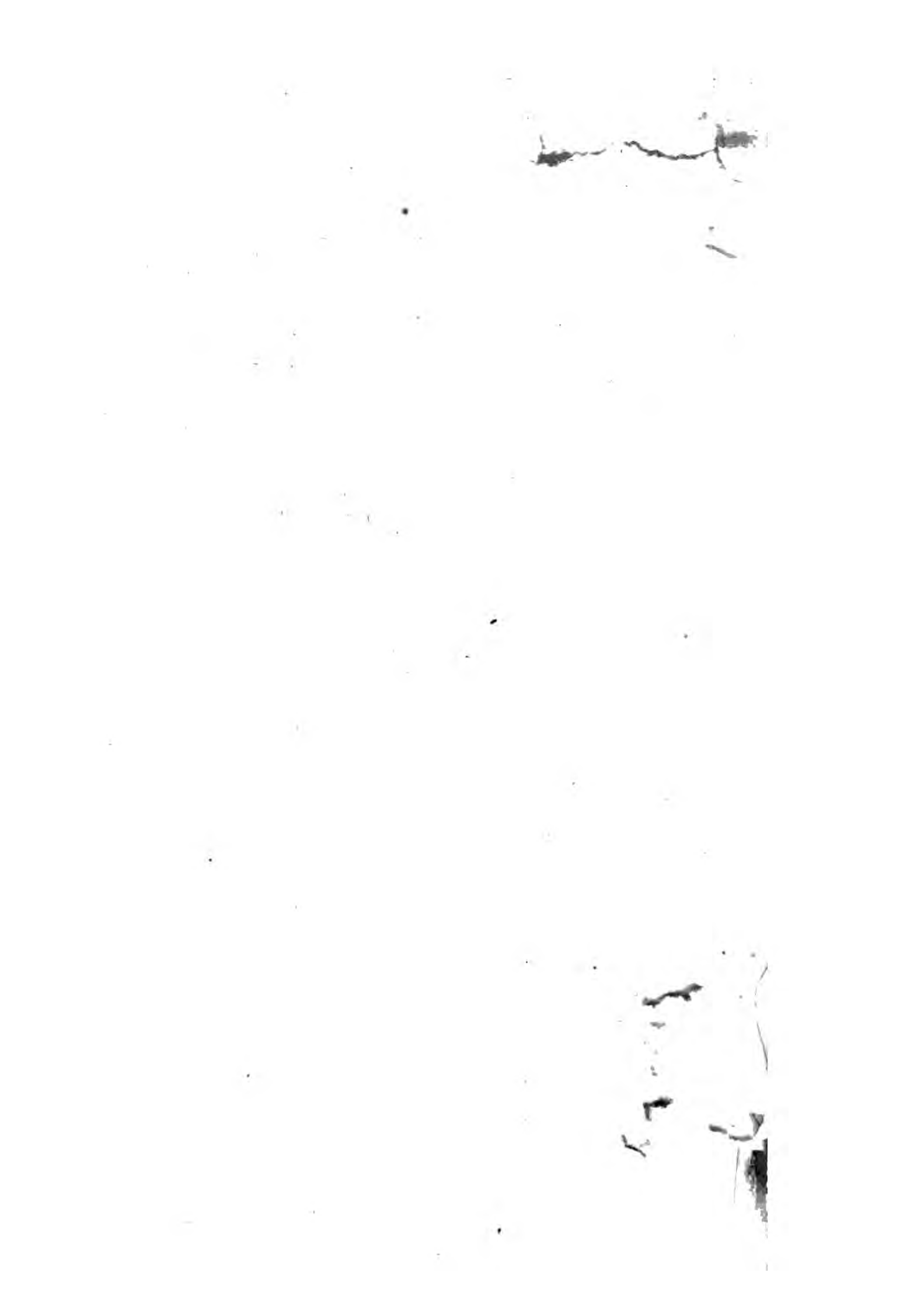
En attendant, tachons de conduire les hommes à l'école de la nature, afin qu'ils

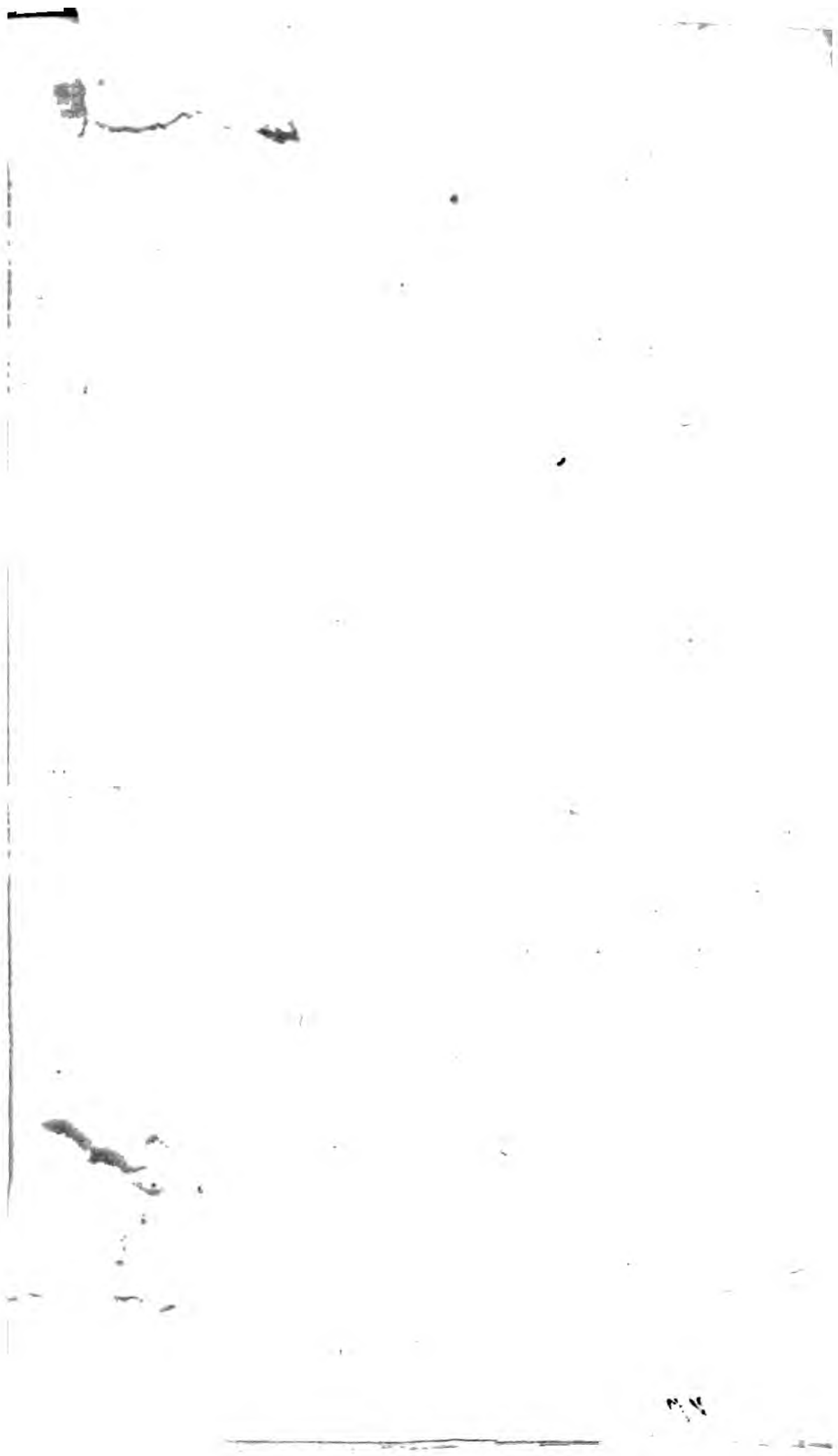
qu'ils se rendent attentifs à ses charmes; inspirons leur le sentiment du plaisir, que donne l'étude du magnifique ouvrage de la création; alors ils éprouveront, sans le savoir, ses douces influences. Ciel! m'écriai-je, quel point de vuë! quand en fixant mes regards sur le tumulte du grand monde, je n'y vois plus aucune trace de la nature! Détournés, dit *Emilie*, détournés vos yeux de dessus le grand monde & jouissés plutôt de la vuë de la nature, où tout respire la simplicité & la liberté. *Charitès*, il ne faut presque que ce jardin, pour effacer entièrement de mon esprit le souvenir du monde. Venés, promenons-nous à l'ombre de ces arbres & ensevelissons y tous nos soucis.













2p

